

2007

## **Français acadien, français cadien: variation stylistique et maintenance de formes phonétiques dans le parler de quatre générations de femmes cadiennes**

Carole Lucienne Salmon

*Louisiana State University and Agricultural and Mechanical College*

Follow this and additional works at: [https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool\\_dissertations](https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_dissertations)



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

---

### **Recommended Citation**

Salmon, Carole Lucienne, "Français acadien, français cadien: variation stylistique et maintenance de formes phonétiques dans le parler de quatre générations de femmes cadiennes" (2007). *LSU Doctoral Dissertations*. 3794.

[https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool\\_dissertations/3794](https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_dissertations/3794)

This Dissertation is brought to you for free and open access by the Graduate School at LSU Digital Commons. It has been accepted for inclusion in LSU Doctoral Dissertations by an authorized graduate school editor of LSU Digital Commons. For more information, please contact [gradetd@lsu.edu](mailto:gradetd@lsu.edu).

**FRANÇAIS ACADIEN, FRANÇAIS CADIEN: VARIATION STYLISTIQUE ET  
MAINTENANCE DE FORMES PHONETIQUES DANS LE PARLER DE QUATRE  
GENERATIONS DE FEMMES CADIENNES**

A Dissertation

Submitted to the Graduate Faculty of the  
Louisiana State University and  
Agricultural and Mechanical College  
in partial fulfillment of the  
requirements for the degree of  
Doctor of Philosophy

in

The Department of French Studies

by

Carole Lucienne Salmon

DEUG lettres modernes, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, 1993

Licence lettres modernes, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1994

Maîtrise lettres modernes, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris-III, 1995

May 2007

©Copyright 2007  
Carole Salmon  
All rights reserved

*A mes parents, Marie-Charlotte et Henri Salmon, pour leur soutien sans faille dans cette aventure*

*A la mémoire de mes grands-parents, Lucienne et Théodore Salmon, et de mon cousin Stéphane Dervin*

*A toute ma famille et à mes amis, des deux côtés de l'Atlantique*

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier très chaleureusement ma directrice de thèse, Dr. Sylvie Dubois, pour avoir cru en moi et m'avoir soutenue dans tous mes efforts durant ces six années passées au Département d'Etudes Françaises à Louisiana State University. Sans elle, ce travail n'aurait pu aboutir. Dr. Dubois m'a offert de nombreuses occasions de présenter mon travail au niveau national et international, me permettant ainsi de mesurer l'importance de mon projet et le potentiel de mon champ d'étude, tout en faisant la connaissance de mes futurs collègues chercheurs. Je lui dois beaucoup et je lui suis très reconnaissante.

Je remercie tous les professeurs du Département d'Etudes Françaises à LSU qui ont joué un rôle dans mon parcours doctoral: les membres de mon jury, Dr. Bernard Cerquiglini, Dr. Caroline Nash, Dr. Jack Yeager, et Dr. Helen Regis, représentante du Doyen. J'exprime ma gratitude à Dr. John Protevi, directeur des étudiants gradués, pour son soutien et l'intérêt qu'il a toujours porté à mon travail ainsi qu'à Dr. Kate Jensen et Dr. Pius Ngandu. Merci à ma collègue Amanda Lafleur et à Marianne Halloran, doctorante, pour avoir écouté mes données.

Je remercie sincèrement Dr. Jana Oetting et Dr. Prakash Dixit du Département de « Speech and Communication Disorders » à LSU pour leur aide précieuse lors de mon analyse acoustique, celle-ci n'aurait pu être menée à terme sans eux.

Je suis très reconnaissante envers mes collègues doctorants: Siri Tardiff, Sibylle Noetzel, Benjamin Forkner, Logan Connors, Terri Schroth, Thomas Halloran. Je n'oublie pas ceux qui sont devenus docteurs avant moi: Boubakary Diakité, Alexandra Reuber et Moussa Sow. J'aimerais également remercier mes amis fidèles à Bâton Rouge: Margaret Lawhon, Jean-Xavier Brager, Aaron Ambeau et ma famille d'accueil, Earline et LJ Dantin. J'étends mes remerciements sincères à mes amis en France pour avoir su préserver notre longue amitié

malgré la distance qui nous sépare: Elodie Lambert, Dr. Olivier Bertrand, Florence Eeckman, Virginie et Philippe Poulet, Françoise Profit. Un grand merci à Françoise Davis de Hamilton College, NY, pour m'avoir convaincue de traverser à nouveau l'océan et me lancer dans l'aventure doctorale, je ne l'oublierai jamais.

Enfin, je remercie mes parents, Marie-Charlotte et Henri Salmon ainsi que toute ma famille. Merci beaucoup à tous ceux que je ne peux mentionner ici, vous êtes dans mes pensées. Ce travail vous est dédié car de diverses façons et à tous les niveaux, vous l'avez tous inspiré.

## TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	iv
ABSTRACT.....	x
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1. REVUE DE LITTÉRATURE ET CHOIX DES VARIABLES PHONÉTIQUES ÉTUDIÉES.....	12
1.1 Inventaire des études descriptives du français acadien de 1900 à nos jours.....	13
1.1.1 Les premières études.....	13
1.1.2 Les études postérieures.....	16
1.2 Les études descriptives portant sur le français cadien de 1900 à nos jours.....	18
1.3 Listes des mots dont les cinq variables à l'étude sont issues.....	26
CHAPITRE 2. LES SOURCES DE L'IMMIGRATION : DESCRIPTION DE LA DIASPORA ACADIENNE DEPUIS « LE GRAND DÉRANGEMENT » JUSQU'À NOS JOURS.....	30
2.1 Le « Grand Dérangement ».....	30
2.1.1 Les prémices de la déportation: 1710-1754.....	30
2.1.2 La déportation: juillet 1755-1762.....	32
2.1.3 L'arrivée des Acadiens en Louisiane: 1763-1809.....	33
2.2 Les autres sources de l'immigration française en Louisiane les « foreign French » ou l'immigration française en Louisiane au 19 <sup>ème</sup> siècle.....	40
2.2.1 Les « foreign French » de 1820-1839: les méfaits de la Restauration.....	41
2.2.2 La deuxième vague de « foreign French » en Louisiane: 1840-1848.....	45
2.2.3 La troisième vague de « foreign French » en Louisiane: 1849-1852.....	48
2.3 La population cadienne d'aujourd'hui: essai de définition de la communauté cadienne.....	51
2.4 Politiques linguistiques et usage du français au Canada (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse) et en Louisiane.....	53
CHAPITRE 3. L'HISTORIQUE DES SOURCES ET DE L'USAGE DE LA VARIATION PHONÉTIQUE.....	63
3.1 L'évolution phonétique du latin à l'ancien français jusqu'en français moderne....	64
3.2 Historique des variables étudiées.....	68
3.2.1 Les deux sources latines de la variable moderne ɔ.....	69
3.2.3 ɔ devant MM ou NN.....	71
3.2.4 ɔ devant R ou L.....	74
3.2.5 La variable œ.....	77
3.2.6 La variable ε.....	80
3.2.6.1 La variable ε suivie de R à la finale des substantifs.....	81
3.2.6.2 La variable ε comme terminaison de l'imparfait, 3 <sup>ème</sup> personne du singulier.....	85
3.2.7 La variable ʒ.....	88

3.2.8 Le cas de la liaison dans la structure ‘nous-autres’, ‘vous-autres’, ‘eux-autres’ .....	93
CHAPITRE 4. PRÉSENTATION DU CORPUS DE FRANÇAIS CADIEN.....	97
4.1 Le corpus Gold 1975.....	97
4.2 Le corpus Dubois 1997.....	98
4.3 Notre échantillon.....	101
CHAPITRE 5. ANALYSE QUANTITATIVE DES CINQ VARIABLES SUR QUATRE GÉNÉRATIONS DE FEMMES CADIENNES.....	109
5.1 Présentation générale des cinq variables étudiées.....	109
5.1.1 ɔ devant R et L.....	110
5.1.2 œ devant R.....	110
5.1.3 La variable ɔ devant MM et NN.....	111
5.1.4 La variable ε.....	111
5.1.5 La variable ʒ.....	111
5.2 Evaluation de la fiabilité de notre codification et analyse spectrographique des variables étudiées.....	112
5.3 Les résultats de l’analyse Goldvarb pour chaque variable.....	119
5.3.1 La variante O devant R et L.....	120
5.3.2 La variante Ø devant R.....	123
5.3.3 La variable ɔ devant MM et NN et dans le marqueur « tu connais ».....	125
5.3.4 La variable ε.....	130
5.3.5 La variable ʒ.....	133
5.4 Conclusion.....	137
CHAPITRE 6. ÉTUDE COMPARATIVE DES DEUX ENTREVUES DU CORPUS DUBOIS POUR LES QUATRE VARIABLES VOCALIQUES.....	141
6.1 L’analyse du comportement stylistique en français cadien.....	141
6.2 Les doyennes et les aînées.....	146
6.3 Les cadettes.....	151
6.4 Interprétation des résultats: les preuves de la maintenance de la variation stylistique.....	155
CONCLUSION.....	161
BIBLIOGRAPHIE.....	167
ANNEXE 1: ANALYSE ACOUSTIQUE.....	174
ANNEXE 2: SPECTOGRAMMES.....	177
ANNEXE 3: ANALYSE COMPARATIVE DES DEUX ENTREVUES EN FRANÇAIS	186
VITA.....	191



## LISTE DES TABLEAUX

1.1 Présentation de formes morphosyntaxiques et phonétiques traditionnelles dans les provinces maritimes au Canada selon le type de communautés linguistiques et en Louisiane, USA, par paroisses.....	25
3.1 L'évolution phonétique des voyelles du latin à l'ancien français puis en français moderne.....	66
4.1 Echantillon de 29 locutrices de quatre générations provenant de quatre paroisses...	102
4.2 Les sept degrés d'exposition dialectale (DED).....	104
4.3 Le réseau social des locutrices de notre échantillon.....	106
5.1 Tableau général de la fréquence des cinq variables étudiées.....	109
5.2 Comparaison de notre jugement avec celui d'une locutrice de français standard et une locutrice de français standard.....	113
5.3 Comparaison des F1 et F2 moyens de nos propres voyelles (M1) et des mesures en français cadien (M2) en Hertz.....	117
5.4 La probabilité d'usage du O devant R et L en français cadien selon les facteurs contexte linguistique, génération et paroisse.....	121
5.5 Le conditionnement linguistique de O suivi de R et L selon les générations de locutrices.....	121
5.6 L'usage du ɔ et du O dans le parler des aînées par paroisses.....	122
5.7 La probabilité d'usage du Ø devant R en français cadien selon les facteurs sélectionnés comme significatifs par Goldvarb.....	123
5.8 Tableau croisé du contexte linguistique précédent par générations pour la variante Ø.....	124
5.9 Tableau croisé entre les facteurs âge et paroisse de l'usage du Ø dialectal.....	125
5.10 Distribution de la prononciation des variantes devant MM et NN et dans le marqueur « tu connais ».....	126
5.11 Répartition des variantes de ɔ dans « tu connais ».....	126
5.12 La probabilité de l'usage de la variante dialectale OU devant MM et NN et celle de la variante Œ dans le marqueur interactionnel « tu connais » en français cadien selon les facteurs sociolinguistiques.....	127

5.13 Tableau croisé des facteurs âge et paroisse pour l'usage du OU dialectal devant MM et NN en français cadien.....	128
5.14 Tableau croisé des facteurs âge et paroisse pour l'usage du Œ dialectal dans le marqueur interactionnel « tu connais » en français cadien.....	130
5.15 La prononciation de la variante ε selon les contextes linguistiques.....	130
5.16 La probabilité d'usage de la variante dialectale e dans les terminaisons verbales de l'imparfait à la troisième personne du singulier et celle de la variante dialectale a dans les substantifs en français cadien, selon les facteurs linguistiques.....	132
5.17 Tableau croisé des facteurs âge et paroisse pour l'usage du a dialectal dans les substantifs en français cadien.....	133
5.18 Détails de la prononciation de la variable ɜ.....	134
5.19 Analyse de la prononciation selon la position dans le mot pour la variable ɜ.....	135
5.20 La fréquence de la variante H par paroisses .....	135
5.21 La variante H à Lafourche par générations .....	135
5.22 Tableau croisé de la prononciation et de la paroisse pour les variantes dialectales H et Z sans la position initiale .....	137
6.1 Les variantes dialectales chez les ancêtres, les doyennes Gold et les doyennes Dubois.....	145
A.1 Tableau comparatif des jugements de la codification de 76 occurrences entre nous, une locutrice de français de France et une locutrice de français cadien.....	175
A.2 Tableau des mesures en Hertz des F1 et F2 de 58 occurrences de voyelles en français cadien dans un échantillon de femmes cadiennes.....	178
A.3 Etude comparative de l'usage des variantes dialectales chez les doyennes Dubois dans les deux entrevues.....	187
A.4 Etude comparative de l'usage des variantes dialectales chez les aînées Dubois dans les deux entrevues.....	188
A.5 Etude comparative de l'usage des variantes dialectales chez les cadettes Dubois dans les deux entrevues.....	189

## **ABSTRACT**

This dissertation is a sociolinguistic study examining the phonetic variation in the speech of four generations of Cajun French women, living in four Louisiana parishes: Avoyelles, Lafourche, St Landry and Vermillion. Based on the Gold 1975 corpus and the Dubois 1997 Cajun French corpus available at LSU, a sample of 29 speakers was chosen for the analysis of five traditional phonetic variables: O in front of nasals MM/NN and liquids R and L, Œ in front of R, ε in front of R and at the third person ending of the imparfait, ʒ in lexical words, personal pronoun JE, and Z in liaison structures like “nous-autres”.

Following the quantitative methodology, a total of over 20 000 tokens were codified and analyzed with analytical softwares such as Statview 4.5 and Goldvarb to determine the direction of the variation observed. After the first frequency analysis, we found an apparent rise in the use of the dialectal features in the younger generations. Because Cajun French is a minority language in an endangered situation due to a lack of constitutional support and a dramatic decreasing number of speakers, it appeared rather impossible that the tendency observed could be a true language change. We decided to further our analysis by comparing the two interviews in French available in the Dubois 1997 corpus for each speaker. One interview was lead by a native Cajun French speaker and the other one by a student speaking academic French. This comparison aims to measure the degree of adaptation to a specific linguistic situation by Cajun French speakers.

The results of the comparative study shows that the rate of dialectal features used by each speaker significantly drops when they speak to the outsider interviewer. This proves that what we observe is not a language change but rather the fact that Cajun women in our sample have maintained their ability to adapt stylistically to the variety of French being spoken to

them. This goes against the theory of *linguistic shrinkage*, stating that when a language is dying, the speakers lose their ability to detect and adjust to different ranges of styles.

## INTRODUCTION

Il est surprenant de voir jusqu'où la vie peut parfois vous amener pour poursuivre une passion ou un désir de connaissance. Depuis mon enfance, j'ai toujours été attirée par le Canada sans que personne ne sache vraiment pourquoi. L'occasion d'explorer longuement ce pays et d'y découvrir les Acadiens s'est offerte à moi l'été de mes vingt ans. Ce jour-là, j'ai décidé d'incorporer cette fascination à ma vie professionnelle. Dans ce parcours, j'ai eu la chance de rencontrer Antonine Maillet, l'auteure acadienne de renommée mondiale, et de lui consacrer mon mémoire de maîtrise. Pour une Française, c'était déjà un parcours atypique! Je pensais être arrivée au bout de mes voyages transatlantiques et de mon expérience dans la francophonie. Mais voilà que cinq ans plus tard, alors que j'enseignais la littérature au collège, en France, j'ai réalisé que je n'étais pas allée au bout de ma quête et qu'il manquait une pierre à mon édifice. En effet, en me plongeant dans l'étude des Acadiens, j'avais découvert les autres « cousins d'Amérique »: les Cadiens de Louisiane. C'est alors que j'ai pris la décision drastique de quitter mon emploi, mon entourage et mon pays pour venir poursuivre mes études doctorales à Louisiana State University. Là, j'ai rencontré Dr Sylvie Dubois (elle-même québécoise, y a-t-il vraiment un hasard ?) qui a su me faire confiance et m'encourager dans cette nouvelle voie. Elle m'a ouvert les portes de son domaine de recherche: le français cadien. Cette thèse est le résultat d'une insatiable fascination pour ces Français d'Amérique que sont les Acadiens et les Cadiens, dont je me suis rapprochée un peu plus en vivant en Louisiane.

Un certain nombre d'études linguistiques et sociolinguistiques menées depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle ont pour objet d'analyse le français cadien, parlé par la communauté cadienne de Louisiane (Blyth 1997, Bodin 1987, Dubois 1995, 1997, 2001, 2003, Henry 1990, Rottet

1995, Valdman 1979,1997). Il n'existe pas à notre connaissance d'étude comparative en français acadien et en français cadien à l'époque actuelle. Selon Dubois (2003a:1) « le français cadien constitue pourtant une variété de langue idéale pour les linguistes qui s'intéressent à l'étude du changement et de la maintenance des formes linguistiques dans le temps ».

En suivant la méthode sociolinguistique, nous proposons d'effectuer une analyse empirique du parler de quatre générations de femmes cadiennes issues de quatre paroisses du sud de la Louisiane. De nombreux chercheurs avancent l'idée que les femmes sont plus sensibles que les hommes au statut du langage dans la société et contribuent en général à la standardisation de la langue voir même à son abandon si celle-ci devient un handicap à l'épanouissement économique ou social de la famille et des enfants. Chambers résume cette idée sur la supériorité de l'adaptabilité sociolinguistique des femmes quand il écrit:

The presupposition is that [...] Women are somehow compensating for short-comings. To Trudgill, they are affecting the trappings of social status that they otherwise do not have; to Labov, they are exceeding the norms appropriate to their stations; and to Deuchar, they are offering tacit apologies to their overlords. All of these are basically negative motives. And yet, the linguistic behavior they are attempting to explain is not by any criterion negative. [...] The empirical evidence clearly shows women to be much more able performers than men in the whole spectrum of sociolinguistic situations. For one thing, they command a wider range of linguistic variants. [...] For another, they have the linguistic flexibility to alter their speech as social circumstances warrant. (Chambers, 1995: 147)

De nombreuses études montrent que le français cadien appartient désormais à la catégorie des langues minoritaires et en danger (Dubois 2003, 2005, Rottet 1995, Bodin 1987). Il nous semble intéressant d'étudier le comportement linguistique des femmes de cette communauté. Nous proposons de mener une étude sociolinguistique de la variation phonétique en temps réel en français cadien dans le parler de femmes venant de quatre

paroisses louisianaises: Avoyelles, Lafourche, Saint Landry et Vermillon. Nous voulons déterminer quelles formes phonétiques dialectales se maintiennent dans le parler des femmes cadiennes. Nous décrivons également la variation entre les formes traditionnelles acadiennes et d'autres formes communes en français cadien. Nous analysons le comportement linguistique de quatre générations qui couvrent une période d'environ soixante ans (de 1890 à 1949). Notre but, réduit à son expression la plus simple, est donc d'analyser le comportement linguistique des femmes cadiennes et de déterminer si certaines formes phonétiques en français cadien se sont maintenues, se sont étiolées ou ont disparu et de comparer cet usage au français acadien. Nous tenons compte aussi du conditionnement linguistique, géographique et social.

Depuis les études de Labov (1972, 1994, 2001), il est communément reconnu que certains facteurs sociaux et économiques jouent un rôle déterminant dans la maintenance, la revitalisation ou l'étiollement d'une langue dans une communauté. Les facteurs de mobilité géographique et économique, le contact avec d'autres classes sociales plus élevées, ainsi que le niveau d'éducation peuvent expliquer des changements dans le comportement linguistique des locuteurs. Le sexe joue également un rôle majeur. Labov a démontré que les femmes sont les premières dans une communauté à standardiser la langue à cause du rôle qu'elles jouent dans plusieurs sociétés. Elles sont en charge de l'éducation des enfants et elles ont globalement une conscience plus aiguë des conséquences socio-économiques de l'usage de la langue parlée, des stigmates qu'un dialecte non standard peut créer chez leurs enfants (les brimades à l'école quand les enfants parlaient français en Louisiane dans les années 1920 par exemple). Paradoxalement, les femmes se montrent aussi conservatrices en préservant un dialecte, prouvant ainsi qu'elles peuvent être les gardiennes de la tradition linguistique d'une communauté. Nous savons que le rôle des femmes dans la communauté cadienne est aussi très

traditionnel (Ware 1994). Les femmes cadiennes sont en charge de la maison, des enfants et de leur éducation et de la famille au sens large. Elles sont celles par qui se transmettent les valeurs fondatrices de la communauté telles que la religion et, jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle, la langue française. Nous croyons que leur comportement linguistique nous permettra de mesurer à quel point le français cadien a été maintenu et influencé par d'autres variétés de français parlées en Louisiane au 19<sup>ème</sup> siècle.

Rottet relève que dans les études portant sur le français cadien, on observe une divergence d'opinions concernant la maintenance du français entre les hommes et les femmes. Selon Larouche (1979, 1981), Thibaud (1979:73) et Gold (1982 :225), le français est entendu plus communément chez les hommes que chez les femmes (cités par Rottet 1995:85-7). Larouche identifie les femmes comme « les agents d'assimilation » dans la Louisiane francophone (1981, cité par Rottet). Avant la renaissance culturelle cadienne vers 1968, les femmes préféraient ne pas parler français à leurs enfants en raison de la connotation négative véhiculée par cette langue. D'autre part, Rottet mentionne que le facteur sexe ne semble pas pertinent en matière de choix de la langue en Louisiane. C'est aussi la position de Henry, (1990) qui après avoir interrogé 1020 personnes dans huit paroisses, n'a pas trouvé de différences significatives dans le choix de la langue entre les hommes et les femmes interrogés. Il nous semble donc particulièrement intéressant de décrire l'usage des formes acadiennes traditionnelles (désormais FAT) uniquement dans le parler des femmes cadiennes. S'il est vrai que celles-ci sont des agents d'assimilation de la langue ou encore sont, à l'instar des études de Labov, portées vers l'emploi des formes plus standard, nous devrions donc trouver un nombre de formes standard supérieur à celui des traits dialectaux et ces derniers ne devraient pas surpasser le pourcentage de formes standard. De plus, aucune étude à notre



connaissance ne s'est concentrée exclusivement sur le parler des femmes cadiennes, ce qui en soi apportera sans doute un éclairage unique sur le français cadien en Louisiane.

Pour mener à bien cette étude, nous délimitons en premier lieu le cadre spatio-temporel de la communauté cadienne en Louisiane en retraçant le parcours des Acadiens depuis le Grand Dérangement de 1755 jusqu'à la population cadienne louisianaise d'aujourd'hui. Nous examinons les politiques linguistiques et l'usage du français dans les provinces maritimes canadiennes et en Louisiane, en nous référant notamment aux travaux de Dubois (2000) et Griollet (1993). Une fois les dimensions sociales et historiques établies, nous interprétons l'usage des FAT dans le parler des femmes cadiennes. Précisons dès maintenant que nous utilisons le terme français cadien dans l'acception précisée par Brown (1993, cité par Valdman, 1997:26) comme référant à « the variety spoken by the descendants of the Acadians, Native Americans, and immigrants absorbed by the group; it is mutually intelligible with International French. ». Cette définition est très importante car elle différencie le français cadien d'autres variétés de français parlées en Louisiane, notamment le créole louisianais. Les entrevues qui serviront de base à notre analyse linguistique du parler des femmes cadiennes sont issues de deux corpus différents. L'un a été réalisé en 1975 par les chercheurs canadiens Gold, Louder et Waddell, qui furent les directeurs d'un projet en géographie sociale financé par la fondation Ford. L'autre, qui a été réalisé par Dubois à la Louisiana State University (LSU) en 1997 représente une base de données sociolinguistique de 120 locuteurs vivant dans quatre paroisses traditionnellement francophones.

Puisque l'analyse que nous proposons est de type sociolinguistique, l'étude est empirique et respecte le principe de « l'étude directe des données » (principle of accountability), établi par Labov dès le début de ses travaux sociolinguistiques, selon lequel: « [...] Si l'on veut accrocher *la langue*, il est nécessaire d'examiner les données du langage quotidien aussi

directement et d'aussi près que possible [...] » (Labov, 1976:280). Ce principe est important car il implique que, comme le rappellent Milroy et Gordon: « le chercheur ne doit pas sélectionner d'une entrevue les seules variantes d'une variable qui pourraient confirmer son hypothèse en ignorant celles qui pourraient l'infirmier » (Milroy et Gordon 2003:137 notre traduction). La méthode d'analyse retenue est quantitative et nous utilisons les logiciels Statview et Goldvarb pour nos calculs. Il s'agit de repérer la fréquence d'utilisation de variables phonétiques afin d'obtenir des données statistiques qui nous permettront ensuite de mesurer le degré de variation entre les formes dialectales et d'autres formes plus standard en compétition.

Nous savons que le français parlé par les Acadiens avant la déportation de 1755 ne correspondait pas à une variété unique de français, uniforme et homogène. De nombreux chercheurs ont avancé ce point, notamment Dubois 2000, Flikeid, 1997, Valdman 1997. Afin de ne pas perdre de vue ce problème de diversité linguistique, nous adoptons un point de vue dialectologique au début de notre étude descriptive afin d'essayer, dans la mesure du possible, de retracer l'origine des FAT retenues depuis le latin jusqu'à nos jours. Nous voulons déterminer leur présence dans les différents dialectes du 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles en France et au Canada. Rappelons qu'à cette période ont eu lieu les différents mouvements d'émigration des colons français vers l'Acadie et la Louisiane, et que les premiers efforts d'unification linguistique en France ne concernaient qu'une minorité de gens ayant accès à la lecture et à l'écriture, c'est-à-dire essentiellement l'élite parisienne.

Notre étude est organisée en six grandes étapes. Dans le premier chapitre, nous passons en revue la littérature existante dans le domaine du français acadien puis du français cadien depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle jusqu'aux études sociolinguistiques actuelles. Nous présentons les FAT telles que les chercheurs canadiens les ont établies et parmi lesquelles

nous en sélectionnons cinq qui seront étudiées dans un échantillon de 29 locutrices de français cadien: 1) la fermeture du  $\text{œ}$  en  $\text{ø}$  suivi de R; 2) la fermeture de  $\text{ɔ}$  en O suivi des liquides R ou L; 3) la fermeture de  $\text{ɔ}$  en OU devant les nasales géminées NN et MM; 4) l'ouverture en a et la fermeture en e de  $\text{ɛ}$  suivi de R en position finale dans les substantifs et les terminaisons verbales de l'imparfait à la troisième personne du singulier; 5) la consonne  $\text{ʒ}$  spirantisée en H ou devenant la fricative Z ainsi que la prononciation de la liaison dans les structures courantes en français cadien du type « nous-autres ». Finalement, nous donnons la liste des mots dans lesquels les occurrences phonétiques ont été relevées.

Afin de faire connaissance avec la communauté étudiée, nous brossons le portrait de la diaspora acadienne de Louisiane, depuis le Grand Dérangement de 1755 jusqu'à nos jours dans le chapitre 2. Nous tentons de définir qui sont les Cadiens et quelles sont leurs origines. Nous mentionnons également les autres sources d'immigration française en Louisiane. Nous espérons prouver ainsi que la diversité des origines du peuple louisianais justifie l'hypothèse que nous formulons selon laquelle le français cadien tel qu'il est parlé de nos jours est une variété hétérogène qui constitue un témoignage indéniable de la diversité des variétés de français que les premiers colons, puis leurs successeurs au fil des siècles, ont apporté dans leurs bagages.

En retraçant dans le chapitre 3 l'origine et l'évolution des cinq variables phonétiques étudiées depuis le latin jusqu'à nos jours en France et au Canada, nous cherchons à établir le fait que les formes présentes dans notre échantillon de français cadien du 20<sup>ème</sup> siècle étaient déjà présentes en France avant la création et la colonisation de la Nouvelle France (ce qui inclut le Canada et la Louisiane) au 17<sup>ème</sup> siècle. Nous retraçons donc l'origine de la variation

et son usage en France au fil des siècles. Ensuite, nous décrivons leur usage en Acadie, au Canada. Finalement, nous présentons une analyse auditive et nous comparons notre jugement à celui de deux autres locutrices, l'une de français standard, l'autre de français cadien afin d'obtenir une tendance générale sur notre jugement (conservateur ou non) et nous menons une analyse acoustique précise des formes dialectales étudiées afin de vérifier la fiabilité de notre codification.

Le chapitre 4 présente les deux corpus à partir desquels nous avons sélectionné notre échantillon de locutrices de français cadien pour cette étude: le corpus Gold 75 d'une part et le corpus Dubois 97 d'autre part. Ces deux bases de données procurent les conditions idéales pour mener à bien une étude sociolinguistique diachronique puisque les personnes interrogées, en plus d'appartenir à différentes générations, présentent une variété géographique et sociale importante et renferment un large éventail de capacité linguistique face au français. Nous expliquons en détail les critères retenus pour le choix des entrevues sélectionnées pour notre étude, tels que le degré d'exposition dialectale (DED). Notre échantillon comporte 29 locutrices. Quatre générations sont représentées: les ancêtres qui sont des femmes cadiennes unilingues nées vers la fin du 19<sup>ème</sup> siècle (1890-1901), les doyennes semi-bilingues et bilingues nées au tournant du 20<sup>ème</sup> siècle (1905-1915 environ), les aînées nées avant la deuxième guerre mondiale (1920- 1932) et les cadettes nées autour de la seconde guerre mondiale (1935-1949). Nous avons déjà mentionné que quatre paroisses louisianaises sont étudiées dans notre échantillon. Le facteur de la localité permet de mesurer si la variation phonétique observée est d'origine géographique entre les paroisses dites « des prairies » (Saint Landry, Avoyelles) et celles dites « du littoral » (Vermillon, Lafourche). Nous expliquons la démarche utilisée pour aboutir à cette sélection, le but étant d'obtenir un échantillon représentatif de la diversité géographique et sociale afin qu'il reflète le plus

fidèlement possible la réalité de la population cadienne féminine depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours. Ces informations seront très importantes pour l'analyse et l'interprétation des résultats qui seront présentés ultérieurement.

Dans le chapitre 5, nous rendons compte des résultats de l'analyse quantitative menée sur les cinq variables phonétiques à l'étude. Nous présentons la fréquence de distribution de la variation phonétique couvrant les quatre générations de locutrices dans les quatre paroisses louisianaises dont nous disposons. De plus, nous essayons de déterminer quels facteurs sociolinguistiques sont susceptibles d'expliquer ou d'influencer la variation observée. On observe, contre toute attente, une hausse de l'usage des traits dialectaux chez les aînées et surtout chez les cadettes, c'est-à-dire chez les locutrices les plus jeunes de notre échantillon. Ces résultats sont inattendus et méritent une exploitation plus poussée de notre base de données. Après la présentation de l'analyse quantitative menée à l'aide du logiciel de statistiques Statview 4.5, nous livrons les résultats de l'analyse effectuée avec le logiciel Goldvarb afin de vérifier le degré d'influence de chaque facteur sélectionné et de déceler les éventuels effets artificiels. Il s'agit de vérifier si nous avons affaire à un réel changement linguistique.

Les analyses du chapitre 5 ne permettent pas de déceler clairement un ou des facteurs sociolinguistiques pouvant expliquer de façon plausible la direction du changement linguistique que nous observons. En effet, il nous paraît inconcevable qu'une telle hausse de l'usage des variantes dialectales dans les plus jeunes générations de notre échantillon reflète un réel changement linguistique. Ce que nous observons ici est peut-être, au contraire, une forme de maintenance linguistique. Inspirée par les études de Susan Gal sur le hongrois en situation minoritaire (1984) et de Nancy Dorian sur le gaélic en voie de disparition (1981), nous pensons que l'explication est plutôt à chercher du côté de la variation stylistique. Nous

avons la chance de disposer de deux entrevues différentes pour les locutrices du corpus Dubois 1997. Chaque locutrice a été interrogée deux fois en français: une fois par un enquêteur natif de français cadien et membre de la communauté, et une autre fois par une personne extérieure à la communauté cadienne et parlant une variété de français académique. Nous comparons l'usage des variantes dans ces deux entrevues pour chacune des locutrices concernées, c'est-à-dire quelques doyennes, quelques aînées et toutes les cadettes. Le chapitre 6 présente les résultats de cette analyse comparative. Le but de cette comparaison est de vérifier si les femmes cadiennes sont capables de s'adapter stylistiquement. Certains chercheurs comme Bodin (1987) affirment que la variation dialectale a disparu en français cadien au contact du français standard parlé par les locuteurs éduqués du début du 20<sup>ème</sup> siècle. Notre étude montre le contraire. Plusieurs chercheurs travaillant sur des langues minoritaires ou en voie de disparition (Dressler 1972, Lavandera 1978, Dorian 1979, 1981, Gal 1984) affirment souvent que la capacité qu'a tout locuteur à reconnaître un style et s'y adapter disparaît chez les locuteurs d'une langue en situation minoritaire ou en voie de disparition. Dressler affirme également que la variation stylistique tend à se restreindre au point qu'elle devient quasi inexistante et se neutralise. C'est la notion de "*stylistic shrinkage*":

Another phenomenon of a decaying language is 'stylistic shrinkage', i.e. conflation of either various social styles or of various slow speech and fast speech styles (stylistic shrinkage and phonetic free variation often render perception rather difficult). This is due to the restriction of the use of the decaying language to even fewer speech situations and to generalization of the styles used in these situations. Both phonetic free variation and stylistic shrinkage point to the social and pragmatic context of language death and of phonological rules in general. (Dressler, 1972:454-5).

Nous constatons grâce à la comparaison des deux entrevues du corpus Dubois que cette hypothèse ne se vérifie pas en français cadien. Cette découverte justifie d'autant plus notre choix d'étudier le parler des femmes et nous espérons que le présent travail apportera

une contribution valable à l'ensemble de la communauté des chercheurs qui s'intéressent à l'étude des langues en situation minoritaire en général et du français cadien en particulier.

Le premier chapitre qui suit propose de passer en revue la littérature existante dans le domaine de l'étude du français acadien et du français cadien du 19<sup>ème</sup> siècle à nos jours afin d'établir la liste des formes dites traditionnelles présentes en Louisiane et parmi lesquelles nous en sélectionnons cinq qui font l'objet de la présente étude. Nous présentons aussi les listes de mots dans lesquelles les occurrences ont été codifiées.

## CHAPITRE 1: REVUE DE LITTÉRATURE ET CHOIX DES VARIABLES PHONÉTIQUES ÉTUDIÉES

Afin d'analyser la variation phonétique dans le parler des femmes cadiennes en Louisiane, nous avons d'abord établi un inventaire des études linguistiques et sociolinguistiques ayant pour objet la description du français acadien, c'est-à-dire le français parlé dans les provinces maritimes du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse essentiellement, depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours, et les études portant sur le français cadien. Le but d'une telle entreprise est de mettre en évidence l'usage de formes dites traditionnelles ou dialectales du parler acadien. Nous avons limité notre étude descriptive aux formes phonétiques, mais dans le cadre de la présentation des études, nous mentionnons un certain nombre de formes morphologiques. A notre connaissance, la première étude linguistique « scientifique » ayant pour objet la variété de français acadien est celle d'Alexandre Geddes, réalisée en 1908, intitulée *A study of Acadian French dialect spoken on the north shore of the Baie des Chaleurs*. Nous débutons donc notre inventaire descriptif avec cette étude et poursuivons chronologiquement, pour arriver aux études plus récentes de Karin Flikeid (1984, 1994, 1997) et Louise Péronnet (1989, 1993, 1996).

Nous décrivons ensuite les études portant sur la variété de français cadien parlée en Louisiane. Là encore, nous faisons un inventaire chronologique des études se concentrant sur les systèmes phonétique et morphologique du français cadien. Pour chacune d'entre elles, nous précisons la méthodologie utilisée par l'auteur et son champ de concentration (phonétique, morphologique, syntaxique ou lexical). Cette revue de littérature nous permet d'établir la liste des FAT qui se sont réellement maintenues en français cadien au 20<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours. Nous présentons la distribution des FAT que l'on retrouve en Louisiane sous forme d'un inventaire par paroisse (d'après Dubois 2003). Nos recherches révèlent que



les études les plus anciennes décrivant le français cadien ou du moins le français parlé par la diaspora acadienne de Louisiane, sont celle de William A Read, datant de 1931, intitulée *Louisiana French*, et celle de Jay K Ditchy, datant de 1932, intitulée *Les Acadiens louisianais et leur parler*. Nous poursuivons notre inventaire jusqu'aux études actuelles de Dubois (1997, 2001, 2003), Montapanyane (1997), Rottet (1995), Valdman (1979, 1997), etc.

## **1.1 Inventaire des études descriptives du français acadien de 1900 à nos jours**

### **1.1.1 Les premières études**

La première série d'études descriptives linguistiques portant sur le français acadien remonte à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Deux linguistes américains, James Geddes et John Garner, furent les pionniers dans ce domaine. Pascal Poirier, en 1928, sera le premier Acadien à décrire son parler. Son travail sera repris et approfondi par Geneviève Massignon, une linguiste française, en 1946 et 1947, qui publiera son étude en 1962. En 1893, James Geddes publie un article intitulé « *American-French dialect comparison. Two Acadian French dialects compared with the dialect of Sainte Anne de Beaupré* ». C'est la première étude descriptive qui se livre à une esquisse de description du parler acadien. Mais c'est en 1908 que James Geddes publie l'ouvrage considéré comme la première étude descriptive « sérieuse » du parler acadien, intitulé *Study of an Acadian French dialect spoken on the North shore of the Baie des Chaleurs*. Pour la première fois, un linguiste base son étude sur ce qu'il appelle un témoin, c'est-à-dire un locuteur du parler décrit. Le témoin unique, une acadienne vivant en Gaspésie, au Québec, compromet la valeur scientifique de la description menée, mais elle permet d'obtenir néanmoins un premier inventaire des formes acadiennes (Péronnet 1989:9). Dans cette étude, qui constituait sa thèse de doctorat, James Geddes se concentre essentiellement sur l'aspect phonologique du parler et aborde ensuite la morphologie nominale et verbale. Il conclut brièvement avec la phraséologie, qui se révèle

être une analyse descriptive des acadianismes, des noms de famille acadiens, des noms chrétiens, des anglicismes et des mots d'origine indienne. Le but de Geddes est aussi de relier les formes acadiennes relevées aux dialectes français tels que le picard, le normand, le saintongeais, le parler du centre de la France et surtout le parler parisien. Geddes décrit les voyelles orales, nasales et les diphtongues. Ensuite, il passe en revue toutes les catégories de consonnes: les labiales (b,p,v,f), les dentales (d,t,s,z,ch) qu'il considère comme très représentatives du parler acadien, les palatales (g,k,j), autre phénomène très caractéristique, les liquides (l,r,m,n,gn) et les aspirées (h, x). Les études descriptives qui suivront ne feront que reprendre cet inventaire établi par Geddes en le précisant ou le corrigeant parfois. Il constitue toujours actuellement un ouvrage de référence en matière de description du parler acadien. Péronnet (1989 :9) souligne que la conclusion de l'étude de Geddes est à retenir, même si la valeur scientifique de l'étude est discutable, « ne serait-ce que pour la mettre à l'épreuve : le parler acadien décrit n'est autre chose que le français populaire de Paris et ses environs au 16<sup>ème</sup> siècle. »

En 1928, Pascal Poirier publie *Le parler franco-acadien et ses origines*. Parce que son professeur lui avait un jour reproché de dire « par les petits » à la place de « petit à petit », Pascal Poirier décida plus tard de « rétablir la vérité » (Péronnet 1989:8). Il publia ensuite le *Glossaire acadien* (1953 et 1957). Poirier tenta de faire une étude diachronique du parler acadien en mettant en lumière ses sources dialectales françaises, en citant les dictionnaires de patois et les textes anciens. La valeur scientifique de cette étude est encore une fois très discutable, puisqu'elle ne présente aucune transcription phonétique et ne localise pas les faits observés. L'ouvrage de Poirier reste cependant important pour deux raisons: d'abord, il marque le début d'une prise de conscience par les Acadiens lettrés de leur tradition linguistique. Publier en 1928 un ouvrage consacré au parler acadien relève presque de la

révolte, comme le souligne Péronnet (1989:8). D'autre part, Poirier a collecté un grand nombre de renseignements dialectologiques, mais aussi phonétiques, syntaxiques, morphologiques et lexicaux, qui servirent de base à de nombreuses études postérieures. Le travail descriptif de Poirier fut notamment poursuivi par la linguiste française Geneviève Massignon, qui effectua une enquête de terrain sur toute l'Acadie et le Québec, mais aussi en Louisiane de 1946 à 1947. Son travail complète celui de Poirier car elle y apporte des transcriptions phonétiques, et les faits sont localisés géographiquement. Massignon effectue également des recherches sur l'origine géographique française des noms de famille acadiens, basées entre autres sur l'étude de documents relatifs à la Nouvelle-France sur une période allant de 1534 à 1763, c'est-à-dire la période de peuplement de la colonie. Massignon publia ce travail colossal en 1962, intitulé *Les parlers français d'Acadie*. Sa recherche se situe essentiellement dans le domaine lexical. L'Acadie ancienne et moderne constitue l'arrière-plan socio-historique et géographique de son enquête linguistique qui se divise en plusieurs parties. L'auteure consacre un chapitre à la situation de la langue française dans les provinces maritimes, explique ses points d'enquête et présente ses témoins, c'est-à-dire les locuteurs qui servent de base à son étude linguistique. Son enquête couvre 41 localités, dans lesquelles la linguiste a interrogé des familles. Il est impossible de préciser exactement le nombre de témoins utilisés lors de cette enquête puisqu'ils sont groupés en « famille... ». Néanmoins il est supérieur à 50 personnes, ce qui en fait la première étude se rapprochant de la méthodologie sociolinguistique. La seconde partie, organisée de façon thématique, est une étude de vocabulaire, avec une liste des phonèmes acadiens (Massignon 1962, 1:108-110). La troisième partie est consacrée à l'originalité des parlers acadiens et constitue une recherche dialectologique reliant l'acadien aux parlers régionaux français. Cette section rejoint la dernière partie de l'étude de Geddes, mais de façon plus détaillée et plus scientifique.

En 1952, John Garner, linguiste américain, fut le premier à effectuer une enquête purement synchronique et à délimiter son domaine de façon précise. *A descriptive study of the phonology of Acadian French*, thèse de doctorat de Garner, est une analyse de la phonologie du parler acadien. Cette étude très précise marque une étape importante dans la description du parler acadien, et sa méthodologie annonce les études de type monographique. On appelle étude monographique une étude complète et détaillée qui se propose d'épuiser un sujet précis relativement restreint. L'introduction rappelle en détail la création et l'essor de la colonie acadienne par les Français, mentionne le Grand Dérangement et précise l'état de la population francophone dans les provinces concernées au moment de l'étude, c'est-à-dire au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle. Dans la lignée de la méthode d'analyse descriptive, Garner répertorie les phonèmes vocaliques et consonantiques de onze localités à travers le parler de 25 informateurs interrogés entre 1940 et 1941 par Haden, l'un de ses professeurs. Les informateurs devaient répondre à un questionnaire et certains d'entre eux ont été enregistrés à l'aide d'un phonographe. L'étude se concentre sur Pointe du Sault et Chéticamp en Nouvelle-Écosse, Moncton et Caraquet au Nouveau-Brunswick, ainsi que Hâvre-aux-Maisons aux Îles de la Madeleine. Les autres localités, étudiées moins en détail, regroupent les comtés de Yarmouth et de Digby, l'Île du Cap-Breton, l'Île du Prince Édouard, le Nord du Nouveau-Brunswick et un ajout sur les Îles de la Madeleine. Les phonèmes vocaliques et consonantiques sont comparés d'une localité à l'autre, ce qui permet d'établir un état des lieux de la variation phonétique dans l'ensemble de l'Acadie au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle.

### **1.1.2 Les études postérieures**

Les études actuelles portant sur le français acadien adoptent le point de vue fonctionnaliste ou sociolinguistique. Péronnet (1989:9) cite les deux études phonologiques de Vincent Lucci (1972) menées dans la région de Moncton, *Phonologie de l'acadien* et de

Robert Ryan (1981), menée dans la région de la Baie Sainte Marie, *Une analyse phonologique d'un parler acadien de la Nouvelle-Ecosse*. Quatre descriptions grammaticales font date dans la description des parlers acadiens. La première est celle d'Edward Gesner (1979), *Etude morphosyntaxique du parler acadien de la baie Sainte Marie en Nouvelle-Ecosse*. La seconde est celle de Robert Ryan (1982), *Analyse morphologique du groupe verbal du parler franco-acadien de la région de la Baie Sainte Marie en Nouvelle-Ecosse*. Les troisième et quatrième études sont de Louise Péronnet (1975, 1989), *Modalités nominales et verbales du parler acadien de la région du sud est du Nouveau-Brunswick* (1975) et *Le parler acadien du Sud-Est du Nouveau- Brunswick, éléments grammaticaux et lexicaux* (1989). Signalons enfin la grammaire publiée par Virginie Montapanyane et David Jory en 1997, *Acadian French*, qui décrit de façon exhaustive la phonologie, la morphologie verbale et nominale ainsi que la syntaxe des parlers acadiens dans leur ensemble.

Les études adoptant le point de vue sociolinguistique portant sur la description des parlers acadiens sont beaucoup moins nombreuses. Il est vrai que la sociolinguistique ne s'est réellement développée que dans les années soixante-dix. « Ce type d'analyse décrit les différences de la langue qui existent à l'intérieur d'une même communauté linguistique, en tenant compte de divers facteurs, par exemple la classe socio-économique, l'âge, le sexe, le contexte linguistique, etc. » (Péronnet 1989:9). L'étude faisant référence en la matière est celle de Karin Flikeid (1984) intitulée *La variation phonétique dans le parler acadien du Nord-Est du Nouveau-Brunswick*. Cet ouvrage nous intéresse tout particulièrement car la démarche méthodologique adoptée est similaire à celle que nous suivons. Il s'agit d'une analyse empirique basée sur une étude de terrain, auprès de plusieurs locuteurs. L'enquête a été menée en 1976 auprès de la clientèle d'un cabinet médical de Tracadie, seule ville de la région à posséder un centre médical, qui, de ce fait, accueille des patients venant de toutes les

localités géographiques avoisinantes. Trente-sept localités sont donc représentées par quatre-vingt-trois informateurs répartis selon l'âge et le sexe. Seulement soixante-treize informateurs ont été utilisés lors du dépouillement linguistique (Flikeid 1984:150). Dans une étude postérieure en 1997, Flikeid établit une liste de formes caractéristiques de l'acadien (morphologiques et phonologiques), présents dans les études antérieures mentionnées plus haut. Nous donnons ici une liste des FAT, telle qu'elle a été résumée tout récemment par Dubois (2003:9). Ces FAT se retrouvent presque toutes dans les trois niveaux de communautés acadiennes (voir tableau 1.1 adapté de Flikeid 1997:266 présenté ici page 25):

Dans les provinces maritimes [au Canada], les trois niveaux correspondent à trois variétés de français qui se distinguent d'après un plus ou moins haut degré de conservatisme. La variété de niveau III est la plus conservatrice, celle du niveau I est la plus ouverte aux influences linguistiques externes. Dans ces provinces, toutes les variétés possèdent la troisième personne du pluriel en ONT (ils parlont), les pronoms démonstratifs (c'ti là) et le placement des adverbes (fort, assez). On trouve également la palatalisation de /k/ et /g/ devant voyelles (tchinze-quinze), les voyelles fermées (o=u, ε=e, œ=ø), et la fermeture de [ɔ] devant consonnes nasales. La variété de niveau II comprend en plus l'usage du JE avec la première personne du pluriel (je parlons), le subjonctif passé, l'alternance des voyelles nasales [on] et [an], et l'ouverture de la voyelle /ε/. La plus conservatrice, celle de niveau III, a préservé l'utilisation du passé simple (ils coupirent), le marqueur de négation 'point', la spirantisation de /ʒ/ et /ʃ/ ainsi que les réalisations fermées du son [ε] en position finale. (Dubois 2003: 8-9).

## 1.2 Les études descriptives portant sur le français cadien de 1900 à nos jours

Comme en français acadien, les premières études portant sur le français cadien se présentent plutôt comme des glossaires, des descriptions du parler dont la valeur scientifique est discutable tant les études sont imprécises géographiquement et linguistiquement<sup>1</sup>.

Cependant, elles constituent de précieux témoignages sur le parler cadien et indiquent

---

<sup>1</sup> En 1979, le linguiste Larbi Oukada a établi une bibliographie annotée répertoriant les études linguistiques portant sur le français de Louisiane, sous le titre *Louisiana French: an annotated, linguistic bibliography*. Nous nous référons à cet ouvrage en ce qui concerne les études antérieures à 1974.

l'émergence d'une conscience linguistique de la communauté concernée. En 1932, paraît *Les Acadiens louisianais et leur parler*, édité par Ditchy qui décide de publier le travail d'un chercheur anonyme (Oukada 1979:16-17). Dans son avant-propos, Ditchy précise que ce travail comprend « les notes que nous recueillons depuis plus de quarante ans sur le langage, les usages, mœurs et coutumes de la Basse-Louisiane » (Ditchy 1932, avant-propos). Il s'agit en fait d'un glossaire précédé « d'une grammaire contenant un traité sur l'orthographe et la prononciation, suivi de la topographie, des mœurs, usages, coutumes et croyances populaires de la Basse-Louisiane. Un précis sur la dispersion des Acadiens et le nom de famille de ceux venus en cette contrée » vient clore l'œuvre (Ditchy 1932, page de garde). Cette étude apporte de précieux renseignements lexicaux, mais comme l'étude de Poirier citée plus haut, elle ne comporte aucune transcription phonétique et n'est pas située géographiquement. La valeur de cette étude réside dans l'audace même de sa publication, puisque le français cadien était largement dévalorisé au début du 20<sup>ème</sup> siècle. En 1931, William A. Read publie *Louisiana-French*. Il s'agit d'une étude étymologique de formes lexicales relevées dans le parler cadien. Cet ouvrage s'organise de façon thématique comme suit: les mots d'origine française, les mots d'origine étrangère (indiens, allemands, anglais, africains, espagnols, italiens), les noms de localités (indiens, français, espagnols, la région Ouachita en 1797), et les noms de familles originaires du sud de la France.

Oukada (1977 introduction) souligne que le nombre de mémoires de maîtrise portant sur la description linguistique du parler cadien fut assez florissante dans les années trente, et connut une récession après la seconde guerre mondiale qui correspond à son déclin dans l'usage. Il relève 28 maîtrises portant sur le français cadien dans les années trente contre sept dans les années quarante, cinq dans les années cinquante et quatre dans les années soixante. En 1968, avec la création du CODOFIL (Council Of Development Of French In Louisiana)

et la renaissance culturelle cadienne, le parler cadien a connu un regain d'intérêt de la part des chercheurs.

Les études descriptives portant sur le parler cadien sont beaucoup moins nombreuses que celles portant sur le parler acadien. Comme le souligne Dubois (2003:1) « l'espace francophone que représente le français cadien parlé dans le sud de la Louisiane est souvent passé sous silence dans les études descriptives de dialectes français ». Nous nous limitons aux études portant sur le parler cadien des quatre paroisses représentées dans le corpus de français cadien que nous utiliserons pour notre analyse: Avoyelles, Lafourche, Saint Landry et Vermillon. Notons que l'approche fonctionnaliste, comme pour les recherches décrivant le parler acadien, a produit plus d'études que l'approche sociolinguistique.

Les études portant uniquement sur le parler cadien de la paroisse d'Avoyelles entre 1933 et 1977 sont au nombre de quatre. En 1933, Eunice Coco publie une étude dialectologique intitulée *An etymological glossary of the variants from standard French used in Avoyelles Parish*. Ce glossaire constitue le premier travail descriptif de ce parler à notre connaissance. En 1938, deux études poursuivent ce travail. La grammaire de Charles Chaudoir *A study of the grammar of the Avoyelles French dialect* est un mémoire de maîtrise qui compare le français standard avec le parler cadien des Avoyelles. Les aspects décrits sont essentiellement morphologiques et syntaxiques. Samuel Jeansonne publie *A glossary of words that vary from standard French in Avoyelles Parish*. Cette étude lexicale passe en revue environ mille mots trouvés dans le parler des Avoyelles auprès d'étudiants du secondaire et d'ouvriers. Malheureusement, ce travail ne contient aucune remarque phonologique ou morphologique. Enfin, en 1947, Calvin André Claudel publie *A study of Louisiana French folktales in Avoyelles Parish* qui, à partir de contes folkloriques, présente une description linguistique du parler cadien et des transcriptions phonétiques (Oukada 1977:29,34,44).



Aucune étude descriptive sociolinguistique de type monographique portant uniquement sur le parler des Avoyelles n'a été réalisée à notre connaissance.

La paroisse de Lafourche fait l'objet d'un plus grand nombre d'études descriptives de type monographique, aussi bien du point de vue fonctionnaliste que du point de vue sociolinguistique. En 1950, John Guilbeau publie la première étude descriptive portant sur le parler de cette paroisse, intitulée *The French spoken in Lafourche Parish, Louisiana*. Il s'agit de sa thèse de doctorat, qui constitue la première description linguistique détaillée du parler cadien de Lafourche. Dans le premier chapitre, il présente les caractéristiques géographiques, historiques et sociales de la région, suivies d'une analyse phonologique. Ce travail contient une description morphologique et syntaxique ainsi qu'une étude sur les emprunts lexicaux. Les données utilisées par Guilbeau ont été collectées entre 1938 et 1949. Les textes sont transcrits phonétiquement (Oukada 1979:45). Suite à ce travail, Guilbeau publia en 1958 une étude consacrée uniquement à la phonologie du parler cadien de Lafourche, *La phonologie et les études des parlers franco-louisianais*. L'auteur établit un répertoire des phonèmes propres au parler étudié et présente les variations allophones de chaque phonème. Oukada (1979:73) poursuit ce travail en 1977 dans *Louisiana French: a linguistic study with a descriptive analysis of Lafourche dialect*, qui constitue sa thèse de doctorat.

La première étude de type sociolinguistique portant sur la description et l'analyse du parler de Lafourche a été publiée en 1995 par Kevin Rottet et s'intitule *Language shift in the coastal marshes of Louisiana*. Les soixante-quatorze informateurs utilisés pour son enquête se répartissent plus ou moins également selon l'âge (55 ans et plus, 30-54 ans, moins de 30 ans), le sexe et le groupe ethnique (Cadiens et Indiens Houmas). Outre une description de l'arrière-plan socio-historique de la région étudiée, Rottet analyse les changements morpho-syntaxiques de genre et de nombre dans les verbes et les pronoms, puis les phrases complexes

et la subordination. Cette étude constitue un travail de référence pour le français cadien dans le domaine sociolinguistique.

Les parlers cadiens des paroisses de Saint Landry et de Vermillon sont plus délaissés par la recherche linguistique. En effet, le parler de Saint Landry est seulement décrit en 1961 par Marilyn Conwell, dont la thèse de doctorat s'intitule *Lafayette French phonology: a descriptive, comparative and historical study of a Louisiana French dialect*. Elle ne se concentre d'ailleurs pas seulement sur le parler cadien de Saint Landry puisqu'elle donne également une description phonologique de deux paroisses limitrophes, Lafayette, et Saint Martin. L'étude comporte les transcriptions phonétiques des données ainsi que des informations sur les locuteurs. Conwell se livre à une analyse des traits prosodiques du dialecte (intonation, accentuation), une analyse phonémique selon trois points de vue: descriptif, comparatif (avec le français académique) et diachronique (avec une analyse historique).

Le parler cadien de la paroisse de Vermillon, peu étudié lui aussi en tant que tel, a fait l'objet de deux études linguistiques assez anciennes: *A glossary of variants from standard French in Vermillon Parish*, publiée en 1946 par Erin Montgomery et qui constitue son mémoire de maîtrise, et *A phonetic study of the French spoken in Saltzman settlement, Vermillon parish, Louisiana*, autre mémoire de maîtrise rédigé en 1957 par Joseph Doris Saltzman. Dans cette dernière étude, six informateurs, enregistrés sur des cassettes audio racontent des contes et des histoires personnelles qui sont transcrits phonétiquement, puis traduits en anglais et analysés phonétiquement (Oukada 1979:36-38).

En 1987, Catherine Bodin publie sa thèse de doctorat *The dialectal origins of Louisiana Acadian French*. Le but de son étude est de retracer les origines dialectales du français acadien de Louisiane à partir de six groupes ou combinaisons phonétiques présents

dans de nombreux dialectes, par exemple les liquides, les palatales, les voyelles nasales, et les groupes consonantiques. Le corpus de français cadien utilisé par Bodin a été collecté dans les mémoires de maîtrise et les thèses de doctorat effectuées à LSU entre les années 1920 et 1960. Il s'agissait d'enquêtes lexicales menées dans différentes paroisses, qui relevaient essentiellement les différences avec le français académique. Bodin s'appuie sur le travail de Massignon qui porte sur le lexique acadien de la Nouvelle-Ecosse. Elle montre les affinités entre les corpus cadien et acadien, mais surtout met l'accent sur la tendance à la standardisation du français cadien par rapport au français acadien, phénomène qui serait selon elle le résultat de l'influence de l'enseignement en français avant les années 1920 (Bodin 1987: avant-propos). Son étude dialectologique fait remonter l'origine de certaines formes lexicales cadiennes au dialecte poitevin. Elle n'est pas monographique, en ce sens qu'elle n'est pas concentrée géographiquement ou linguistiquement sur un seul domaine, mais décrit le parler cadien dans son ensemble en mettant l'emphasis sur la phonologie et le lexique.

La dernière partie de cette revue de la littérature consacrée au français cadien regroupe les études sociolinguistiques qui sont toutes basées sur un véritable corpus à partir duquel des études quantitatives et statistiques sont menées. Il ne s'agit plus seulement de décrire ou d'observer de façon impressionniste, mais bien de mesurer les changements ou la maintenance linguistique du français cadien de façon empirique.

Les enquêtes sociolinguistiques de Dubois sur le français cadien portent toutes sur les parlers cadiens des quatre paroisses à l'étude. Tel que mentionné auparavant, une enquête sociale exhaustive a permis de constituer un corpus de français cadien (qui sera présenté dans le chapitre 4). Cette base de données totalise environ trois millions de mots, soit 300 heures de discours, venant de 120 locuteurs différents choisis selon l'âge, le sexe, l'habileté

linguistique, et la localité. Parmi les articles présentant l'état actuel des recherches basées sur ce corpus, citons, entre autres, quatre articles. Tout d'abord «*Field method in four Cajun communities in Louisiana* » (in Valdman 1997, ch 3:47-69), publié l'année même de l'établissement de la base de données, et qui présente en détail la méthodologie et le déroulement de l'enquête sociolinguistique; «*La configuration dynamique des communautés cadiennes en Louisiane* » (1998) qui se penche sur la notion d'identité cadienne et établit une échelle d'habileté linguistique selon le degré d'exposition dialectale (DED). Enfin, «*les pratiques orales en Louisiane* » (2003) et «*les sources multiples de la variation en français cadien* » (2005) qui présentent l'état actuel d'exploitation de la base de données et son organisation (générations, DED, localités, etc.). Ces deux derniers articles résument et présentent les premiers résultats des recherches linguistiques, avec notamment une section très pertinente en ce qui concerne notre propre travail, intitulée «persistance et changement linguistique » (2003:8). Dans cette section, Dubois établit un tableau comparatif de la maintenance des FAT à la fois au Canada et en Louisiane dans les quatre paroisses à l'étude. Nous reproduisons ici ce tableau comparatif qui résume les résultats de Flikeid, auquel s'ajoute dans la colonne de droite la maintenance (ou la disparition) des formes dans les quatre paroisses cadiennes, tel que Dubois l'a adapté (Tableau 1.1). Dubois résume les résultats de son analyse quantitative:

En Louisiane, on voit que la plupart des caractéristiques phonétiques ont été conservées. Par contre, les formes morphosyntaxiques (à l'exception de l'ordre des adverbes et des pronoms démonstratifs dans la paroisse de Lafourche) ont été remplacées par des formes plus communes. A l'exception de trois variantes du phonème /ɛ/, situées au bas du tableau, les voyelles fermées se maintiennent en Louisiane et s'utilisent dans toutes les variétés au Canada, de la plus conservatrice à la plus innovatrice. La spirantisation subsiste uniquement dans la variété la plus conservatrice au Canada : elle s'entend seulement à Lafourche, la paroisse la moins sujette à l'assimilation linguistique en Louisiane. » (Dubois 2003 :9-10)

Tableau 1.1 : « Préservation de formes morphosyntaxiques et phonologiques traditionnelles dans les provinces maritimes au Canada selon le type de communauté linguistique (adapté de Flikeid 1997:266) et en Louisiane, USA, par paroisses » (Dubois 2003:9).

FORMES (FAT)	FRANÇAIS ACADIEN	NIVEAUX DE COMMUNAUTES			LOUISIANE				
	AVEC EQUIVALENT EN FRANÇAIS ACADEMIQUE	ACADIENNES							
		I	II	III	SL	VE	AV	LF	occ
<b>MORPHO- SYNTAXIQUES</b>									
Ordre des adverbes	Assez (pré-vs post-mod.)/très	+	+	+	+	+	+	+	279
Pronoms démonstratifs	C'ti-là / celui-là	+	+	+				++	95
ILS+ONT	Ils parlont /ils parlent	+	+	+				+	1228
JE+ONS	Je parlons/ je parle		+	+					3475
Subjonctif passé	Qu'al aidit/ qu'elle aide		+	+					432
Passé simple	Ils coupirent / ils ont coupé			+					2789
négation	Point / (ne) pas			+					324
<b>PHONOLOGIQUES</b>									
Palatalisation:/tʃ/ = /k/	Quinze /tʃɛz/ = /kɛ,z/	+	+	+	+	+	+	+	838
Fermeture /œ/ = /ø/	Peur /pœr/ = /pøʀ/	+	+	+	+	+	+	+	1215
Fermeture /ɔ/ = /o/	Ecole /ekɔ/ = /ekol/	+	+	+	+	+	+	+	1149
Fermeture /u/ = /ɔ/ + N/M	Bonne /bun/ = /bɔn/	+	+	+	+	+	+	+	8872
Ouverture /õ/ = /ã/	Garçon /garsã/ = /garsõ/		+	+	-	+	-	+	3744
Spirantisation /ʃ/, /ʒ/, /z/	Chanter /hâte/ = /ʃâte/ ; J'ai :	+	+	+		-	-	-	5770
Fermeture /ɛ/ + R/L	/he/ = /ʒe/		+	+	+	+	+	+	634
Ouverture /ɛ/ + R/L	Mère /mer/ = /mɛr/			+	+	+	+	+	1275
Fermeture /ɛ/ en position finale	Hiver /ivar/ = /ivɛr/								4626
	Avait /ave/ = /avɛ/								

L'analyse de Dubois confirme qu'en Louisiane, la plupart des caractéristiques phonétiques sont conservées dans les quatre paroisses, mais la plupart des formes morphologiques ont été abandonnées sauf dans la paroisse de Lafourche. Dans la paroisse de Saint Landry, une forme se comporte de manière différente (l'ouverture de /õ/ en /ã/ dans /garsã/ pour /garsõ/ est en perte de vitesse). Les paroisses de Vermillon et Avoyelles ont un profil phonétique similaire, avec la présence de huit formes dialectales, dont une en perte de vitesse pour Vermillon (fermeture de  $\epsilon$  devant les liquides R/L dans /mer/ prononcé /mer/) et deux en perte de vitesse pour Avoyelles (ouverture de /õ/ en /ã/ et fermeture de / $\epsilon$ / devant les liquides R et L). La paroisse de Lafourche est la seule qui comporte tous les traits dialectaux phonétiques répertoriés, avec en plus la spirantisation de /ʒ/ et /z/. Comme pour les paroisses de Vermillon et Avoyelles, la fermeture de / $\epsilon$ / en /e/ devant R et L est en perte de vitesse. Comme il a déjà été mentionné, la spirantisation est également restreinte au Canada à la communauté de niveau III. Il est intéressant de souligner que la fermeture de  $\epsilon$  en position finale dans les formes verbales à l'imparfait (en syllabe ouverte) s'est conservée dans les quatre paroisses louisianaises mais elle a totalement disparu des communautés canadiennes.

### **1.3 Listes des mots dont les cinq variables à l'étude sont issues**

Sur les neuf traits phonologiques acadiens présents dans les quatre paroisses du corpus Dubois (tableau 1.1), nous avons choisi d'analyser cinq variables. Pour ce faire, nous avons établi pour chacune des variables une liste de mots dans lesquels les occurrences ont été relevées. Les mots ont été choisis soit parce qu'ils étaient typiquement cadiens, par exemple *asteur*, *un traiteur* (un guérisseur qui soigne par des

prières), soit parce qu'ils étaient fréquemment utilisés et avaient donc de fortes chances de se retrouver dans les entrevues de toutes les locutrices sélectionnées.

1. La fermeture du Œ en Ø suivi de R dans la liste de mots suivants:

acheteur, asteure, beurre, cœur, contracteur, couleur, coureur, docteur, erreur, faiseur, faveur, fleur, grandeur, hauteur, heure (précédée d'un nombre), joueur, largeur, liqueur, leur, longueur, meilleur(e), pêcheur, peintreur, peur, plusieurs, récolteur, sœur, soudeur, traiteur, trolleur.

2. La fermeture de ɔ en O suivi de L ou R dans la liste de mots suivants:

*O SUIVI DE R:* alors, bord, corps, d'abord, dehors, dors/endors, effort, encore, fort/forte, mort/morte n'importe, nord, porte (la), port (le), quatorze, rapport, sors /sort, sorte (une)

*O SUIVI DE L:* agricole, colle (il) / (ça) décolle, créole, école, folle, parole, récolte, sol, trolle (la), vole (il).

3. La fermeture de ɔ en OU devant les nasales géminées NN et MM dans la liste de mots suivants:

*LES MOTS EN OMM:* (des) commandes, (nous) sommes, comme, commencer/commençait/commence/commencement, comment, commerce, commissions communauté, communion, dommage, homme, nommé/nomme, pomme, recommencé.

*LES MOTS EN ONN:* (je m') adonne/ (un) adonnage, (une) bessonne, abandonner, aditionné, bonne, boutonnieres, chiffonnés, cochonneries, connais/connait/ connaître/ connu/ connaissait, cotonnade, couronnes, donner/donné/donnait/ donne/donnes/donnent/ donnerais, entonnoir, étonne/étonnerait, monnaie, ordonné, personne, rationné, ratonner (la cour), reconnaitre/ reconnu, savonnait, sonne/sonnait, stationné, tonnerre.

4. L'ouverture en a et la fermeture en e de ε soit suivi de R en position finale dans les substantifs, soit en terminaison verbale de la P3 de l'imparfait de l'indicatif dans les verbes dans la liste de mots suivants:

- 1) Les verbes à la troisième personne du singulier de l'imparfait, type *avait, était, mangeait, etc.*
- 2) Les substantifs dans lesquels ε est suivi de R final: affaire, arrière, baptistaire, cher/ chère, clair/ claire, couvert, cuillère, éclairs, faire, frère, guerre, hiver, manière, mer, mère, misère, nécessaire, ouvert, père, première, solitaire, terre, tonnerre.

5. La consonne ʒ spirantisée en H ou devenant la fricative Z et la prononciation de la liaison dans des structures courantes en français cadien du type « nous-autres », « vous-autres », « eux-autres » dans la liste de mots suivants:

- 1) Le pronom personnel de la première personne du singulier “je/ j”.
- 2) Les substantifs et les verbes à l'infinitif comportant le son ʒ soit à l'initiale soit en position intervocalique: à jeun, adonnage, affligé, âge, allonger, argent, arranger, aujourd'hui, bijouteries (bijoux), bouger, cages (des), camouflage, changer/ changement, cirage, collège, corriger, couillonnage (bêtise), danger/ dangereux, décharger, dégager, déjà, déjeuner (un), déménager, dommage (c'est), échange (un), en charge, encourager, engager/ engagé (un), enragé, entourage, étranger (un), forgeron, frigidaire, fromage, garage, gelée/ geler, gendre, gêner/ la gêne, général (en), génération, genou, goujon (un; sorte de poisson), héritage, imaginer, ingénieur, intelligence, jamais, jambalaya, jambe, jambon, janvier, Japon, jardin/ jardinage, jarre, jarret, jaune, jeter, jeudi, jeune, joie/ joyeux,



joindre (et ses composés), joli/ joliment, jongler (penser), jouer/ joueur, journée/  
jour, juger/ juge (un), juin, juliette (juillet), jupe, jurer, jus, jusqu'à, juste/  
justement, langage, large (le), lavage, les gens, linge, manger, marchiage  
(marcher), mélange (un), négliger, neige, nettoyage, orage, orange, orge, original,  
ouvrage, plafonnage, plage, plonger, radotage, ranger, régiment, religion/  
religieux, réparation, rouge, rougeole, sage, saoulages (des; action de boire),  
sauvage, toujours, traitement (le traiteur = le guérisseur), vierge, village, voisinage,  
voyage (un)

3) La liaison dans les constructions « nous-autres », « vous-autres », « eux-autres »,  
« eusse-autres ».

Maintenant que nous avons fait l'inventaire des études portant sur ces deux  
variétés de français et que les formes phonétiques acadiennes et cadiennes traditionnelles  
sont établies, nous allons nous pencher sur les sources de l'immigration française en  
Louisiane depuis le « Grand Dérangement » de 1755 jusqu'à nos jours. Le prochain  
chapitre est une description socio-historique de la diaspora acadienne, ainsi que des  
autres sources de l'immigration française en Louisiane au 19<sup>ème</sup> siècle, notamment ceux  
que Brasseaux appelle les « foreign French ». Enfin, après avoir fait l'état des lieux de la  
population cadienne de la Louisiane actuelle, nous comparerons les politiques  
linguistiques et l'usage du français en Acadie et en Louisiane.

## **CHAPITRE 2 : LES SOURCES DE L'IMMIGRATION: DESCRIPTION DE LA DIASPORA ACADIENNE DEPUIS « LE GRAND DÉRANGEMENT» JUSQU'À NOS JOURS**

### **2.1 Le « Grand Dérangement »**

#### **2.1.1 Les prémices de la déportation: 1710 –1754**

Dès 1755 et pendant les dix ans qui ont suivi, les Acadiens ont été victimes de déportation, un événement historique communément appelé le « Grand Dérangement ». Cette dispersion du peuple acadien constitue le point central de toute l'histoire acadienne et de ses diasporas. L'impact d'un tel choc sur la communauté acadienne peut se mesurer dans ses répercussions démographiques que nous présenterons plus loin. Brasseaux rapporte qu'actuellement, le nombre total de descendants acadiens est estimé de façon très large à un million cinq cent mille personnes, réparties sur deux continents (Europe et Amérique) mais il précise que ce chiffre est sans doute gonflé pour des raisons politiques, le nombre réel d'Acadiens implantés en Louisiane et dans les provinces maritimes du Canada se situant sans doute plutôt autour de 700 000 personnes (Brasseaux 1991:1). En nous basant sur les chiffres du recensement de l'an 2000 en Louisiane et de 2001 au Canada, qui représentent en soi des estimations, on arrive à un total d'environ 552 754 personnes (373 015 dans les provinces maritimes du Canada et 179 739 en Louisiane) qui parlent français acadien et/ou se déclarent descendants d'Acadiens.

La colonie de l'Acadie, entre 1604 (date de sa création) et 1710 (date à laquelle les Anglais prennent le contrôle permanent de la région qu'ils rebaptisent « Nouvelle-Ecosse »), a changé dix fois de mains, soit par conquête militaire, soit par négociations. Les Indiens Micmac, qui entretenaient de bonnes relations avec le peuple français et constituaient pour lui de précieux alliés, étaient au début du 18<sup>ème</sup> siècle en nombre à peu

près égal à celui des Acadiens. Ils constituaient une force stratégique qui pouvait faire pencher le pouvoir dans le camp auquel ils se rallieraient. Lorsque l'Acadie passa sous contrôle anglais en 1710 et devint la Nouvelle-Ecosse, les Anglais tentèrent à maintes reprises de s'assurer la soumission du peuple acadien en lui demandant de prêter serment d'allégeance à la couronne britannique. Mais les Acadiens, craignant des représailles de la part des Micmac s'ils s'alliaient aux Anglais, ont toujours refusé de prêter serment et ont affirmé leur volonté de rester neutres politiquement.

En 1730, après de simples promesses verbales de la part du gouverneur anglais de la colonie, connues sous le nom de « convention de 1730 », les Acadiens acceptèrent finalement de se rallier au camp britannique à condition que les Anglais respectent la neutralité politique des Acadiens en cas de futures confrontations franco-anglaises. Pendant les vingt ans qui suivirent, les Acadiens honorèrent leur engagement malgré les pressions des Canadiens Français, qui les incitaient à la révolte. L'ancienne Acadie, désormais Nouvelle-Ecosse, était en 1740 une région agricole très prospère, et les Acadiens un peuple « neutre », dont la structure socio-économique était relativement autonome. Les raisons de la déportation des Acadiens par les Anglais étaient donc avant tout économiques. Il s'agissait de relier géographiquement Halifax, la nouvelle capitale de la Nouvelle-Ecosse, aux autres colonies acadiennes et de rompre l'équilibre français en plaçant cet espace sous contrôle britannique (Roy 1981:119). C'est à partir de 1750 que les relations franco-anglaises se détériorèrent réellement, quand les Français essayèrent de forcer les Acadiens à se rallier à leur milice avec l'aide des Micmac. En réponse, les Anglais tentèrent de forcer les Acadiens à prêter serment d'allégeance à la couronne britannique, mais une fois de plus ces derniers refusèrent, invoquant la

convention de 1730. La réitération du refus marqua le début du plan d'assimilation de la population catholique francophone acadienne par les Anglais. Selon eux, elle devenait potentiellement subversive (Brasseaux 1991:3). Les Anglais décidèrent de régler une fois pour toute le « problème acadien », qui gênait leur conquête du territoire.

### **2.1.2 La déportation: juillet 1755- 1762**

La démographie du peuple acadien vers 1755 est estimée selon Brasseaux (1991:4) à entre 12 000 et 18 000 habitants, ce qui assurait la dominance française en Acadie. La croissance démographique des Acadiens entre 1654 et 1754 est relativement impressionnante, compte tenu de la précarité des conditions de vie, des épidémies et de la rudesse du climat : 300-500 habitants en 1654; 1450 en 1701; 7598 en 1737. Sir Charles Lawrence, gouverneur anglais arrivé à Halifax en 1754, voyait en la déportation un moyen d'anéantir la force de la France sur ce territoire. Dès 1751, une ordonnance de Québec fit peser sur les Acadiens de lourdes menaces: elle proclamait rebelle tout Acadien du territoire sous contrôle anglais qui refuserait l'allégeance inconditionnelle et l'incorporation militaire dans des compagnies de milice anglaises dans les huit jours suivants (Roy 1981:121). La phase de pression suivante prit la forme d'une guerre maritime dès 1754. Enfin, en 1755, Sir Charles Lawrence entama le processus de déportation de la population acadienne vers l'Angleterre, la France et la Nouvelle-Angleterre. Il maintint les hommes en détention dans les ports de Beaubassin, Pisiquid et Annapolis-Royal, jusqu'à l'arrivée des bateaux qui devaient les emporter vers l'exil. À ce moment, les femmes et les enfants, consignés chez eux, furent également emmenés sur les bateaux. L'armée anglaise détruisit ensuite les habitations des Acadiens et s'approprièrent leurs biens et leurs terres. Pris au piège, les Acadiens présentèrent peu de résistance à

l'armée anglaise. Dans la région d'Annapolis-Royal, quelques Acadiens s'enfuirent dans les bois, mais ils furent obligés de se rendre à l'arrivée de l'hiver 1755. Selon Brasseaux (1991:7), les trois ports de Beaubassin, Grand-Pré et Annapolis Royal ont vu partir pour l'exil quelques 5 400 personnes emprisonnées entre juillet et décembre 1755. A une moindre échelle, la déportation s'est poursuivie dans les années suivantes. Le nombre d'Acadiens en exil en 1760 est estimé à environ 6 000 personnes (Andrew Hill Clark, cité par Brasseaux 1991:7). Les Acadiens ont été répartis dans les colonies britanniques du littoral atlantique, entre la Géorgie et le Massachusetts. Ceux jugés dangereux ou rebelles furent envoyés en Grande-Bretagne ou en France, ou bien dans les colonies les plus éloignées du Canada. En 1762, 1 500 Acadiens furent encore déportés vers le Massachusetts qui refusa de les accueillir. Ceux-ci furent reconduits vers Halifax (Roy 1981:33). Le traité de Paris en 1763 vint finalement couronner de succès toutes les attaques anglaises et la France perdit officiellement l'Acadie. Au total, les chercheurs estiment en général qu'entre 6 000 et 8 000 personnes furent touchées par l'exil, provisoire ou définitif (Roy 1981; Brasseaux 1991).

### **2.1.3 L'arrivée des Acadiens en Louisiane (1763-1809)**

Les Cadiens de Louisiane sont les descendants des déportés acadiens exilés dans différentes colonies dès 1755 et ultérieurement. Selon Roy (1981:146), les Anglais n'ont jamais officiellement déporté d'Acadiens directement jusqu'en Louisiane, car « il n'était pas de leur politique d'augmenter ainsi la puissance des colonies françaises » :

Les Acadiens exilés au Maryland y passèrent ensuite par le biais de Saint-Domingue. De ceux qui furent rapatriés en France, beaucoup s'en allèrent ultérieurement en Louisiane. [...] Devenue espagnole en 1762, la Louisiane redeviendra française en 1800 pour être sitôt vendue au Congrès de 1803 [...] L'État de Louisiane compte près de 1,5 million de citoyens d'ascendance acadienne. (Roy 1981:146)

Les chercheurs (Roy 1981, Brasseaux 1991, Rousseau 2000) distinguent communément trois vagues majeures d'immigration acadienne vers la Louisiane. La première vague d'immigration remonte à 1763, juste après la signature du traité de Paris. A cette date, une vingtaine d'Acadiens déportés à New-York en 1755 ainsi que d'anciens détenus récemment libérés venant de la Nouvelle-Ecosse arrivèrent à la Nouvelle-Orléans en avril 1764. Ils furent installés par l'administration coloniale française le long du Mississippi, à la limite des paroisses actuelles de Saint-John et Saint-James. En 1765, ils furent rejoints par 193 Acadiens. Une partie d'entre eux venait des camps de détention d'Halifax et cherchait à rejoindre la colonie de Saint-Domingue alors qualifiée d'«île française du sucre», où avaient fui environ 2 000 Acadiens entre 1763 et 1764. Mais très vite, les conditions de vie précaires des Acadiens exilés sur cette île furent rapportées dans les correspondances. Les Acadiens en provenance de la Nouvelle-Ecosse décidèrent de s'arrêter plutôt en Louisiane. Au même moment, l'ensemble de la communauté acadienne de Saint-Domingue menée par le célèbre Joseph Broussard, dit Beausoleil, décida de rejoindre la colonie de Québec, en remontant la vallée du Mississippi. Ces deux groupes se rejoignirent donc en Louisiane et arrivèrent à la Nouvelle-Orléans fin février 1765. Le gouverneur colonial français qui les accueillit alors était dans une situation aussi précaire que la leur, car la Louisiane, divisée en secteurs espagnols, anglais et français avait cessé de recevoir une assistance matérielle et des provisions de la part de la France depuis 1763. Malgré cette période de crise, les nouveaux immigrants reçurent une terre à défricher par famille et un minimum de biens de première nécessité. Ils furent installés dans le district des Attakapas, rejoignant ainsi les 20 Acadiens arrivés en 1764. Malgré une épidémie de malaria et de fièvre jaune, la colonie survécut et se mit à prospérer. En

1766, Antonio de Ulloa, premier gouverneur espagnol, arriva en Louisiane et salua le courage des Acadiens qui avaient su transformer une région semi-tropicale en zone agricole productive. En 1776, les Acadiens avaient pratiquement retrouvé leur niveau de vie d'avant le Grand Dérangement (Brasseaux 1991:65-7). Ceux installés sur le Bayou Tèche demandèrent alors au gouverneur Ulloa la permission de faire venir leurs compatriotes encore en quête d'un endroit prospère pour s'installer afin de reconstituer leur famille sur cette nouvelle terre qu'ils nommaient « Nouvelle Acadie ».

De 1766 à 1770 environ, une deuxième vague d'immigration acadienne arriva en Louisiane. Des lettres d'invitation à rejoindre la Louisiane circulaient dans la diaspora acadienne exilée dans le Maryland et en Pennsylvanie. Environ 689 des 1 050 survivants connus venant de ces deux colonies anglaises embarquèrent sur des bateaux affrétés par les Acadiens de Louisiane pour les y rejoindre et arrivèrent à la Nouvelle-Orléans en 1766. Bénéficiant d'un réseau bien organisé de compatriotes déjà installés, ces nouveaux arrivants furent très bien accueillis. Selon Rousseau, la population de Louisiane connut une progression rapide passant de 300 personnes en 1760 à près de 1 800 en 1767 (2000:97)

Mais dès 1767, les relations jusque là amicales entretenues avec les Espagnols se détériorèrent. Les arrivants suivants, toujours en provenance de ces deux colonies, furent ensuite dispersés géographiquement par les Espagnols pour des raisons stratégiques. La vulnérabilité de la frontière Est de la Louisiane espagnole inquiétait le gouverneur Ulloa qui décida d'employer les nouveaux immigrants acadiens pour la défense coloniale contre une éventuelle attaque indienne ou anglaise. Les Acadiens furent donc installés le

long du Mississippi, qui servait de frontière internationale entre les territoires espagnols et anglais.

En 1768, la communauté acadienne constituait un important groupe numérique dans la partie basse de la Louisiane, ainsi qu'à la Nouvelle-Orléans et dans ses environs immédiats. Nourrissant une certaine animosité à l'égard des Espagnols qui les avaient forcés à se disperser, les Acadiens participèrent activement à l'expulsion du gouverneur Ulloa en 1768. Le contrôle espagnol fut restauré en 1769 avec l'arrivée du second gouverneur espagnol Alejandro O'Reilly. De 1768 à 1785, la migration des Acadiens vers la Louisiane ralentit considérablement en raison des tensions persistantes entre la communauté acadienne et le gouverneur espagnol de Louisiane. Selon Brasseaux, ceci semble avoir découragé les Acadiens de continuer à émigrer vers la Louisiane (Brasseaux, 1991:67).

Dès 1785, commença la troisième vague d'immigration (et la plus massive) des Acadiens vers la Louisiane. Sur les 2 500 Acadiens réfugiés en France et en Grande-Bretagne, 1 596 arrivèrent du Havre en Louisiane, encouragés dans cette entreprise par le gouvernement espagnol. Cette fois-ci, le gouverneur leur laissa le choix du lieu où ils désiraient s'installer, mais ceux-ci restèrent en groupes. Brasseaux (1991:68-9) distingue sept groupes différents. Quatre groupes s'établirent le long du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Raceland. Deux groupes s'installèrent près de Bâton-Rouge, le long du Mississippi et un groupe choisit de s'implanter le long du Bayou Ecores (aujourd'hui Thompson's Creek), mais fut relocalisé à Lafourche après l'ouragan de 1794. En 1788, 19 Acadiens réfugiés à Saint-Pierre et Miquelon en 1755 arrivèrent à la Nouvelle-Orléans, et enfin en 1809, un nombre inconnu d'Acadiens se réfugia en Louisiane pour



fuir la révolution haïtienne qui sévissait à Saint-Domingue<sup>2</sup>. Ils constituent la dernière vague d'immigration acadienne vers la Louisiane. Rousseau estime qu'en 1800, les exilés acadiens étaient établis de façon quasi définitive, et il évalue les Acadiens en Louisiane à 4 000, soit environ 20% de la totalité des Acadiens (en Acadie et dans les diasporas) à cette époque donc le chiffre s'élève selon lui à 19 800. En ce qui concerne la population francophone de Louisiane dans son ensemble, incluant « les Canadiens Français, les Européens ou les Créoles des Antilles », Rousseau (2000:99-100) l'estime à environ 9 000 personnes en 1800.

Brasseaux (1991:70) souligne qu'au début du 19<sup>ème</sup> siècle, la « Nouvelle Acadie » désignait deux zones géographiques: le Nouveau-Brunswick et la Louisiane. Bien qu'éloignées, ces deux terres ont joué un rôle identique: permettre la croissance démographique indispensable à la survie de la communauté et au maintien de son identité culturelle. Malgré cette dispersion, un triangle de valeurs constitutives de l'identité acadienne (la langue, la religion et la famille) subsista et fonctionna comme un signe de reconnaissance de la communauté. Selon Roy (1981:142) « la dispersion a été un succès dans la mesure où il fut possible de minoriser la population acadienne en une seule étape et pour toujours ». Par contre, le projet d'atomisation totale a échoué, puisque partout, des communautés acadiennes se reformèrent, parfois dans la clandestinité, pour sauvegarder la mémoire collective. A cette époque, les attributs acadiens ne se sont jamais complètement dissolus dans la population anglaise. La situation est différente de nos jours. Cependant, Roy affirme que des traits communs subsistent. Il mentionne à titre d'exemple la religion catholique, l'attachement à la famille et l'entraide; des valeurs qui

---

<sup>2</sup> Brasseaux (1991:45) explique que les documents ont été détruits durant la révolution haïtienne.

sont suffisamment partagées pour permettre d'identifier les Acadiens où qu'ils soient géographiquement. Il précise que ces attributs ont su résister à l'éloignement spatial et temporel causé par la dispersion. Ceci était vrai en Louisiane jusqu'à la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, mais après 1960, même les communautés les plus rurales sont entrées en contact avec le monde extérieur, notamment grâce à la construction de routes, l'accès à la télévision et à la radio. Vers 1980, Roy (1981:146) évaluait la communauté culturelle acadienne en Louisiane à environ 1 500 000 personnes (Cadiens d'ascendance acadienne). Vingt ans plus tard, d'autres chercheurs avancent des chiffres très différents: Dubois relève que 462 680 personnes, soit 18% de la population blanche se disent Acadiens (Dubois 2000:129, basé sur le recensement de 1990). Mais ces chiffres ne doivent pas être confondus avec celui des locuteurs cadiens francophones, qui s'élevait, au recensement de 1990, à environ 261 000 locuteurs (Rousseau 2000:174).

Lors du recensement de l'an 2000, la question « parlez-vous une langue autre que l'anglais à la maison ? » a été posée aux personnes âgées de 5 ans et plus en Louisiane. 194 310 personnes ont déclaré parler le français (ce qui inclut les patois et le français cadien mais pas le français créole, classé à part et qui représente environ 4 500 personnes). La même question posée aux personnes âgées de 18 ans et plus indique un chiffre inférieur: 177 920 personnes (U.S. Census 2000, PHC-T-37. Ability to speak English by language spoken at home:2000)<sup>3</sup>. On peut supposer que la différence entre les deux résultats est peut-être le fruit de l'action du CODOFIL et de la tentative de

---

<sup>3</sup> Il est important de préciser que c'est en regardant le tableau "Ability to speak English by language spoken at home" que nous avons pu accéder au nombre de locuteurs de français (catégorie incluant les patois et le français cadien). Dans la section concernant les langues autres que l'anglais parlées à la maison, le français est incorporé dans la catégorie d'autres langues indo-européennes, ce qui rend impossible toute estimation du nombre de locuteurs de français cadien en Louisiane ou dans l'ensemble des Etats-Unis. Le chiffre de 194 310 ne correspond pas au nombre réel de locuteurs de français cadien, puisqu'il englobe d'autres variétés de français non précisées, mais c'est le seul chiffre qui peut s'appliquer à la communauté cadienne de Louisiane.

redynamisation du français en Louisiane, notamment par les programmes d'immersion. Entre 1990 et 2000, si l'on en croit les chiffres du recensement, la population francophone de Louisiane aurait donc baissé. En effet, si l'on compare les chiffres, on passe de 261 000 en 1990 à 194 310 en 2000. La baisse est donc d'environ 66 690 personnes, soit moins 25% en 10 ans. Les jeunes générations ne s'identifient plus comme Acadiens ou du moins ne revendiquent pas leur descendance acadienne. Il faut garder en mémoire que ce chiffre n'est pas le nombre réel de locuteurs de français cadien exclusivement. A la question sur l'ancestralité, 179 739 personnes ont répondu « French Canadian », catégorie qui inclut les Acadiens et les Cadiens. Mais ancestralité ne signifie pas que ces personnes parlent le français cadien d'une part, et d'autre part, même si cela était le cas, la dénomination « French » inclut apparemment d'autres variétés de français non précisées ici et qui faussent les résultats en ce qui concerne le français cadien. Dans l'ensemble, aucune question directe concernant uniquement le français cadien n'étant posée lors du recensement, les résultats ne peuvent pas être fiables à 100% et sont à prendre comme des estimations. Pour comparaison, citons les chiffres du recensement canadien de 2001 qui estime le pourcentage de personnes parlant français et anglais à 34.16% au Nouveau-Brunswick (245 865 personnes) et 10% en Nouvelle-Ecosse (90 265 personnes)<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Recensement au Canada 2001: « connaissance des langues officielles, chiffres de 2001 pour les deux sexes, pour le Canada, les provinces et les territoires ».

## 2.2 Les autres sources d'immigration française en Louisiane : Les « foreign French » ou l'immigration française en Louisiane au 19<sup>ème</sup> siècle

L'étude très détaillée de Carl Brasseaux *The «foreign French », nineteenth century French immigration into Louisiana* (3 volumes, 1990) fournit de très précieux renseignements sur l'immigration des Français en Louisiane pendant la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. Selon Brasseaux, il y aurait eu trois vagues majeures d'immigration depuis la France vers la Nouvelle-Orléans, motivées en grande partie par la mauvaise situation économique de la France et l'instabilité politique. Parce que certaines familles françaises étaient en contact avec des membres émigrés en Louisiane qui leur vantaient les mérites de cette ancienne colonie, la Nouvelle-Orléans constituait une destination de choix pour les candidats à l'expatriation. Les immigrés d'origine française qui sont arrivés en Louisiane au 19<sup>ème</sup> siècle furent appelés par les locaux les « foreign French » selon Brasseaux, pour les différencier des Français arrivés un siècle avant eux. La première vague arriva à la Nouvelle-Orléans entre 1820 et 1839, la seconde entre 1840 et 1848 et la troisième entre 1849 et 1852.

Entre 1820 et 1839, les Français pouvaient arriver au port de la Nouvelle-Orléans par trois chemins différents: soit par bateau depuis le port du Havre, alors en pleine expansion, soit en passant par Cuba et le Mexique (environ 16% des Français arrivés dans cette période), ou encore en provenance du Texas<sup>5</sup>.

Si dans les années 1820 environ 84% des arrivants étaient des hommes entre 19 et 29 ans (l'espérance de vie à cette époque en France était de 36 ans), ce chiffre déclina

---

<sup>5</sup> Il s'agit là de commerçants et d'hommes d'affaires travaillant avec des Texans et arrivant de « Nueva Santander », à l'extrême sud du Texas actuel. Brasseaux estime à 195 le nombre de ces hommes d'affaires entre 1820 et 1839. Il ne mentionne rien concernant la date d'arrivée de ces hommes d'affaires au Texas (Brasseaux 1990 1: xxvii).

dans les années 1830 pour arriver à 73% en 1838-1839. Proportionnellement, le nombre de familles a augmenté. Durant la deuxième vague entre 1840 et 1848, les deux tiers des arrivants à la Nouvelle-Orléans étaient de jeunes hommes entre 20 et 30 ans. Les femmes du même âge constituaient logiquement le second groupe le plus large d'immigrants (68% d'hommes et 32% de femmes). Le fait que de nombreux enfants et adolescents figurent sur les registres d'immigration de cette époque confirme que, de plus en plus, les Français arrivaient en famille (Brasseaux 1990 2:xx).

### **2.2.1 Les « foreign French » de 1820-1839: les méfaits de la Restauration**

En France, après la chute de Napoléon 1<sup>er</sup> en 1814, le pays repassa entre les mains de la monarchie et ce fut le début de la période de la Restauration, avec les règnes de Louis XVIII (1814-1824), Charles X (1824-1830) et Louis-Philippe (1830-1848). L'instabilité politique en France empêchait le pays de prendre son essor et retardait l'industrialisation qui battait son plein en Angleterre. De plus, une famine sévit dans le pays en 1816 et 1817, suite à de mauvaises récoltes. Le prix de la nourriture augmenta et les paysans n'avaient plus de revenus. La situation économique déjà fragile fut endommagée en 1825 par le *crash* boursier de Londres, qui eut des répercussions sur la bourse française et donc sur son économie (Brasseaux 1990 1:xvi). Enfin l'hiver de 1829-1830, particulièrement rigoureux, aggrava la situation de pauvreté extrême dans laquelle se trouvaient déjà les paysans. Arrivé au bout de ses ressources, le peuple français se révolta en juillet 1830 et érigea des barricades dans Paris (les Trois Glorieuses), ce qui mena à l'abdication de Charles X au profit de Louis-Philippe, qui inaugura la période que l'on appelle la Monarchie de Juillet. La France était alors en pleine récession économique. Fin 1831, la population indigente et sans emploi était si importante que cela

affectait même les petites villes qui essayaient de maintenir tant bien que mal leurs conditions de vie. En 1832, une épidémie de choléra ravagea la France en divers endroits, tuant 18 000 personnes rien qu'à Paris. Pourtant, c'est durant le règne de Louis-Philippe que la France connut sa révolution industrielle. Mais elle ne s'étendit pas à l'ensemble du territoire et Brasseaux (1990 1:xix) souligne qu'entre 1830 et 1848, la majorité des actifs en France étaient de petits fermiers ou des artisans villageois qui satisfaisaient les besoins de la population locale. La Bretagne connut un déclin économique constant sous la Restauration, la plupart de la population vivant de l'agriculture et de la pêche. La Normandie ressentit aussi les méfaits de la récession économique au niveau national, malgré le développement de l'industrie du textile et de la métallurgie, mais pas assez pour résorber l'ensemble de la pauvreté dans la région. Dans le Maine, l'Anjou et le Poitou, la surpopulation était un grand problème, même si, cette région ayant beaucoup souffert pendant la Révolution, les gens s'accommodaient d'un niveau de vie inférieur à celui de la Bretagne ou de la Normandie. Beaucoup d'ouvriers devinrent des saisonniers qui se déplaçaient au gré de la demande de main d'œuvre dans la région, travaillant dans le textile (les filatures). Les gens se nomadisèrent, en quelque sorte. Dans le sud de la France, l'industrialisation se fit à un rythme plus lent que dans le centre-ouest, cette région étant très enclavée du fait de son manque de moyen de communication avec le reste du territoire. Le sud a échappé en grande partie aux ravages d'une mauvaise économie et de l'industrialisation car les gens produisaient suffisamment pour satisfaire leurs propres besoins. Le port de Marseille était alors en pleine expansion (Brasseaux 1990 1:xxi). Dans le sud-ouest, la ville et le port de Bordeaux dominaient la région économiquement. L'effondrement de la traite des esclaves noirs qui transitaient en

majorité par Bordeaux sous l'empire napoléonien entraîna cependant un déclin du port de Bordeaux au profit du port du Havre. En Saintonge, les sauniers (petits producteurs de sel) furent obligés d'abandonner leur métier faute de pouvoir continuer à faire commerce avec l'Espagne. De plus, les mines de sel de la région de l'est, plus compétitives, mirent fin à l'existence des sauniers après 1830. A Lyon, la situation économique n'était pas aussi mauvaise que dans les zones rurales, notamment grâce aux soieries, mais la ville fut frappée à plusieurs reprises par des épidémies de typhoïde et de malaria qui décimèrent sa population. Enfin, pour terminer notre tour de France, citons l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté, trois régions particulièrement touchées par la crise économique de cette époque. L'Alsace et la Lorraine, reconquises militairement par Napoléon, furent intégrées en 1815. L'occupation militaire a ralenti le commerce local et anéanti les petites fermes qui assuraient la survie de la population environnante. Brasseaux (1990 1:xxiii) mentionne que dès 1817, des « recruteurs américains et russes » sillonnaient l'est de la France pour inciter les gens à immigrer, leur promettant monts et merveilles une fois en Russie ou aux Etats-Unis. Pour ce qui est de la Louisiane, cette forme de recrutement avait pour but de pallier au manque de main d'œuvre sur les plantations après l'abolition de l'esclavage (Brasseaux 1990 1:xxiii). Les registres gouvernementaux français qui ne prennent en compte qu'une petite partie de la totalité des immigrants indiquent qu'entre 1828 et 1837, 14 365 autorisations de départ vers les Etats-Unis ont été délivrées à des Alsaciens (Leuilliot cité par Brasseaux 1990 1:xxiii). Malheureusement, on ignore combien de ces Alsaciens sont arrivés au port de la Nouvelle-Orléans et sont restés ensuite en Louisiane. Brasseaux (1990 1:xxvi) précise que « Among the thousand of French immigrants whose last place of residence is unknown, the Germanic and Jewish

surnames of many French passengers debarking at New Orleans would imply the presence of significant numbers of Alsatian emigrés » (1990 1:xxvi).

Entre 1820 et 1839, Brasseaux estime à 8 264 le nombre de Français qui sont arrivés au port de la Nouvelle-Orléans, deuxième port des Etats-Unis avant la guerre de Sécession. Cependant, il précise que c'est après 1837 que 88% des immigrants de la Nouvelle-Orléans sont arrivés. De 1820 à 1836, les arrivants étaient moins nombreux, environ 400 à 1 500 immigrants par an (Brasseaux 1990 1:xxv). A cause de son caractère français et de son essor économique, la Nouvelle-Orléans attira la majeure partie des immigrants français aux Etats-Unis, surtout pendant la crise économique que connut la France durant la Restauration. Brasseaux nous met en garde concernant la justesse des chiffres avancés, car la tenue des registres d'immigration à cette époque n'est pas toujours fiable. Par exemple, les registres de 1824 et 1828 sont perdus, et ceux de 1830, 1831, 1832, 1833 et 1834 sont incomplets (Brasseaux 1990 1:xxvi). S'appuyant sur les recherches du statisticien et éditeur d'avant la guerre de Sécession, James Dunwoody Bronson DeBow, Brasseaux rapporte que pour certaines années, 50% des immigrants n'ont pas été enregistrés. Les chiffres avancés sont donc plutôt des estimations qui donnent la tendance. La Nouvelle-Orléans à cette époque attirait en gros un tiers des immigrants français arrivant aux Etats-Unis.

La plupart des Européens arrivant aux Etats-Unis à cette époque étaient des artisans ou des fermiers, d'après les données du Bureau de Recensement. Cependant, la plupart des immigrants français arrivant à la Nouvelle-Orléans, toutes régions d'origine confondues, étaient plus communément des marchands (Brasseaux 1990,1, xix). En effet, 52% des personnes arrivant dans la ville et dont la profession a été relevée par les



autorités portuaires vivaient du secteur commercial. Parmi les autres professions relevées, on trouve des marins, des employés de bureau, des fermiers et des acteurs (l'opéra français de la Nouvelle-Orléans était très réputé). Moins nombreux que les employés de bureau ou les commerçants mais néanmoins bien représentés, on trouvait beaucoup de fermiers, incluant les planteurs (526 personnes) et les jardiniers (21), puis viennent les artisans, ouvriers et domestiques. Il y avait aussi des médecins, des professeurs, des pharmaciens, des prêtres, des avocats, des musiciens et des comptables. De par leur profession, les commerçants (3 139 personnes) ont déclaré vouloir rester à la Nouvelle-Orléans ou dans des zones urbaines. Seules les personnes du secteur agricole pouvaient envisager de s'installer en zone rurale (Brasseaux 1990 1:xxx).

### **2.2.2 La deuxième vague de « foreign French » en Louisiane : 1840-1848**

Avec l'arrivée au pouvoir de Louis-Philippe en 1830, la situation économique de la France continua à se dégrader malgré l'essor de l'industrialisation. Dans les années 1840, les forces du changement en France se consolidèrent. L'industrialisation qui se développa dans cette période, ne favorisait pas le peuple français: 80% d'entre eux étaient des ruraux et 55 à 60% des gens vivaient de leur production agricole. Environ 60% de la population totale de la France était paysanne. En 1836, Paris était la seule ville à avoisiner les 900 000 habitants, les autres villes ne dépassant pas les 200 000 habitants (Brasseaux 1990 2:ix d'après Pinkney). Cependant, en 1840, le pays commença à se transformer en une nation fortement industrialisée et donc plus urbaine. Le système des chemins de fer se développa et désenclava de nombreuses régions en les reliant à la capitale et aussi en reliant les grandes villes entre elles. L'ère de la modernisation était arrivée (Brasseaux 1990 2:ix). La machine à vapeur accéléra l'expansion des usines et le

secteur du textile se développa à grande vitesse. C'est en fait la haute bourgeoisie qui dirigeait alors le pays, appliquant la politique du libéralisme de la monarchie constitutionnelle. Mais derrière cette image de prospérité, la réalité était toute autre. Des querelles intestines divisaient les différents groupes d'intérêt de la haute bourgeoisie qui passait son temps à se disputer et se révéla être un gouvernement inefficace face aux vrais problèmes de l'ensemble de la population. En 1846, une crise survint dans le secteur agricole. La récolte cette année-là ayant été particulièrement mauvaise à cause de la sécheresse, le prix du grain (et donc du pain, nourriture de base du peuple) augmenta. La récession économique qui s'ensuivit résulta en une vague de chômage sans précédent à la fin de 1846, ce qui réduisit encore la possibilité de se nourrir correctement pour la classe ouvrière. Brasseaux rapporte que, par exemple à Roubaix, dans la région manufacturière de Lille, 8 000 à 13 000 ouvriers locaux dans le textile étaient sans emploi en mai 1847 (Brasseaux 1990 2:xi). Dans un effet « boule de neige », c'est ensuite le secteur de la métallurgie et donc par conséquent des chemins de fer qui connut une récession, avec environ 700 000 chômeurs dans ce secteur à la fin de 1847 (Brasseaux 1990 2:xii). Lors de la campagne électorale de 1848, diverses manifestations eurent lieu et des barricades furent dressées dans Paris en février. Les révoltes s'intensifiant, le roi s'enfuit en Angleterre et la Monarchie de juillet prit fin en 1848. En novembre 1848, Louis Napoléon, cousin du célèbre empereur fut élu et officia en tant que président de la II<sup>ème</sup> République pendant trois ans avant d'établir le Second Empire en 1852.

Contrairement à la première vague de migration des « foreign French », c'est la mauvaise situation économique de la France plus que son instabilité politique qui pousse la population de la deuxième vague à immigrer vers la Louisiane. Il faut cependant

distinguer un autre type d'immigration qui se développe à cette période : l'immigration juive. En effet, ces derniers, de plus en plus victimes d'actes antisémites en France, commencèrent à s'expatrier (Brasseaux 2:xiv). Malheureusement, nous ne disposons pas de chiffres concernant l'immigration des juifs français aux Etats-Unis. En dehors des juifs, ce sont des milliers de catholiques qui quittèrent les régions de France les plus touchées par la crise économique : la Bretagne et la Normandie, le sud-ouest de la France, le Massif Central, l'Alsace et la Lorraine.

A cause de la mauvaise situation économique et politique de la France dans les années 1840, le flux de migration des Français vers la Louisiane se transforma en un phénomène majeur durant cette décade, comparé à la première vague des années 1820-1830. La Nouvelle-Orléans, second port d'arrivée aux Etats-Unis après New-York, voyait transiter 12% de l'ensemble des immigrants. Brasseaux rapporte que 11 531 Français sont reportés comme ayant débarqué à la Nouvelle-Orléans entre 1840 et 1848 mais que ces chiffres sont le reflet de registres fragmentaires. Une fois encore, citant le statisticien DeBow en 1854, Brasseaux rappelle que la moitié des immigrants arrivant au port de la Nouvelle-Orléans ne furent pas répertoriés (1990 2:xvii). Pour compliquer encore la situation, il apparaît que les rapports de l'immigration de cette période ont incorporé les Français qui débarquaient à la catégorie « Other Northwestern Europeans », qui regroupait les Hollandais, les Belges, les Luxembourgeois et les Suisses. Cependant, Brasseaux précise que les immigrants dont l'arrivée a été enregistrée par les autorités portuaires étaient en majorité originaires de France. De 1840 à 1848, deux années se distinguèrent par leur grand nombre d'immigrants arrivant à la Nouvelle-Orléans : 1843

avec 28% de l'ensemble des arrivées de Français sur le territoire américain et 1848 avec 27% (1990 2:xviii).

Tout comme pour la première vague de migration, la seconde voit sa destination finale aux Etats-Unis dictée par la profession exercée. Ainsi, la plupart des immigrants fermiers d'origine française ont participé à un programme bien coordonné envoyant les flux migratoires agricoles vers des États du sud et du midwest: le Missouri, le Mississippi, le Texas, l'Ohio, l'Arkansas, le Kentucky et le Tennessee. Par contre, les professionnels, les hommes d'affaires et les artisans étaient moins enclin à quitter la Louisiane. La nature même de leur métier les obligeait presque à rester dans un environnement urbain et la plupart se réunissaient en congrégation à la Nouvelle-Orléans ou dans de petites villes émergeant à travers la Louisiane francophone. D'après les intentions déclarées par les arrivants de ce secteur, Brasseaux a trouvé 2 856 personnes déclarant vouloir rester à la Nouvelle-Orléans, et 697 personnes déclarant vouloir s'installer en Louisiane, probablement dans les villes nouvelles du sud francophone (1990 2:xxii).

### **2.2.3 La troisième vague de « foreign French » en Louisiane: 1849-1852**

Le 2 décembre 1851, dans un coup d'État, le « prince-président » Louis-Napoléon, après avoir dissous l'Assemblée Nationale, ordonna l'arrestation d'environ 26 000 opposants politiques, restaura le suffrage universel pour les hommes, éteignit les révoltes éclatant dans différentes villes, et révisa la constitution de façon arbitraire afin d'allonger la durée du mandat présidentiel de 4 à 10 ans. Il réduisit considérablement le pouvoir de l'Assemblée et ordonna le plébiscite de ses nouvelles règles dictatoriales. Un an après le coup d'Etat, en décembre 1852, naquit le Second Empire, et Louis-Napoléon

devint Napoléon III, ou comme le surnommait Victor Hugo, « Napoléon le petit ». Toute cette agitation politique continua d'affaiblir l'économie nationale et de retarder l'expansion de l'industrie, entraînant du même coup un retard dans la création d'emplois. Mais c'est dans le secteur agricole que la crise économique se fit le plus ressentir. A la fin des années 1840 et au début des années 1850, la population du secteur primaire en France s'élevait à 60%, la plus large de tous les pays de l'Europe de l'ouest. La dévastation du secteur agricole français causa à nouveau une immigration torrentielle vers les Etats-Unis. A l'échelle européenne, ce sont environ 1 500 000 personnes qui quittèrent le vieux continent à cette époque. Encore une fois, le caractère fortement français de la Nouvelle-Orléans attira en masse les immigrants d'origine française bien plus que les autres villes du pays.

Brasseaux avance le chiffre de 8 791 personnes d'origine française arrivées à la Nouvelle-Orléans dans cette période de trois ans, soit 21% environ de l'immigration française totale aux Etats-Unis à cette époque (40 739 personnes). Le port de la Nouvelle-Orléans était encore le second par ordre d'importance après New-York. Mais il faut encore une fois se souvenir que, comme le précise le statisticien DeBow en 1854, près de la moitié des immigrants arrivant à la Nouvelle-Orléans durant cette période ne sont pas répertoriés (Brasseaux 1990 3:xii).

Les nouveaux arrivants français semblaient pratiquer les mêmes professions que les autres Européens immigrant à cette période aux États-Unis avec cependant deux exceptions de taille. Le pourcentage de travailleurs français qualifiés était très inférieur à celui d'autres nationalités d'immigrés et la proportion de fermiers était plus importante.

Brasseaux qualifie ce résultat d'anomalie due à la mauvaise tenue des registres d'arrivée par les autorités portuaires (1990 3:xv).

Les noms de famille indiquent que les immigrants étaient sans doute natifs de différentes régions de France: Le Havre, Bordeaux, Marseille, Paris, et aussi de provinces du sud comme le Béarn, la Gascogne, la Guyenne, le Languedoc et la Provence (Brasseaux 1990 3:xvi). Brasseaux rappelle qu'en 1860, les « foreign French » étaient totalement intégrés à la ville et faisaient partie intégrante de la communauté dans les domaines du droit, de la médecine, de l'art et du commerce. Dans les zones plus rurales de la Louisiane, ils étaient les chefs de file des petites villes et des villages francophones (Brasseaux 1990 3:xvi).

Durant la première vague (1802-1839), la plupart des nouveaux arrivants en provenance de la France étaient surtout des marchands et des commerçants qui, comme le souligne Brasseaux, ont aidé à faire de la Nouvelle-Orléans un des grands centres d'affaires du monde. De plus, ils ont joué un rôle important dans l'établissement et le développement des villes dans les paroisses rurales du sud de la Louisiane. La concentration des immigrants français dans les petites et grandes villes de Louisiane a aidé le journalisme francophone à survivre durant toute la période qui précède la guerre de Sécession. Enfin, les fermiers français qui se sont installés à la campagne constituaient un élément important parmi les petits propriétaires terriens de la Louisiane (Brasseaux 1990 1:xxxi).

Les immigrants français de la seconde vague (1840-1848) ont permis de maintenir un lien culturel et linguistique entre la Louisiane française et la France métropolitaine. Dans les zones rurales, ces Français « transplantés » ont constitué la colonne vertébrale

du secteur professionnel et de celui des affaires dans les petites villes et les villages fermiers. Leur contribution linguistique et culinaire a aidé la culture et la société du sud de la Louisiane à se transformer (1990 2:xxiii).

La troisième et dernière vague migratoire de «foreign French » (1849-1852) a aidé à préserver le caractère français de la Nouvelle-Orléans qui tendait à disparaître. Dans les zones rurales, ils ont consolidé le secteur professionnel et celui des affaires (Brasseaux 1990 3:xvi).

### **2.3 La population cadienne d'aujourd'hui: essai de définition de la communauté cadienne**

La communauté cadienne de Louisiane est issue de la diaspora acadienne. Que signifie le terme diaspora? C'est dans les années 1970 que cette notion apparaît dans son sens actuel en linguistique. Pendant longtemps, le terme diaspora était uniquement appliqué au cas de la communauté juive. Mais dans les années 1970 et 1980, le terme s'est élargi considérablement pour s'appliquer à des situations diverses (Bruneau 1995:6, cité par Donabédian, 2001:6). Ce sont les géographes qui ont d'abord travaillé sur le concept de diaspora. Leurs diverses définitions (Bruneau 1995, Chaliand-Rageau 1991, Lacoste 1989, cités par Donabédian: 6) ont permis de dégager trois critères récurrents qui permettent de distinguer une diaspora de la migration dont elle résulte:

1. « Des facteurs de déracinement particulièrement puissants » ou « un désastre [...] provoquant la dispersion collective et forcée d'un groupe religieux ou ethnique ».
2. Le fait que la majorité d'un peuple se trouve hors des frontières d'un Etat-Nation.
3. Le facteur temps et par conséquent la présence d'une organisation sociale [...] qui n'est pas envisageable au stade de la première génération migrante.

La communauté cadienne de Louisiane répond aux trois critères cités ci-dessus. Elle constitue donc une diaspora au sens actuel et élargi du terme tel que défini par les géographes. En effet, les langues de diaspora connaissent une évolution toute particulière du fait de leur contact avec d'autres langues, déjà en vigueur sur le lieu de migration. La problématique des langues de diaspora a été abordée pour la première fois dans les années 1990 (Donabédian 2001:7). Pour qu'il y ait langue de diaspora, certains critères doivent être observés: le facteur temps tout d'abord « les cas excédant au moins trois générations afin que les phénomènes de contact soient suffisamment mesurables (M.-C. Varol 1994:2, cité par Donabédian 2001:7). Il faut ensuite distinguer entre langue *de* diaspora et langue *en* diaspora. Selon M-C. Varol (cité par Donabédian 2001:7-8), du point de vue de la genèse de ces langues au sens strict, le fait de n'avoir pas d'attache avec la langue d'origine (du territoire) est un critère essentiel pour être langue de diaspora.

Tentons maintenant de définir la population cadienne de Louisiane. Tout d'abord, l'État est divisé en paroisses, contrairement aux autres États américains qui sont divisés en comtés, et s'il est vrai que la Louisiane n'est pas uniformément francophone, il est possible depuis 1931 grâce au géographe Peveril Meigs (Rousseau 2000:139) de définir une limite spatiale regroupant la majorité de la communauté francophone sous forme de triangle dont la base est la côte sud et dont les pointes sont formées par les paroisses d'Avoyelles et Lafourche. Cette région culturelle sera reconnue officiellement en 1971 par l'État de Louisiane et nommée Acadiana. Si le recensement de 1970 montrait une forte concentration de francophones dans cette région, les données ont maintenant évolué différemment et certaines paroisses situées dans l'Acadiana ont perdu bon nombre de



francophones alors que d'autres paroisses en dehors du triangle ont vu leur nombre de francophones augmenter. Rousseau cite par exemple les paroisses de West Baton Rouge, Iberville, Ascension et Saint John the Baptist qui ne comptent plus autant de francophones, alors que leur nombre s'est accru dans la paroisse d'Allen (Rousseau 2000:140). Les quatre paroisses qui nous intéressent font partie du triangle de l'Acadiana. D'après les chiffres du recensement de 1980 et 1990, ces quatre paroisses ont vu leur nombre de francophones diminuer (Avoyelles moins 28%, Lafourche moins 4.51%, St Landry moins 4.23% et Vermillion moins 2.93%, données provenant de Rousseau 2000:142).

## **2.4 Politiques linguistiques et usage du français au Canada (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse) et en Louisiane**

Lorsque l'on compare les politiques linguistiques mises en place par les gouvernements canadien et louisianais concernant le français, force est de constater que si les buts sont les mêmes, à savoir la préservation de l'héritage linguistique et culturel acadien et le souci de permettre aux minorités francophones de maintenir et d'utiliser l'usage du français, les moyens déployés et les résultats obtenus sont tout à fait différents, comme le souligne Dubois (2000:124).

La Nouvelle-Ecosse de 1763 regroupait les deux provinces actuelles du Nouveau-Brunswick et de l'île du Prince Edouard. Ces deux provinces se sont séparées en 1769 et 1784. Flikeid (1997, citée par Dubois 2000:128) a démontré que la distribution géographique de la population acadienne dans ces provinces canadiennes, selon le critère de la langue maternelle, correspond en grande partie à la répartition de la population selon l'origine ethnique. Daigle (1993, cité par Dubois) précise que depuis le début de la colonisation de cette région par les Anglais, l'usage de l'anglais a toujours cohabité avec

celui du français. Mais la mise en place d'un système unique de langue anglaise a entraîné la disparition de l'enseignement en français, sauf dans les endroits où la population acadienne était majoritaire. L'apprentissage du français a été réintroduit au début du 20<sup>ème</sup> siècle pendant les quatre premières années de l'école primaire, puis proposé comme option au niveau secondaire. Vers 1939, une série de pétitions et de pressions politiques ont amené le gouvernement canadien à réviser sa politique linguistique. Dès lors, le français est devenu la langue d'enseignement jusqu'en 6<sup>ème</sup> année, sauf pour les mathématiques, les langues et la littérature enseignées en français et en anglais avec des manuels de langue anglaise de la 7<sup>ème</sup> à la 9<sup>ème</sup> année. De la 10<sup>ème</sup> à la 12<sup>ème</sup> année, l'enseignement se poursuivait en anglais (Bastarache et Ouellet, 1993, cités par Dubois: 124). Il faut attendre 1981 pour assister à une réelle réintroduction du français à l'école dans toutes les agglomérations où plus de 10% de la population est francophone. Malgré la mise en place de cette mesure, l'ouverture et le maintien des écoles en français reste difficile, selon Bastarache et Ouellet (idem). Flikeid (1997) précise que la Nouvelle-Ecosse a obtenu un système scolaire francophone en 1996, ce qui est somme toute très récent. Sur les plans administratif et judiciaire, cette province a adhéré aux dispositions permettant le choix de la langue d'un procès en 1987, mais les premiers juges francophones n'ont été nommés que dans les années 1990 (Bastarache et Ouellet, idem). Comme le remarque Louise Péronnet (1993, citée par Dubois 2000:124) peu d'initiatives ont finalement été mises en place en Nouvelle-Ecosse pour reconnaître l'existence du fait acadien.

La situation au Nouveau-Brunswick est en revanche tout à fait différente. Comme le souligne Dubois (idem:124):

La population acadienne a su imposer sa présence comme un facteur politique et social de première importance. Bien que cette province n'ait pas encore atteint un bilinguisme et biculturalisme véritables, elle bénéficie d'un réseau d'établissements d'enseignements unilingues français, de l'élémentaire jusqu'à l'université ; les francophones ont un quotidien, des hebdomadaires, des stations de radio et de télévision. (Thériault 1993:89, cité par Dubois 2000:124).

La province du Nouveau-Brunswick a officiellement obtenu le statut de province bilingue en 1969, et cette loi a été enchâssée constitutionnellement, ce qui garantit sa mise en place de façon concrète.

Le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse présentent des statistiques très différentes concernant l'origine ethnique, le français comme langue maternelle et le français comme langue parlée à la maison. Le Nouveau-Brunswick affiche un plus grand nombre de locuteurs acadiens que la Nouvelle-Ecosse. Ces écarts sont explicables par le fait qu'originellement, la distribution géographique des Acadiens était plus concentrée au Nouveau-Brunswick qu'en Nouvelle-Ecosse. La force du nombre a permis une mise en place plus rapide et plus efficace de la politique linguistique en faveur du français au Nouveau-Brunswick.

Linguistiquement parlant, la communauté francophone de Louisiane n'est pas exclusivement cadienne, même si selon Brasseaux (1987, 1992) l'arrivée de quelques 3 000 Acadiens a précédé de peu l'arrivée d'autres groupes de francophones tels que les royalistes fuyant la Révolution, les réfugiés européens de divers pays fuyant la famine, et les membres de la haute société comme les planteurs et les gens de couleur libres de Saint-Domingue. Il existait déjà en Louisiane une communauté francophone composée essentiellement d'esclaves noirs, d'une élite blanche de créoles, de gens de couleur, de colons européens, de militaires, et d'administrateurs français et espagnols, sans oublier la

population indienne soumise à l'esclavage (Dubois 1998:4). Tous ces groupes parlaient différentes variétés de français. La plupart des chercheurs distinguent en général trois variétés principales de français en Louisiane: le créole, le cadien et le français colonial qui réfère à la variété de français parlée par l'élite.

Une fois la Louisiane acquise par les Etats-Unis, en 1803, un processus d'assimilation culturelle et linguistique s'est rapidement mis en place. Ce processus a affaibli considérablement les groupes francophones. En 1812, la rédaction de la première constitution de l'État de Louisiane a été effectuée complètement en anglais, et aucun droit n'a été accordé à la population francophone, qui était pourtant majoritaire à l'époque (Fairclough 1995, cité par Dubois 2000:125). La situation a évolué dans ce sens jusqu'en 1921, date à laquelle la constitution établit l'anglais comme seule langue officielle de la Louisiane, ce qui signe l'arrêt de mort de ce qui subsistait de l'enseignement en français. Les activités religieuses s'effectuent désormais également en anglais (Brown 1993, cité par Dubois 2000:125). Le français disparaît alors peu à peu de la Nouvelle-Orléans pour ne subsister que dans le sud-ouest de la Louisiane, là où on le trouve encore (Brown 1993:71). L'école, devenue obligatoire en 1916, élimine le français comme langue d'enseignement en 1929, et l'interdit jusque dans la cour de récréation, ce qui a eu un impact linguistique considérable sur la communauté cadienne (Dubois 2003:5). Économiquement et socialement, à partir de cette période relativement récente, rien ne poussait les Cadiens à résister à l'assimilation anglophone. Peu à peu, le français a disparu de leur quotidien au moment où ils ont cessé de le parler à la maison et de le transmettre à leurs enfants. Les parents ne voulaient pas que leurs enfants subissent les difficultés qu'ils avaient eux-même rencontrées en tant que francophones. Défendre son

identité cadienne n'était pas un avantage dans la société de l'entre-deux-guerres. Être francophone devenait presque un handicap, l'anglais étant devenu la langue du commerce et de la politique (Dubois 2000:126).

Il faut attendre les années soixante et l'émergence d'une « renaissance culturelle cadienne » prônée par l'élite, pour que le français fasse l'objet d'une politique linguistique de la part de l'Etat, ce qui a entraîné l'enseignement obligatoire du français comme langue seconde. Cependant, comme l'explique Dubois (2000:126) le statut du français en Louisiane est vaguement défini. L'article 12 de la constitution de l'Etat de 1974, révisée en 1983, reconnaît « le droit de préserver, développer et faire la promotion de ses origines historiques, linguistiques et culturelles » (Valdman 1997:117, cité par Dubois 2000:126). Néanmoins, l'anglais est la seule langue officielle au niveau juridique et politique. Ensuite, les relations avec d'autres pays francophones se sont développées. Quatre ans plus tard, la reconnaissance légale du bilinguisme ne concernait que la région de l'Acadiana (22 paroisses). Nous reproduisons ci-dessous la carte administrative de la Louisiane avec la délimitation de l'Acadiana telle que livrée par Rousseau (2000:32). Afin de faciliter la mise en place des mesures linguistiques, un organisme paragouvernemental a été créé en 1968, le CODOFIL (Council for the Development Of French In Louisiana), qui fut longtemps soutenu financièrement par la France, la Belgique et le Québec. Cette mesure a eu pour conséquence le développement en Louisiane de variétés de français académiques mais pas du français cadien. Les raisons alors invoquées étaient que seule cette variété de français peut être comprise par l'ensemble de la communauté francophone internationale. Les moyens mis en œuvre pour

l'enseignement du français sont communément reconnus comme insuffisants: manque de temps, méthodes inadaptées, etc.

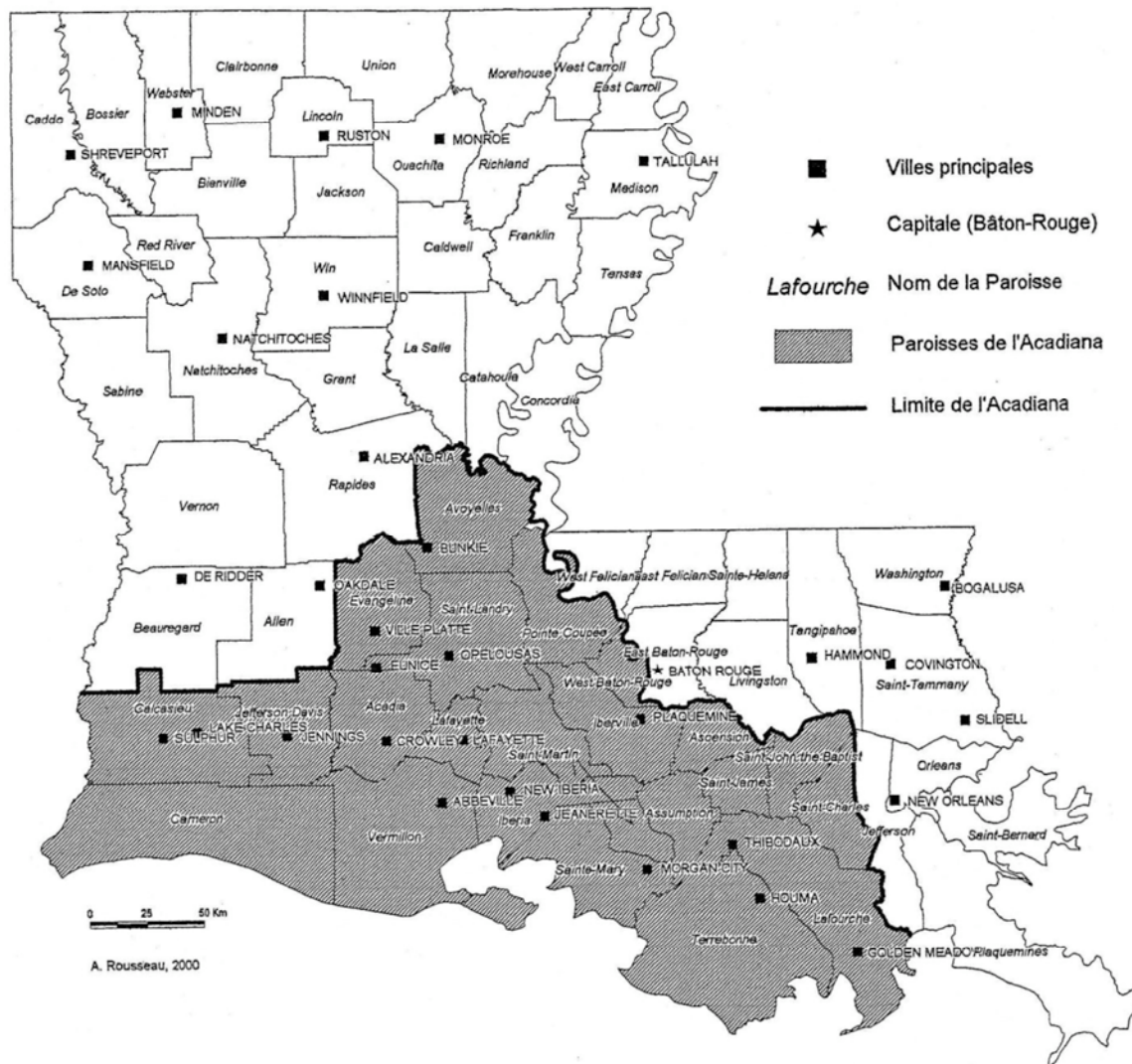


Figure 1: Carte de la Louisiane administrative avec la délimitation des paroisses de l'Acadiana, reproduction de Rousseau (2000:32).

Cependant, le CODOFIL avançait avant Katrina des chiffres encourageants concernant les écoles d'immersion, comme annoncé sur son site internet ([www.codofil.org](http://www.codofil.org)): « En 2001-2002, 2 200 écoliers de 26 écoles dans 8 paroisses ont participé aux programmes d'immersion française. Deux nouveaux programmes commenceront dans la paroisse Ibérie en 2002-2003. À la fin de leurs études en immersion, les écoliers peuvent en général se vanter de capacités linguistiques se rapprochant de celles de natifs francophones ».

Si les provinces canadiennes ont mis en place des politiques linguistiques visant la maintenance à long terme du français acadien dans plusieurs domaines, la politique linguistique de la Louisiane « s'apparente essentiellement à un effort de revitalisation de la culture francophone. Le français est présenté comme une langue à valeur historique, plutôt qu'un attribut local, dont la connaissance partielle est considérée comme souhaitable » (Dubois 2000:126). Les mesures mises en place en Louisiane n'ont débouché sur aucun avenir socio-économique, car aucune structure officielle n'a valorisé l'usage du français. Il s'agissait plus d'un acte initié par l'élite cadienne. Il est vrai que le département d'éducation de l'Etat a mis en place des programmes d'immersion en français vers 1990, dans cinq écoles primaires (Bankston et Henry 1998; Henry 1990, cités par Dubois 2000:126), mais ces programmes d'immersion sont régressifs et « attirent surtout les enfants d'anglophones n'ayant aucun ancêtre acadien ou francophone » (Dubois 2000:127). L'un des nombreux effets provoqués par l'enseignement du français académique a été le rejet de cette langue par certains membres de la communauté cadienne, qui se sont sentis insultés et laissés pour compte. L'assimilation linguistique, entre temps, s'est poursuivie. La communauté cadienne est

devenue une « image de marque » pour la promotion de la Louisiane au niveau touristique et l'héritage cadien s'est peu à peu assimilé avec l'héritage louisianais en général. Le retour aux origines sert un but économique et politique (Waddell 1993:244, cité par Dubois 2000:127). L'idée que l'usage d'une variété de français quelle qu'elle soit est encouragé en Louisiane attire la sympathie de la communauté internationale. La situation actuelle, comme le soulignent Dubois et Mélançon (1997) est que la promotion de l'identité francophone de Louisiane se fait en anglais, et qu'à moins d'un profond changement politique, cette tendance ira en se renforçant.

Comme le souligne Rousseau (2000:162), définir l'identité cadienne est un sujet que peu de chercheurs ont abordé jusqu'ici. La sociolinguiste Sylvie Dubois a réalisé ces dernières années des enquêtes élaborées sur l'identité et l'usage de la langue cadienne, parallèlement à la constitution du corpus de français cadien que nous présenterons ultérieurement. A la question « vous considérez-vous comme Cadien? », il est surprenant de constater que ce sont les jeunes de moins de 40 ans qui répondent de façon positive le plus fréquemment à cette question, alors qu'un plus grand nombre de personnes de 40-59 ans et 60 ans et plus se déclarent Américains. Dubois (1998:338) précise que ce sont surtout les jeunes issus des classes socioprofessionnelles élevées qui sont « les porteurs du flambeau de l'identité cadienne ». Une des explications est que cette génération « éduquée » a bénéficié de la revalorisation amenée par le mouvement de renaissance francophone depuis les années soixante. Après analyse des réponses collectées lors de l'enquête préliminaire, Dubois (1998:342) a dégagé des grands critères qui peuvent jeter les bases de la définition de l'identité cadienne. Parmi ceux-ci, on trouve l'ancestralité (avoir des ancêtres cadiens) retenu par 80% des interrogés, la pratique de la



langue (avoir des parents ou des grands-parents qui parlent français cadien) retenu par 67% et l'usage du français (parler une variété de français) retenu par 56% des interrogés. Le critère linguistique « parler français cadien » apparaît en quatrième position avec 41%, et « avoir le français cadien comme langue maternelle » apparaît en dernière position avec seulement 22%. Dubois note également que:

Cinq pour cent des répondants les plus âgés [...] ont indiqué qu'un véritable Cadien devrait avoir toutes les caractéristiques précédemment applicables à la communauté cadienne dans son ensemble: la langue maternelle, l'ancestralité, les parents, le territoire, la ville, etc. A l'opposé, 6% des répondants ont répondu que la notion d'une communauté cadienne consiste seulement en des abstractions comme *la joie de vivre*. (Dubois 1998:342-3).

Pour conclure, on constate que les origines géographiques des premiers colons français en Louisiane et au Canada étaient diverses et que les vagues de migration successives vers la Louisiane ont apporté des francophones de nombreuses origines (1763; 1766-1770; 1785-1809). Ces faits nous poussent à émettre l'hypothèse que le français acadien et le français cadien sont depuis leur apparition des variétés hétérogènes, c'est-à-dire composées des divers dialectes de français parlés depuis le 18<sup>ème</sup> siècle dans les différentes zones géographiques françaises d'où les colons étaient issus. Le flux est allé de la France vers l'Acadie, de la France vers la Louisiane, puis de l'Acadie vers la Louisiane via d'autres destinations après la déportation de 1755. Saint-Domingue, le Maryland, la Pennsylvanie, New-York, le Massachussets, etc. étaient les principaux lieux quittés par les Acadiens déportés pour rejoindre la Louisiane. Dès la création des colonies de l'Acadie et de la Louisiane, les colons francophones parlaient des variétés de français vernaculaire différentes qu'ils ont emportées avec eux ainsi que les différents états d'évolution du français, si l'on pense notamment aux Français arrivés au 19<sup>ème</sup>

siècle, constituant les dernières vagues de migration des « foreign French » vers la Louisiane. Ainsi, divers états de la langue se sont cotoyés et influencés mutuellement jusqu’au début du 20<sup>ème</sup> siècle, lorsque les communautés cadiennes, encore isolées (la première route à Lafourche date de 1923), parlaient encore majoritairement français. Il nous semble donc logique de penser que les traits dialectaux souvent considérés par les universitaires comme « typiquement » acadiens ou cadiens sont plutôt des traits dialectaux importés par les différentes vagues de migration de francophones vers la Louisiane et l’Acadie et que les deux communautés ont conservé (ou non) dans leur usage.

Dans le chapitre suivant, nous retraçons l’histoire phonétique des cinq variables que nous proposons d’étudier et de comparer en français cadien et en français acadien. Pour cela, nous partons du latin en passant par l’ancien français, le moyen français jusqu’au français moderne avant de faire l’état des lieux de la situation au Canada. Nous avons vu au chapitre 1 que l’on trouve encore ces variables dans les provinces maritimes et que les variantes sont les mêmes (chapitre 1, tableau 1.1). Il s’agit maintenant d’établir les sources de la variation phonétique étudiée.

### **CHAPITRE 3 : L'HISTORIQUE DES SOURCES ET DE L'USAGE DE LA VARIATION PHONÉTIQUE**

Le but de ce chapitre est de mettre à jour les sources de la variation phonétique des cinq variables sélectionnées au chapitre 1 que l'on observe aujourd'hui dans notre corpus de français cadien.

Nous retraçons ici l'origine et l'évolution des variantes des cinq variables phonétiques en français cadien depuis la période du latin classique jusqu'au 20<sup>ème</sup> siècle. Quelles formes étaient déjà présentes en France avant la période d'immigration vers la Nouvelle-France à la fondation de la colonie acadienne en 1604? Sont-elles encore présentes en Acadie? La variation phonétique en France était-elle exactement la même que celle repérée dans la diaspora acadienne au Canada? (Flikeid 1984, 1991; Massignon 1961; Péronnet 1989). L'organisation générale de l'historique suit une division en trois grandes sections. En premier lieu, nous présentons un résumé de l'évolution phonétique des voyelles en français depuis le latin jusqu'en ancien français puis en français moderne. Ensuite, nous retraçons l'usage de chaque variable phonétique depuis le 16<sup>ème</sup> siècle jusqu'au 20<sup>ème</sup> siècle en France. Finalement, nous faisons état de la situation en Acadie, au Canada.

Parce que les systèmes de représentation phonétique du latin et du français sont différents, et que les systèmes de représentation graphique des formes phonétiques en français sont aléatoires d'une époque à l'autre et d'un auteur à l'autre, une harmonisation de la graphie s'impose à nous. Ainsi, dans un souci de clarté pour le lecteur, nous avons décidé d'adopter un système unique de notation graphique des formes phonétiques

mentionnées. Nous graphions toutes les voyelles, les variables, les variantes ou les sons mentionnés sous la forme d'une majuscule.

Tout au long de l'ancien français et du moyen français, il semble que les formes phonétiques soient en variation libre sans réel conditionnement linguistique et l'on ne parlait pas encore de phonèmes comme à notre époque. La distinction se faisait par unités sémantiques. Plus tard, les règles du conditionnement linguistique ont été établies et la variation s'est stabilisée.

### **3.1 L'évolution phonétique du latin à l'ancien français jusqu'en français moderne**

En latin classique, les voyelles peuvent être soit longues (marquées d'un symbole <sup>ˉ</sup> au-dessus de la voyelle), soit brèves (marquées d'un symbole <sup>˘</sup>). Cette distinction est un accent de hauteur, comme un accent musical. Pour simplifier, nous pouvons dire que les voyelles brèves correspondaient aux voyelles ouvertes et les voyelles longues aux voyelles fermées, même si la comparaison est grossière. De plus, la syllabe tonique du mot, c'est-à-dire celle qui porte l'accent, est prononcée de façon légèrement plus aiguë que la syllabe atone. Pendant l'époque impériale, vers le 3<sup>ème</sup> siècle ap. J.C., un bouleversement du système vocalique s'opère. L'accent de hauteur est remplacé par un accent d'intensité, appelé aussi accent d'aperture, c'est-à-dire que les voyelles ne sont plus brèves ou longues, mais s'ouvrent ou se ferment. La syllabe tonique est prononcée de façon plus énergique et la voyelle de cette syllabe est renforcée. Par conséquent, les autres voyelles du mot s'affaiblissent ou s'abrègent. Les nouvelles quantités des voyelles (qui s'allongent ou s'abrègent) sont donc liées à leur place dans le mot (position atone ou tonique, libre ou entravée) et non plus à l'étymologie. Si en français, l'accent se situe en général sur la dernière syllabe prononcée (*apport*; *école*), il n'en est pas de même en

latin, où l'accent dépend d'abord du nombre de syllabes et tend à remonter à partir de la fin du mot<sup>6</sup>.

Afin de bien comprendre la source des variables phonétiques que nous étudions et leur évolution en ancien français et en moyen français, nous récapitulons ici les résultats du bouleversement vocalique du 1<sup>er</sup>-3<sup>ème</sup> siècles, qui sont la base de l'évolution phonétique jusqu'au français moderne. Mentionnons qu'au Moyen Age « mettre en roman » signifiait écrire en français un texte latin, c'est-à-dire transcrire le plus fidèlement possible l'état de la langue parlée à l'époque.

L'évolution phonétique des voyelles en ancien français jusqu'en français moderne commence à l'époque du latin vulgaire qui constitue la première étape de dégradation du latin classique à partir de laquelle l'ancien français se forme réellement. On constate ici qu'un même phonème peut avoir différentes origines latines. Par exemple le son *ɔ* du français moderne est issu en latin du *ŏ* ou de la diphtongue *AU*, selon des contextes. Le tableau 3.1 (adapté de Laborderie 1994:16 et Joly 1995) illustre les nombreux changements vocaliques qui ont eu lieu pendant la longue période d'évolution linguistique que couvrent l'ancien français et le moyen français. Nous donnons le résultat des évolutions diverses à la fin du 13<sup>ème</sup> siècle à la troisième ligne intitulée « ancien français (AF) et moyen français (MF) » afin de bien comprendre les étapes de la formation des variantes que nous retrouvons jusqu'aujourd'hui en français cadien<sup>7</sup>. La

---

<sup>6</sup> La place de l'accent en latin est particulièrement importante puisque les voyelles toniques ont évolué différemment de celles qui sont atones, comme on le constate en ancien français. Si la voyelle tonique est entravée (elle ne peut pas diphtonguer de façon spontanée car elle est suivie d'une consonne finale de syllabe et donc est dans une syllabe fermée) elle ne peut pas s'allonger et finit par s'abrégier.

<sup>7</sup> Deux grands types d'évolution sont à distinguer. La première est l'évolution spontanée de la voyelle quand elle est en syllabe ouverte, ce qui lui permet de diphtonguer ou d'évoluer librement. On dit d'ailleurs

dernière ligne du tableau 3.1 résume le résultat des différentes évolutions phonétiques pour aboutir aux dix phonèmes vocaliques modernes : i, e, ε, a, œ, ø, ɔ, o, u, ü. Parmi ceux-ci, nous retraçons pour notre étude l'évolution phonétique des variables vocaliques ɔ, ε et œ qui sont celles que nous étudions en français cadien. Les deux autres variables que nous étudions sont consonantiques.

Tableau 3.1: l'évolution phonétique des voyelles du latin à l'ancien français puis en français moderne<sup>8</sup>.

<b>Latin classique</b>	ī	ī ē œ	a	ǫ	ō	ū	au	ū
<b>Latin vulgaire</b>	i	e	a	ɔ	o	ɔ		u
<b>AF et MF</b>	i/e	we/wε/wa	a/ε	ɔ/ø/œ	o/ø/œ	ɔ (+Z/V) o (finale) u		ü
<b>Français moderne</b>	i/e	e/ε/a	a/ε	ɔ/ø/œ	o/ø/œ	ɔ/o/u		ü

En 1549, Du Bellay publie *Deffence et Illustration de la langue françoise*, qui marque communément le début de la conquête de la langue française qui jusque là rivalisait encore fortement avec le latin<sup>9</sup>. De la fin du Moyen-Age jusqu'au début du 16<sup>ème</sup> siècle, la langue française est florissante et d'une richesse aujourd'hui perdue. Il suffit de relire les œuvres de François Rabelais pour réaliser à quel point cette époque constituait

---

que la voyelle est libre. La seconde est l'évolution conditionnée par une consonne qui par ailleurs entrave, la voyelle est en syllabe fermée. D'autre part, l'évolution phonétique de la voyelle diffère selon qu'elle se trouve en position tonique ou atone dans le mot. L'environnement linguistique a parfois joué un rôle décisif, et plusieurs phénomènes analogiques ont pu aussi affecter l'évolution phonétique d'un son en particulier. Puisque notre thèse ne porte pas sur la phonétique historique, nous n'entrons pas davantage dans les détails.

<sup>8</sup> Nous excluons volontairement du tableau 3.1 les semi-consonnes pour ne garder que les voyelles.

<sup>9</sup> Les linguistes sont en désaccord en ce qui concerne la datation de la fin de l'ancien français et du début de l'ère du français moderne (qui passe d'abord par le moyen français mais n'est pas en rupture avec celui-ci). Communément, on retient la date arbitraire de 1328, date de l'avènement des Valois, mais d'autres, Wartburg en tête, préfèrent repousser cette date en 1350 car ils considèrent que la généralisation des nouveaux caractères phonétiques n'a lieu qu'à partir du milieu du 14<sup>ème</sup> siècle (Guiraud 1965:12).

l'âge d'or de l'oralité que l'on essayait de rendre par écrit. Jusqu'à la fin du moyen français (fin 16<sup>ème</sup> début 17<sup>ème</sup> siècle), l'évolution phonétique suit son cours. Le processus est lent et inconscient et les évolutions varient suivant le dialecte parlé dans telle ou telle région, à la ville ou à la campagne, par les gens éduqués ou non, et par les hommes ou par les femmes. Cette époque semble être le lieu d'une grande variation phonétique puisque rien n'est encore fixé. C'est avec la création de l'Académie Française en 1634 que la notion de « bon usage », suggérée jusque là par quelques grammairiens qui se querellent dès le 16<sup>ème</sup> siècle, va réellement prendre son essor. Mais la majorité de la population française au 17<sup>ème</sup> siècle et même au 18<sup>ème</sup> siècle n'étant pas instruite n'a que faire des injonctions de l'Académie. Il faut probablement attendre la fin du 18<sup>ème</sup> siècle et la Révolution de 1789 pour que la standardisation de la langue, la diffusion des normes et leur tentative d'application entrent en vigueur<sup>10</sup>. C'est à cette période que la norme à suivre devient l'écrit et non plus l'oral contrairement au 16<sup>ème</sup> siècle. Nombre de mots disparaissent alors du vocabulaire français. C'est là le résultat de la normalisation de la langue mise en place durant la période dite « classique », de la fin du 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles. A cette époque, on voit fleurir les traités de prononciation et les arts poétiques, le plus célèbre restant sans doute celui de Boileau (1674). Enfin, de façon générale, il ne faut pas oublier l'influence de l'écriture sur la prononciation. Certaines erreurs graphiques se sont parfois glissées dans le vocabulaire. C'est également à partir du 18<sup>ème</sup> siècle que les sons vocaliques vont se modifier, mais ne vont plus se transformer. En d'autres termes, ils s'altèrent mais ne sortent plus de leur timbre. La variation phonétique

---

<sup>10</sup> Le 18<sup>ème</sup> siècle marque un tournant dans l'évolution du pays en général (émancipation des individus, acquisition de droits, amélioration des conditions de vie, baisse du taux de mortalité, progrès des moyens de transports, etc.). Ces événements socio-historiques influencent l'évolution phonétique.

va donc commencer à se réduire. Cependant, même au 19<sup>ème</sup> siècle, l'orthographe est loin d'être fixe et la variation dans le parler est vigoureuse.

### **3.2 Historique des variables étudiées**

La section qui suit présente l'évolution phonétique des variables étudiées depuis le latin jusqu'au français moderne en France puis en Acadie.

En métropole, l'émergence du français et son imposition à l'ensemble du territoire ne commencent réellement qu'au 18<sup>ème</sup> siècle et la variation est encore très importante au 20<sup>ème</sup> siècle dans certaines régions. Nous cherchons à savoir si les mêmes variables sont présentes au Canada, et plus particulièrement en Acadie, c'est-à-dire dans les provinces actuelles du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. Quatre siècles d'histoire phonétique nous renseignent sur l'état de la langue française avant et pendant la première vague de migration au Canada au 17<sup>ème</sup> siècle. Nous décrivons l'usage de cinq variables phonétiques dans la diaspora acadienne en nous basant sur des recherches, des analyses et des résultats d'enquêtes sociolinguistiques portant sur le français acadien et qui font référence en la matière. On observe que pour chaque variable, les variantes signalées en France à des époques ultérieures et qui ont parfois disparu se sont maintenues au Canada, principalement au Québec, au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse. Comme le souligne Chaurand (1972) « l'émigration française des 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles est géographiquement homogène: la grande majorité des colons vient de la région qui se situe au nord-est d'une ligne Bordeaux-Paris ». L'homogénéité est également sociale (artisans, anciens soldats et marins) et d'une certaine façon linguistique, car les colons



viennent tous de la zone dans laquelle la langue d’Oïl est parlée<sup>11</sup>. Cependant, comme nous allons le montrer, la variation phonétique est très grande en France à l’époque de la colonisation de l’Acadie, et tout permet de penser que ces colons peu éduqués et issus en majorité de milieux ruraux ont emporté avec eux la variation qu’ils connaissaient dans la métropole.

### 3.2.1 Les deux sources latines de la variable moderne **Ō**

La première source de la variable **Ō** est la voyelle **ō** du latin vulgaire quand elle se trouve en position tonique et en position protonique (c’est-à-dire avant la syllabe tonique) et qu’elle est entravée dans les deux cas, c’est-à-dire en syllabe fermée qui aboutira à une évolution conditionnée de la voyelle. Quand elle est en position tonique entravée, par exemple *fortem* > *fort*, la voyelle se conserve telle quelle jusqu’en français moderne. Quand elle est en position protonique entravée, elle reste également intacte jusqu’à nos jours. A titre d’exemple: *mortalem* > *mortel*.

La deuxième source de la variable moderne **Ō** est la diphtongue latine AU qui par définition est toujours tonique puisqu’en latin une diphtongue portait toujours l’accent du mot. A la suite du bouleversement vocalique, le **Ō** issu de la diphtongue AU reste inchangé, surtout devant ou après R (*thesaurum* > *trésor*) mais il se ferme en O surtout devant Z (*ausat* > *ose*). Dans certains cas, il se ferme en U devant une voyelle et à la fin

---

<sup>11</sup> Mais la zone géographique de la langue d’Oïl est très vaste et comporte de nombreux dialectes différents, ce qui rejoint l’idée que les colons ont contribué à la création d’une variété de français hétérogène en Nouvelle-France.

d'un mot comme dans *caulem*>*chou* et *laudare*>*louer* (Joly 1995, Laborderie 1994, Nyrop 1858:201).<sup>12</sup>

Les historiens de la langue signalent qu'au 16<sup>ème</sup> siècle la plus grande confusion régnait entre le *Ō*, le O et le OU. Aucun grammairien, même encore au 18<sup>ème</sup> siècle, ne mentionne une distinction claire entre un *Ō* et un O dans la langue française (Thurot 1891 vol.1:243). Au 16<sup>ème</sup> siècle, quel que soit le contexte linguistique, l'usage était très partagé entre O et OU. Palsgrave (1530) relève déjà une hésitation courante dans l'usage entre O et OU<sup>13</sup>. Bovelles (1533) remarque que dans l'Orléanais, la Touraine, l'Anjou, on prononce OU la plupart des mots que dans le nord on prononce O (*chose/chouse*). Bèze (1584) ajoute que « les gens de Bourges et de Lyon disent *noustre, voustre, dous* [pour *nostre, vostre, dos*]. Au contraire, les Dauphinois et les Provençaux écrivent et prononcent *cop* [*coup*], et *beaucoup* [*beaucoup*] ». H. Estienne (1582) reproche aux courtisans de prononcer OU au lieu de O, ce qui indique que OU était le « bon usage » à une époque antérieure.

Ces remarques générales concernant le *Ō* doivent être nuancées selon le contexte linguistique car sa prononciation est influencée par la consonne subséquente. Pour cette raison, le *Ō* suivi par les occlusives nasales géminées MM ou NN (*pomme, homme, bonne*) ou bien par les liquides R ou L (*école, récolte, encore, mort*) se prononce différemment. Nous présentons séparément l'historique de *Ō* suivi de MM ou NN et celui

---

<sup>12</sup> Notons également que la diphtongue latine AU a abouti dans certains cas à la semi-consonne WA, comme dans *joie*<*gaudiam*, mais nous ne traitons pas de ce son dans notre étude.

<sup>13</sup> O permute aussi parfois avec A et plus rarement avec *Ō* et U (Thurot vol.1 :240-266).

de **Œ** suivi de R ou L. Nous verrons que des variants dans ces contextes linguistiques qui étaient en usage à une certaine époque en France se retrouvent au 20<sup>ème</sup> siècle en Acadie et en Louisiane.

### 3.2.3 **Œ** devant MM ou NN<sup>14</sup>

Aux 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles le O (ouvert ou fermé puisqu'il n'y a pas de différence établie) et le OU semblaient être en variation libre et le conditionnement linguistique n'était pas encore un facteur établi comme influençant la variation. Les commentaires des historiens de la langue de cette époque prouvent que la forme prestigieuse était soit le O soit le OU. Dès 1530 Palsgrave affirme que « si ON et OM sont suivis de M ou N, le son O se prononce OU ». Un siècle plus tard, Behourt (1620) dit encore que l'on « prononce toujours O en OU devant M comme dans *homme/houmme*, ou devant N comme *oncle/ouncl*e ou *donne/dounne* » (Thurot 1891 vol. 1:512). Wodroephe en 1625 et Martin en 1632, affirment la même chose (Thurot 1891 vol. 2:517-20). Thurot rapporte que le O nasal (dans le cas de ON ou OM) était moins nasalisé qu'aujourd'hui, surtout chez les méridionaux (le gascon, le provençal, le périgourdin entre autres) qui faisaient ressentir fortement le N dans ON en position finale ou suivi d'une autre consonne nasale. De plus, le provençal écrit presque partout en OU ces mots marqués du signe de la nasalité et il mentionne à titre d'illustration la forme *incounu* pour *inconnu* (Thurot 1891 vol. 2:511). La même remarque est faite à propos du lyonnais avec un exemple de *noum* pour *nom*.

---

<sup>14</sup> Avant de retracer l'historique de la variation entre **Œ**, U et **Œ** devant MM ou NN, il est important de noter que selon Thurot (1891 vol.2: 516), la distinction entre les mots où MM et NN sont doublés par suite de la dérivation ou de l'étymologie, comme *bonne*, *sommeil*, et ceux où ils ont été dédoublés, comme *donne*, *pomme* n'est pas nécessaire. De plus, au 16<sup>ème</sup> siècle, on croyait qu'il était superflu de redoubler M ou N systématiquement car cela ne change rien à la prononciation. Meigret (1542) et Pelletier (1549) semblent s'être querellés à ce sujet (Thurot 1891 vol. 2:518).

En 1633 l'étude de Oudin relève la connotation péjorative de la prononciation en OU devant NN/MM: « O français se prononce fort ouvert contre l'opinion impertinente de ceux qui le veulent faire prononcer comme OU quand il est devant M ou N car ceux qui parlent bien ne disent jamais *houme*, *coume*, *boune*. ». Lartigaut (1669) va plus loin et déclare: « dans *pomme*, [...] *sonne* [...] il faut éviter de prononcer la double consonne qui pousse à une prononciation nasarde et fort désagréable qui sent le picard enfermé » ! (Thurot 1891, vol.2: 522-3). Thurot ajoute que vers la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, on prononçait OMM comme aujourd'hui, mais le dictionnaire de l'Académie de 1762 signale encore la variante nasalisée.

Il faut attendre la deuxième moitié du 18<sup>ème</sup> siècle pour que les choses commencent à se stabiliser. Les grammairiens dans leur ensemble considèrent alors comme archaïque la prononciation OU devant MM ou NN. Mais la variation est encore considérable, puisque, à cette époque, l'Académie hésite sur la graphie des doubles consonnes, longtemps écrites simples (Chaurand 1999:231). Ce siècle voit s'apaiser la confusion entre O et OU et du même coup, ce que l'on a appelé la querelle des «ouistes et des non-ouistes » (Brunot 1966 vol.4; Duval cité par Thurot vol.1: 243). Le timbre de O se distingue de façon naturelle de plus en plus de celui de OU et l'Académie a fixé les mots en O et ceux en OU<sup>15</sup>.

---

<sup>15</sup> Notons à titre indicatif qu'en 1718, huit mots ont encore une prononciation indécise. Le dictionnaire de l'Académie et celui de Oudin tranchent en élaborant une règle arbitraire selon laquelle les syllabes toniques doivent être prononcées en O et les syllabes atones en OU, conformément à l'usage général observé. Il ne faut donc pas pour autant penser que toutes les variantes de *Œ* devant MM/NN ont disparu. Citons comme exemples les occurrences relevées dans des textes du 19<sup>ème</sup> siècle par Chaurand (1972:164-5). Il s'agit d'occurrences de *houme* dans les patois en 1831, dans le nord et l'est de la France, la variante *oum* dans l'Ardennais, dans l'est et le sud-est, la variante *oumme* en Moselle, et dans l'ouest, la variante *houmé* dans les Charentes.

On trouve aussi de façon plus rare une variante *Œ* pour *ɔ* devant *MM* ou *NN*. En

1530, Palsgrave signale cette variable pour *quemencer* et *commencer* et mentionne qu'elle est incorrecte, et propre aux Parisiens, « les gens de la chaire et du barreau ». En 1697, Renaud (Thurot 1891 vol.1: 268) observe la même tendance pour *domaine/demaine*. Il met en garde contre cette pratique: « il ne faut pas prononcer avec les Parisiens *quemencer* pour *commencer* ». Enfin Richelet, dans son dictionnaire de 1680 signale comme une faute *gremmeler* pour *grommeler* (Thurot 1891 vol.1: 269).

Dans son étude portant sur le français acadien parlé sur la côte nord de la Baie des Chaleurs au Canada, James Geddes affirme que la variation entre *O* et *OU* se retrouve dans le dialecte de Carleton à l'époque où il écrit. Il relève des traces de cette prononciation dans de nombreux autres dialectes français tels que le saintongeais, et divers parlers acadiens, à tel point qu'il considère le changement de *O* en *OU* devant *MM* ou *NN* comme un trait phonétique acadien et se réfère à Poirier, qui identifie ce trait phonétique comme caractéristique du parler du Poitou et du Berry<sup>16</sup>. Enfin, Geddes précise que ce trait acadien (par opposition à canadien) est présent à Chéticamp, et donne des exemples tels que *boune-bonne*, *poume-pomme* (1908:47-9).

Lucci (1972:40) note la fermeture du *O* en *OU* devant les consonnes nasales comme « un phénomène typique des parlers acadiens » et la prononciation la plus archaïque. Il est intéressant de relever que selon Lucci, cette prononciation tend à disparaître chez les jeunes ayant un minimum d'instruction, ce qui fait de la prononciation *OU* pour *ɔ* un « [trait] révélateur du parler d'une certaine couche linguistique et sociale ».

---

<sup>16</sup> Cependant, Geddes précise que la variante *OU* n'est pas un trait caractéristique du dialecte de français acadien qu'il étudie et il formule comme hypothèse pour expliquer ce fait l'influence de l'éducation et du canadien. Le trait est cependant bien connu.

Quelques années plus tard, Karin Flikeid (1984), dans son étude phonétique du parler acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick, identifie la variante OU comme la réalisation phonétique acadienne traditionnelle, quelle que soit la nasale subséquente. Elle distingue les occurrences selon la nasale qui suit et traite dans son étude de la variante Œ devant N, qui se retrouve dans notre corpus notamment sous la forme du marqueur interactionnel « *tu connais* ». Flikeid remarque que la variante OU devant N est quasi inexistante dans le parler qu'elle étudie alors que OU devant M est très fréquent. Elle relève également que la fréquence de l'alternance Œ/ɔ se situe presque toujours devant N (*persæne/personne*) mais elle ne relève aucune occurrence de Œ pour le paradigme du verbe *connaître*. Il ressort de son analyse qu'il existe une délimitation géographique au Canada entre Œ qui prédomine dans le nord-est du Nouveau-Brunswick (*donner* est réalisé *dæner* à 80% à l'oral dans le nord-est, par exemple) et OU qui prédomine dans le sud-est de la même province<sup>17</sup>. Pour le parler du sud-est du Nouveau-Brunswick, Louise Péronnet (1989:18-20) signale une neutralisation des oppositions ɔ/O/OU en syllabes fermées suivies d'une nasale, toutes remplacées par l'archiphonème OU qui se réalise différemment selon la géographie, ce qui rejoint les conclusions de Flikeid mentionnées plus haut.

### 3.2.4 ɔ devant R ou L

A ce stade de l'évolution phonétique (16<sup>ème</sup>-18<sup>ème</sup> siècles), deux tendances se dessinent pour la prononciation de O devant les liquides: d'une part le O qui va se fermer

---

<sup>17</sup> En ce qui concerne la variante O devant M, Flikeid l'analyse comme une fermeture conditionnée par la labiale ou une réalisation intermédiaire entre OU et ɔ. C'est aussi peut-être une variante plus ouverte de OU.

en OU (*norrir/nourrir*), et d'autre part le O qui s'ouvre en Ǫ. Thurot avance que O devant les liquides R ou L en finale était probablement prononcé très fermé par rapport à aujourd'hui (Thurot 1891 vol.1:252-3). Jusqu'au 18<sup>ème</sup> siècle, il ne semble pas y avoir de distinction claire entre les variantes Ǫ et O dans les témoignages des premiers grammairiens cités par Thurot et sur lesquels nous nous basons. Pourtant Meigret (1542), originaire de la région de Lyon, semble percevoir ces variantes quand il écrit: « je trouve l'O en la langue française être quelquefois prononcé ouvert, comme en *corps, mort* [...] et à ce que je puis connaître nous ne trouvons cette diversité de prononciation qu'avec R car devant les autres consonnes, il me semble qu'il se prononce toujours clos [...] ». Cette variation se maintient puisqu'au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle Antonini relève: « aucun grammairien ne remarque que dans la langue française il y ait un O ouvert et un O fermé tels qu'on les sent dans plusieurs autres langues, surtout l'italien » (Thurot 1891 vol.1: 242). On observe peut-être là un des premiers exemples de repérage du conditionnement linguistique. De nombreux témoignages attestent de la grande variation dans l'usage entre O et OU devant R ou L (Thurot 1891 vol. 1:240-257).

Tout comme pour la variable O devant MM et NN, la forme prestigieuse varie suivant les époques. Ménage (1672) déclare: « les Parisiens disent *colombier* et non pas *coulombier*, c'est donc comme il faut écrire et parler » mais Bérain (1675) prétend qu'« on ne dit plus présentement que *coulombier* et tel est le bon plaisir de l'usage ».

Nous possédons très peu de données concernant la variable étudiée au 18<sup>ème</sup> siècle. Seul d'Olivet (1736) mentionne comme fermé le O à la pénultième tonique dans la finale OLE de quelques mots qui étaient considérés comme ouverts au 17<sup>ème</sup> siècle. Par

exemple, *eschole, pole, parole* (Thurot 1891 vol. 2:662-3). Nous pouvons supposer que la grande variation phonétique jusque-là observée se résorbe et que les sons distincts que sont le O et le ɔ tels que nous les connaissons aujourd’hui se dessinent peu à peu. La prononciation OU devient plus rare et surtout est connotée péjorativement. Toutefois, les variantes O, ɔ et OU devant R ou L sont certainement encore toutes très présentes à cette date, du moins dans certains dialectes de français. Ce n’est qu’au milieu et même à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle que se répand en France la distinction moderne entre ɔ et O.

En Acadie, Geddes confirme la présence du O dialectal devant R dans le dialecte de Bonaventure (1908:36-41)<sup>18</sup>. Lucci (1972:51-9) relève les variantes ɔ et O dans le parler de la région de Moncton et précise qu’elles « apparaissent toutes les deux en syllabe fermée accentuée dans les mots suivants: [...] *bord, dehors, drôle, fort, corps* [...] *mort* [...] » qui font partie de la liste des mots que nous avons étudiés en français cadien. Il précise que le contexte linguistique détermine en grande partie l’ouverture ou la fermeture de la voyelle qui suit, ce qu’il appelle « un phénomène d’harmonie vocalique ». Flikeid (1984:342) explique qu’au nord-est du Nouveau-Brunswick, ɔ et O sont présents devant R final dans le système acadien de base, précisant que « dans le cas de la variable O on a un exemple de la variation non influencée par l’orthographe. La graphie « o » peut dénoter aussi bien la variante O que ɔ ». Son enquête révèle que deux tiers de ses

---

<sup>18</sup> Il s’interroge sur l’influence du O fermé anglais dans la conservation de cette variante, ou comme ayant pu avoir une influence fermante sur le ɔ. Mais il est intéressant de préciser que le ɔ existe bel et bien dans le dialecte étudié par Geddes dans des mots comme *sorte* [sɔrt].



informateurs emploient la variante dialectale O et un tiers la variante ɔ au cours des échanges verbaux avec elle (1984:347). Selon elle, la variable ɔ présente une ouverture moins grande que celle du français standard contemporain devant R et souligne aussi que:

La variable O suit exceptionnellement bien le schéma postulé pour la variation sociolinguistique dans le milieu étudié: l'emploi de la variante traditionnelle est en relation inverse avec le niveau de scolarité, de revenu et de prestige occupationnel. La tendance à la remplacer par la variante standard croît avec le statut social. Par ailleurs, la conscience de la valeur sociale de ce choix de variante est largement répandue [...]. Il faut ajouter également que les prononciations en [o dialectal] sont utilisées comme stéréotypes lorsque l'accent acadien est délibérément exagéré [...] (1984:346).

Enfin, Louise Péronnet remarque également la variation entre O et ɔ dans le parler du sud-est du Nouveau-Brunswick avec un rendement plus élevé dans le parler acadien qu'en français standard<sup>19</sup>.

### 3.2.5 La variable Œ

Le son Œ appartient à la catégorie des voyelles orales antérieures (d'avant) labiales (arrondies). Il faut remonter au latin pour trouver les deux sources du son Œ actuel (voir tableau 3.1). Le son Œ peut venir soit du Ȯ soit du Ȫ toniques libres du latin vulgaire devant une consonne et Ø en position finale, par exemple *bovem* > *bœuf* et *potet* > *peut*. Le son Œ connaît deux réalisations: une ouverte en œ et une fermée en ø. Il n'est donc pas surprenant de constater qu'au Moyen-Âge, la variante Œ se retrouve plutôt devant les

---

<sup>19</sup> En prenant l'exemple de l'analyse lexicale de *bord* [bor], elle observe qu'on retrouve cette variante fermée dans l'Eure et en Saintonge, en Ile-et-Vilaine et à Saint-Malo. Elle signale la présence du ɔ dans l'A.L.F en Loire inférieure (points 476 et 466) (1989:206).

consonnes (*peur, heure, sœur*), alors que la variante fermée Ø se retrouve en position finale (*feu, peu, jeu*). Mais parfois, le Œ devant consonne est prononcé fermé, c'est-à-dire en Ø et c'est cette variante que nous retrouvons en Louisiane.

Les premières remarques sur la prononciation du Œ datent du 16<sup>ème</sup> siècle. Sylvius (1531) relève deux prononciations de Œ, l'une similaire au latin et qui s'approche d'une diphtongue, dans des mots comme *seur*<*securus* (*sûr*), ou *meur*<*maturus* (*mûr*) et l'autre qui s'approche d'une diphtongue grecque, par exemple *ceur*<*cor* (*cœur*) ou *seur*<*soror* (*sœur*)<sup>20</sup>. Il semble cependant que le son Œ prononcé comme aujourd'hui était déjà très répandu puisque Ramus (1542) qui était picard, affirme qu'il ne prononce pas Œ comme une diphtongue, mais comme un seul caractère et le range parmi les voyelles: « la 6<sup>ème</sup> voyelle est le son que nous écrivons par deux voyelles E et U comme *peur, meurs, seur* [...] ». Il signale aussi la présence antérieure d'une diphtongue qui a dû se réduire. Ces divers commentaires prouvent que le son Œ est très variable et que différentes variantes se côtoient depuis le moyen français<sup>21</sup>.

Concernant les mots terminés en EUR, EUX avec un féminin en EUSE, Tabourot (1587) signale les mots en UR comme rimant avec ceux en EUR (Thurot 1891 vol.1:447-8), mais au 17<sup>ème</sup>, Malherbe (1606) ainsi que Lanoue (1696) condamnent cette rime. Les mots terminés en EUR rimaient aussi souvent avec les mots en OUR (Thurot 1891 vol.1:454-9). Les témoignages du 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles attestent du partage de l'usage entre EUR et EUX, et donc entre Œ et Ø. Les mots en EUR avec féminin en EUSE connaissent alors un amuïssement du R qui donne lieu à la variation en finale entre EUR

---

<sup>20</sup> Thurot (vol.1:443-470) précise que la première prononciation décrite est certainement E-OU, le U latin étant prononcé OU de toute façon. L'autre prononciation mentionnée est sans doute le Œ actuel.

<sup>21</sup> Il est aussi important de noter la proximité de Œ et OU, notamment dans le cas de la prononciation diphtonguée. A ce titre Thurot (1891 vol 1:444) note que Œ permute souvent à cette époque (16<sup>ème</sup> -17<sup>ème</sup> siècles) avec U, OU et O, quelquefois avec E et peut-être même avec A.

et EUX (par exemple pêcheur/ pêcheux). C'est la chute du R qui entraîne une fermeture du son Œ en Ø. Cela pourrait expliquer en partie les occurrences acadiennes et cadiennes comme [pør] pour peur si la prononciation du R est absente. Un anonyme de 1654 écrit: « Les noms verbaux en EUR ont une double prononciation, à savoir EUR et EUX [...] courrier/ courrier, mangeur/ mangeux. Mais on écrit toujours avec un R ». Chose certaine, la présence du R était variable.

Au 18<sup>ème</sup> siècle, la variation est encore importante, puisque même l'Académie Française, pourtant en quête de simplification de la langue, tient compte des deux variantes. La variation entre EUR et EUX en finale perdure si l'on en croit Mauvillon (1754) qui déclare que « dans les mots en EUR, l'R ne se prononce pas dans la conversation quand le mot suivant commence par une consonne, à moins qu'on ne parle avec emphase: *le meilleur de mes amis*. Mais il faut toujours prononcer *bonheur, malheur, fureur, terreur, vainqueurs, pleurs* car ces mots ne peuvent être employés qu'avec emphase »<sup>22</sup>. Villecomte (1751) blâme la prononciation des femmes qui « poussent quelquefois leur négligence jusqu'à dire *c'est un menteux* [...] Je n'approuve point du tout ces sortes de mollesses qui sentent l'enfant gâté » (Thurot 1891 vol.2:165). La variante EUX semble persister au 19<sup>ème</sup> siècle avec une connotation péjorative puisque Domergue (1805) écrit: « *Un porteur d'eau, le procureur du roi* [...] c'est la prononciation de l'afféterie ou de l'ignorance » (Thurot 1891 vol.2:169).

En Acadie, Geddes relève la variable Œ dans le dialecte qu'il étudie, mais sa production semble être plus fermée que celle entendue en France: « Ø est le son qui représente dans ce dialecte non seulement le EU fermé de *peu* mais aussi le EU ouvert

---

<sup>22</sup> Thurot apporte un bémol à cette déclaration en précisant que pour sa part, il n'a trouvé qu'une seule occurrence du R final non prononcé, ce qui porte à croire que le R devait être fréquemment prononcé (Thurot vol 2:165).

comme *seul, meuble* en français standard » (1908:41-4). Il signale par ailleurs qu'il est possible qu'une variante plus ouverte de EU soit parfois entendue dans la région qu'il étudie. Il attribue ce phénomène à l'influence de l'éducation, puisque selon lui, ce son reste rare et n'est pas aussi ouvert qu'en français standard. Dans le dialecte étudié par Geddes, c'est le Ø qui est la norme pour les mots en EUR contrairement au français standard.

Lucci (1972:50) relève les variantes Œ et Ø dans le parler de Moncton mais cette opposition est très faible en acadien, bien qu'elle soit stable. Les études postérieures confirment l'usage variable de cette forme en Acadie. Ainsi, Louise Péronnet (1989:20) affirme: « les oppositions phonologiques suivantes ont un rendement beaucoup plus élevé dans le parler acadien qu'en français standard où elles sont très instables et, dans certaines régions, en voie de disparition: Œ s'oppose à Ø par exemple dans *jeune* /*jeûne* ». De même, Karin Flikeid (1984:176 et 188-191) confirme la présence dans le nord-est du Nouveau-Brunswick des variantes Ø et Œ. Elle signale par ailleurs que toutes ses occurrences se situent devant R en syllabe finale. Elle note que dans le cas particulier des noms masculins en EUR, le R est souvent prononcé, ce qui n'est pas le cas autrement, et la variante est alors plutôt ouverte: Œ. Les autres noms en EUR comme *bonheur* ou *valeur* présentent plus de variation entre Ø et Œ.

### **3.2.6 La variable Ɛ**

Nous analysons la variable Ɛ dans deux contextes linguistiques différents: d'une part, en finale des substantifs et suivie de R (*frère, mer, terre*) et, d'autre part, en position de morphème de l'imparfait à la 3<sup>ème</sup> personne du singulier (*avait, était, mangeait*). Dans

ces deux contextes linguistiques, l'histoire phonétique de  $\mathcal{E}$  est différente. Les variantes repérées sont  $\mathfrak{a}$  ou  $\mathfrak{e}$  en français cadien.

### 3.2.6.1 La variable $\mathfrak{e}$ suivie de R à la finale des substantifs

Dans les substantifs que nous analysons,  $\mathcal{E}$  est issu de deux voyelles du latin vulgaire: soit du  $\mathfrak{e}$  tonique (*hibernum* > *hiver* et *terra* > *terre*), soit du  $\mathfrak{a}$  tonique (*mare* > *mer* et *patrem* > *père*)<sup>23</sup>. Selon Thurot, dans le contexte linguistique de substantifs avec R en finale, le son  $\mathcal{E}$  semble toujours ouvert, voire même très ouvert, et donc très voisin du A. Depuis le 16<sup>ème</sup> siècle, la variation entre  $\mathfrak{a}$  et  $\mathcal{E}$  est attestée par les grammairiens. Thurot rapporte qu'on distinguait alors trois variantes du son  $\mathcal{E}$ :  $\mathfrak{e}$  appelé E féminin,  $\mathcal{E}$  appelé E masculin et  $\mathfrak{a}$  muet appelé E intermédiaire. Sylvius (1531) précise qu'il appelle  $\mathcal{E}$  le E ouvert « pour autant qu'il approche de la prononciation de A ». Ceci montre à quel point les deux sons  $\mathcal{E}$  et  $\mathfrak{a}$  pouvaient être confondus (Thurot 1891 vol.1:36 et 55-62). Tory (1529) note qu'à Lyon, à cause du contact avec les Italiens, les femmes prononcent le  $\mathfrak{a}$  pour le  $\mathcal{E}$  alors qu'à Paris, les femmes font l'inverse, prononçant ainsi *Pèris* pour *Paris*. H. Estienne (1582) rapporte que la prononciation *piarre* pour *pierre* ou *guarre* pour *guerre* est définie comme celle du peuple parisien, mais que les femmes de la Cour et d'ailleurs ainsi que les courtisans en général prononcent  $\mathcal{E}$  à la place de  $\mathfrak{a}$ .

---

<sup>23</sup> Voir tableau 3.1 de ce chapitre.

Thurot (1891 vol.1:3-20) explique qu'au 17<sup>ème</sup> siècle, un préjugé très répandu voulait que l'on considère le *ɛ* comme plus doux que le *a* « sans doute car il demandait un effort d'ouverture de la bouche moins important ». La variation entre *a* et *ɛ* continue tout au long du siècle, avec en plus le souci propre à cette époque de distinguer le 'bon usage' de l'usage populaire ou vulgaire. Ainsi, les commentaires de cette époque nous renseignent sur l'évolution dans la perception de la variation même. En 1632, Martin précise que « *a* se prononce vulgairement par *ɛ* » mais Baïf (1674) explique que « *bizerre* est meilleur que *bizarre* ». Il semblerait qu'à la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, un *E* intermédiaire entre *a* et *ɛ* se soit développé, si l'on en croit le témoignage de Dangeau (1694): « nous avons en français des *E* qui ne sont pas absolument des *E* fermés, ni absolument des *E* ouverts, comme dans *pêre*... ils approchent plus de *ɛ* que de *e* » (Thurot 1891 vol.1:62-75). Concernant les mots terminés en -ER, Lancelot (1660) rapporte qu'« en quelques provinces de France, notamment vers la Loire et dans le Vendômois, d'où était Ronsard, et dans la Normandie, d'où était Malherbe, on prononce *mer*, *enfer*, *Jupiter* avec un *e* fermé comme *aimer*, *triompher*, *assister* » (Thurot 1891 vol.1:55-62). Hindret (1687) signale la prononciation en *e* comme « [sentant] bien le précieux ridicule en ces mots de *dictionére* [...] où elle ne paraît pas tout-à-fait extraordinaire »...! Mais cette querelle ne semble pas avoir duré puisqu'en 1696, De la Touche signale les mots en -AIRE (*faire*, *dictionnaire*) comme devant être prononcés *ɛ* et Thurot (1891 vol.1:316-20) ajoute qu'il ne trouve plus aucune trace de querelle après cette date.

Une grande variation phonétique entre  $\epsilon$ ,  $e$  et  $a$  perdure au 18<sup>ème</sup> siècle. De la Touche (1710) en atteste quand il écrit: “l’usage est partagé entre *hergne* et *hargne*; cependant le premier est le plus usité parmi les personnes qui parlent bien”. En 1785, Montmignon signale *terre* et *père* comme deux mots à ne pas faire rimer car leurs sons sont différents (Thurot 1891 vol.1:62-75).

Au 19<sup>ème</sup> siècle, en ce qui concerne l’influence de R sur la voyelle précédente, Nyrop (1858) mentionne la transition encore très fréquente de  $\epsilon R$  à  $aR$  en français qui a aussi amené la transition inverse de  $aR$  à  $\epsilon R$ . Des mots comme *boulevard*, *larme*, étaient à l’origine des mots en  $-\epsilon R$  alors qu’ *asperge*, *cercueil*, *gercer*, *hermine*, *Epernay* étaient à l’origine des mots en  $-aR$ . Il signale comme patoisante, sans toutefois préciser de quel patois il s’agit, les formes *aparcevoir*, *clargié*, *harbe*, *marci*, *parroquet*, *pardre*, *sarmon*, *sarpent*, etc. (Nyrop 1858:241-3). Les témoignages du 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles sur ces variantes sont moins nombreux que pour les siècles précédents, ce qui peut être interprété comme un signe de réduction de la variation. Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue que dans les provinces, la variation est encore probablement bien vivante, même de nos jours.

Pour la variable  $\epsilon$  dans les substantifs, Geddes signale la présence de deux variantes en Acadie:  $e$  et  $a$ . En prenant l’exemple de *alle* pour *elle*, Geddes rappelle que *alle* est aussi très courant dans beaucoup de dialectes français depuis le 16<sup>ème</sup> siècle et il prétend que le R a une influence ouvrante sur la voyelle précédente. Geddes (1908:21-4) signale aussi la présence dans la région de Québec et dans les Maritimes, à Carleton, de la variante fermée  $e$ , comme dans *père*, *mère* et leurs composés. D’après ses observations,

ce trait est beaucoup plus commun dans les zones rurales du Québec qu'en Acadie.

Lucci (1972:45) relève l'alternance entre *œ* et *ɛ* en finale tonique libre dans le parler de Moncton. Le participe ou l'infinitif se réalisent en *œ* et l'imparfait se réalise en *ɛ*. La variante *œ* se retrouve également en finale tonique entravée par R, dans des mots tels que *mère*, *père*, etc. Lucci signale que la prononciation fermée se retrouve chez les locuteurs peu instruits. La variante *a* dans le même contexte est relevée également. Lucci (1972:48-55) explique qu'il s'agit là d'une variante bien connue de la phonétique historique car dit-il:

[d]ans la période du moyen français, l'*e* suivi de R s'est fréquemment ouvert en *a*. Cette évolution est explicable phonétiquement, dans le parler acadien, lorsqu'on sait que le R est apical, dans cette langue, comme il l'était en moyen français. L'apparition de R vélaire en France a probablement arrêté une évolution phonétique, contrairement à ce qui s'est passé en Acadie, où R, vibrante apicale, subsiste. (1972:62-3).

L'étude phonétique de Flikeid (1984:325-34) confirme la présence des variantes dialectales *œ* et *a* devant R dans le parler du nord-est du Nouveau-Brunswick, tout en précisant que plus le niveau de scolarité est élevé, moins la variante *a* est représentée. Elle observe que les locuteurs les plus âgés, et donc potentiellement les moins éduqués, produisent plus de *a*, mais les femmes en produisent moins que les hommes, lui préférant la variante plus standard *ɛ*. L'auteur explique cette tendance par le fait que le niveau de scolarisation est supérieur chez les femmes. Cependant, elle conclut en disant que la



variante **a** est encore très présente à l’oral et qu’elle prédomine chez les deux tiers des informateurs, ce qui montre sa grande vitalité encore à la fin du 20<sup>ème</sup> siècle.

Pour ce qui est de la variante **e**, elle est signalée par Flikeid (1984:357-61) comme très vivante dans la communauté des jeunes locuteurs en Acadie, bien que tous produisent la variante ouverte. Gendron (1966:59-65) dans son étude phonétique du français au Canada définit le R comme une consonne allongée (ainsi que Z et J) qui est très faible en français canadien. Ceci explique selon lui pourquoi on trouve au Canada un **a** très ouvert devant cette consonne, qui diffère du timbre du **e**. Gendron poursuit en affirmant que dans le parler populaire canadien, “l’allongement considérable du **e** devant consonne allongée aboutit souvent à un fléchissement du timbre, c’est-à-dire à la diphtongaison” (1966:60)<sup>24</sup>. Il mentionne la variante fermée **e** mais la définit comme une prononciation ancienne, « devenue vulgaire et laissée au peuple par la bonne société qui ne l’accepte plus ».

### **3.2.6.2 La variable **e** comme terminaison de l’imparfait, 3<sup>ème</sup> personne du singulier**

Il faut remonter à la formation des temps verbaux en ancien français pour comprendre l’origine de la variation dans le cas de la terminaison verbale de l’imparfait. En ancien français, la structure de l’imparfait de l’indicatif (*Base + Morphème*

---

<sup>24</sup> Gendron cite Locke qui relève trois sortes de diphtongues au Nouveau-Brunswick: “la diphtongue par ouverture du segment initial : è>aè, la diphtongue par ouverture du segment initial et fermeture du segment final: è>ay et enfin la fermeture du segment final: è>èy.” Locke mentionne ce dernier cas comme étant le plus fréquent dans cette province. Il interprète plutôt cela comme une diphtongaison spontanée “issue de l’affaiblissement des contractions musculaires et, de ce fait, de la diminution de l’aperture dans la partie finale de la tenue vocalique” (cas de è>èy), ou bien au contraire, dans le cas de è>aè à cause d’un “renforcement du mouvement organique au début de la voyelle”. Il explique le troisième type de diphtongue comme un “stade ultérieur, aussi bien du premier que du second [type de diphtongues]” (1966:61).

*d'imparfait+ Morphème de personne*) est commune à tous les verbes, quel que soit leur groupe. Les deux derniers morphèmes sont la désinence du verbe et de la personne et c'est seulement au morphème temporel que nous nous intéressons ici. Le morphème temporel varie selon les personnes. Pour Je, TU, IL et ILS, il peut varier selon les dialectes et les groupes de verbes. Joly précise qu'en français central, qui est la langue commune au Moyen Age, la désinence à la troisième personne du singulier a d'abord été –EIE qui a évolué en –OIE. –EIE a subi un effacement précoce du –E final qui a ramené le morphème à –EI. Dans les dialectes de l'ouest, la désinence pour la troisième personne est similaire à celle de la langue commune. Au 12<sup>ème</sup> siècle, des variantes apparaissent dans la terminaison de l'imparfait car certains dialectes ne faisaient pas la différence entre la diphtongue [e i] et [o i]<sup>25</sup>. L'évolution phonétique en langue commune pour la troisième personne du singulier est [o i] >[oe]> [wε]> [ε]. Toutefois, l'Académie recommande la graphie -OI au 17<sup>ème</sup> et au 18<sup>ème</sup> siècle. La graphie -AI n'est devenue officielle qu'en 1835 (Joly 1998:144-52; Nyrop 1858:170-8). Chaurand (1972:116-9) reprend l'explication des paradigmes en ancien français et explique que l'unification du paradigme s'amorce à l'ouest et s'étend à l'ensemble du territoire d'Oïl (paradigme en -OUE, -OUES, OUT qui se réduit à –OE, -OES, -OT avec un O). La forme -EIT se maintient et est en concurrence avec la première. Dans la seconde moitié du 12<sup>ème</sup> siècle,

---

<sup>25</sup> Pour les verbes du 1er groupe, le morphème d'imparfait à la troisième personne du singulier devient –*oue*, qui se réduit en –*oe* courant 12<sup>ème</sup> siècle. Les autres verbes ont une troisième personne en –*eie* qui évolue en –*oie*. L'accent en ancien français à la 3<sup>ème</sup> personne porte toujours sur le morphème de temps ce qui explique sa variabilité. Dans les dialectes de l'ouest, deux paradigmes cohabitent. Les dialectes de l'est présentent trois paradigmes. L'explication de ces différents paradigmes est à chercher dans le latin, qui connaissait trois types de désinences pour l'imparfait de l'indicatif: –*ábat* (verbes de la 1<sup>ère</sup> conjugaison), –*ébat* (2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> conjugaisons) et –*iébat/-íbat* (4<sup>ème</sup> conjugaison) (Joly 1998 :144-52).

les formes de l'Ouest se retrouvent dans des textes des autres régions, surtout en poésie où elles fournissent des rimes. Elles subsistent jusqu'au 14<sup>ème</sup> siècle.

Chaurand signale que « du 15<sup>ème</sup> au 17<sup>ème</sup> siècle, l'immigration se caractérise par l'introduction d'un parler étranger à celui qui est pratiqué dans la commune d'accueil » (1972:153)<sup>26</sup>. Péletier (1549) explique que « nous prononçons *prièt, crièt, étudièt* toutes tierces personnes de l'imparfait indicatif venant des verbes en -IER, et toutefois nous écrivons *prioit, étudioit* ». Tout au long du 17<sup>ème</sup> siècle, la prononciation en [wɛ] fait l'objet de querelles, et Vaugelas en 1647 se prononce pour la prononciation en ɛ, ajoutant qu'il faut prononcer ainsi les terminaisons écrites en [wa], par exemple *faisait* pour *faisoit*. La prononciation en [wa] devient la prononciation populaire et celle en ɛ ou e la prononciation des gens lettrés. Mais le phénomène n'est pas encore totalement abouti à la fin du 17<sup>ème</sup> siècle (Thurot 1891 vol.1: 378-81).

Au 18<sup>ème</sup> siècle, c'est Voltaire le premier qui, dans *Zaïre* (1732), introduit la graphie -AIT pour la prononciation ɛ, qui remplace la graphie -OIT encore en vigueur.

Montmignon (1785) rapporte que « les Champenois substituent le son ouvert au son fermé en prononçant...*j'allai* ». La variation persiste pour cette variable jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle, comme le montre l'enquête linguistique effectuée de 1806 à 1812 dans le domaine picard, rapportée par Chaurand (1972:164-5)<sup>27</sup>.

---

<sup>26</sup> Nous savons qu'un groupe de Saintongeais a émigré en Gascogne au 15<sup>ème</sup> siècle et que son parler s'est maintenu jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle, formant une enclave linguistique. Cette situation est similaire à celle connue au Canada et en Louisiane avec la survivance de ce que l'on appelle le J saintongeais (prononcé H aspiré).

<sup>27</sup> Des occurrences de *avait* ont été relevées comme suit: Dans le nord-est: à Namur: *aveut*; à Arras: *avouait*; à Cambrai: *avau*. Dans l'est et le sud-est: patois lorrain: *avo*; territoire de Belfort: *ava*; à Vesoul:

Au Canada, Geddes (1908:59) signale que la terminaison de l'imparfait est prononcée *ɛ* comme en France mais s'est également ouverte en *a* (*vendait/venda*).

Flikeid et Péronnet ne mentionnent pas la variation de la terminaison de l'imparfait car leurs études portent plutôt sur les substantifs que sur la morphologie verbale. Gendron (1966:65) relève deux types de prononciation du *ɛ* en finale verbale au Canada: d'une part la variante *ɛ*, « sonnant à peu de chose près comme le *è* parisien », et d'autre part, dans la langue familière, « lorsque les locuteurs ne se surveillent pas [...] une voyelle plus ou moins teintée de *à* antérieur » qu'il définit comme un *ɛ* plus ouvert qu'à la normale, mais sans pour autant affirmer qu'il s'agit pleinement d'un *a* antérieur, puisqu' « on retrouve un peu du timbre de chacune de ces voyelles ». Il précise enfin que ces variantes sont entendues au Québec et au Nouveau-Brunswick et il rapproche cette tendance à l'ouverture de celle relevée par Rosset dans le parler parisien du 17<sup>ème</sup> siècle (1911), émettant du même coup l'hypothèse selon laquelle ce phénomène a pu être importé au Canada par les immigrants de cette période originaires de l'île-de-France mais aussi d'autres provinces puisque ce trait se retrouve aussi dans d'autres patois gallo-romans tels que le patois des Ardennes ( Gendron 1966:66).

### 3.2.7 La variable *ɜ*

Notre étude examine la variable *ɜ* dans trois contextes linguistiques différents: 1) à l'initiale d'un mot (*jamais, jeter*) ; 2) en position intervocalique (*manger, changer*) et

---

*èvoi*; à Besançon: *aiva*. Dans l'ouest: en Charentes: *aviê/aves*; à Marennes: *avoit*; aux Saintes: *avait*. Comme on peut le constater, la variation était encore grande en France aux 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles.

toujours suivi par une voyelle ; 3) dans le pronom personnel Je ou J'. Les variantes possibles dans ces trois contextes sont le H aspiré (*manher, hamais*) et le Z (*manzer, zamais*). L'origine latine du son ʒ est soit un G en latin classique (*gaudiam > la joie*) soit un Y à l'initiale en latin vulgaire (*jactare > jeter*). D'après Nyrop (1858:388-90), après le bouleversement vocalique du 1<sup>er</sup>-3<sup>ème</sup> siècle le G latin devient l'affriquée dʒ qui se simplifie en ʒ au 13<sup>ème</sup> siècle. Le son est graphié G ou J devant A, E, I à l'initiale et après une consonne (*argentum > argent*). Nyrop signale que l'affriquée s'est cependant conservée dans plusieurs patois tels que le Lorrain et le Tourquennois.

La variante H pour ʒ en France se trouve principalement répertoriée dans l'ancienne province de la Saintonge, qui correspond actuellement aux départements des Charentes et Charente-Maritime (la ville de Saintes et ses alentours) et qui a donné son nom au phénomène de spirantisation, appelé communément le J saintongeais. Mais l'usage de H se trouve aussi dans d'autres régions françaises plutôt situées dans le centre ouest du pays<sup>28</sup>. Nyrop (1858) qui donne une histoire de l'évolution phonétique très complète du G ne mentionne pas la variante H pour le son ʒ. Par contre, Thurot fait quelques remarques au sujet du H en position initiale et médiane, dans le cas où il est étymologique, pour signaler qu'il permute parfois avec les sons C, G, CH et J, ainsi qu'avec le F de façon plus rare. Toutefois, il ne donne pas de détails sur l'origine de ces variantes. Le seul exemple cité qui correspond à notre recherche est *jonchet* (jeu similaire au Mikado) qui

---

<sup>28</sup> Dans un article de 1957 étudiant la spirantisation du ʒ au Canada, l'abbé Charbonneau relève le J saintongeais dans l'Atlas Linguistique de la France (A.L.F.) "aux cartes 630, 632, 639 aux points 536, 514, 529, 621 c'est-à-dire au nord de la Vienne, dans les Deux-Sèvres, les Charentes, la Gironde et le Val de Loire" (Charbonneau 1957:15).

devient *honchet*, et qui est signalé par le Dictionnaire de l'Académie de 1694-1762 et celui de 1835-1878 (Thurot 1891 vol.2 :224-30 et 391-419).

En 1967, le Canadien Jean G. Chidaine situe de façon légèrement différente les régions où l'on trouve le J saintongeais dans l'A.L.F et se livre à une description phonétique et acoustique du phénomène. Il établit le H saintongeais comme correspondant au J français, ce H étant le même qu'un H aspiré en position initiale. Il rapporte une définition assez pittoresque de ce parler par les Saintongeais eux-mêmes qui selon lui « se plaisent à décrire leur façon de parler de la façon suivante: nut pàtwá, disent-ils, sé pàrl à pyèn gul. Par là, ils font allusion en particulier à la production de ce H, qui exige une large ouverture de la cavité buccale » (1967:147)<sup>29</sup>. L'auteur établit par ailleurs que:

Il ne semble pas possible d'établir de corrélation entre la position du /h/ saintongeais et celle de la voyelle environnante (ou des voyelles environnantes) [...] Il faudrait déterminer les raisons pour lesquelles l'articulation apico-vélaire est devenue dorso-palatale (ou dorso-vélaire). Dauzat compare ce recul au phénomène de l'évolution de la *jota*, mais il est aussi comparable au passage du /s/ implosif en final à /h/ en ancien français et dans certains parlers espagnols. (1967:148-50).

En 1960, dans sa thèse intitulée *l'évolution phonétique des parlers du Poitou*, Jacques Pignon confirme la similitude entre la jota des Castillans et le J saintongeais puisque dans les deux cas, le recul de l'articulation est semblable. Cherchant lui aussi les causes d'un tel phénomène, Pignon avance l'hypothèse d'un caractère lié au substrat ethnique, et il ajoute « toute explication phonologique me paraissant exclue » (1960:414). Il précise par ailleurs que les écrivains patoisants du 19<sup>ème</sup> siècle ont adopté la graphie JH et parfois GH pour traduire l'aspiration du J (*ghens*, *jholi*). Enfin la zone géographique recouvrant

---

<sup>29</sup> Il écrit que "l'aire maximale de la fricative /h/ couvre, en plus de la moitié méridionale de la Charente-Maritime, l'ouest de la Charente, une portion sud des Deux-Sèvres [...] et le sud de la Vienne ainsi qu'un point dans le nord de la Gironde" (1967:143 et 145).

le phénomène du J saintongeais, d'après Pignon, est l'extrême nord de la Gironde, l'ouest et le sud-ouest de la Charente, la plus grande partie de la Charente-Maritime (excepté le pays de l'Aunis semble-t-il), l'est du Niortais et une partie du sud-ouest de la région de Parthenay.

Nous n'avons pas trouvé d'explication claire concernant la source de la variante Z pour le son ʒ (*chanzer* pour *changer*). Cependant, la variation entre ces deux sons existe bel et bien et l'ont trouvé quelques témoignages relevant l'usage de ces variantes dans le cas inverse du nôtre. Thurot rapporte le témoignage de Bovelles (1533) qui remarque que dans le pays de Térouanne et de Boulogne-sur-mer, on change le Z intervocalique en J dans des mots comme *maison* > *maijon* (prononcé *maiion*). Vaugelas (1647) affirme que l'on ne se sert plus de *bigearre* car on préfère désormais *bizarre* (Thurot vol. 2:221). Thurot mentionne aussi une variante en L mouillé et note qu'« en français, dans les mêmes mots, l'usage a longtemps été partagé entre Y et J jusqu'au 18<sup>ème</sup> siècle, où il s'est déterminé pour J dans les plus usités et pour Y dans les plus rares » (Thurot 1891 vol. 2:413)<sup>30</sup>.

La présence du J saintongeais est bien attestée au Canada francophone et pas seulement en Acadie. Geddes (1908:103) mentionne la présence du phénomène et donne une liste de mots relevés dans la région de Carleton. Tout comme en français de France, le J saintongeais peut apparaître en Acadie en position initiale ou intervocalique, *jamais/hamais* ou *déjeuner/déheuner*. Geddes affirme:

---

<sup>30</sup> Nous avons trouvé quelques occurrences de *plaille* pour *plage* chez une seule locutrice dans notre échantillon de français cadien. Cette explication peut donc s'appliquer à ces quelques occurrences isolées. Cette variante peu représentée aujourd'hui dans notre échantillon de français cadien remonte pourtant au 16<sup>ème</sup> siècle au moins. Sylvius(1531) affirme que "les Picards prononcent *ga* le *ia* des Français". En ce qui concerne les Normands, Bovelles rapporte qu'ils prononcent ʒ le G, par exemple *ajace* pour *agace*.

This sound is one of the most characteristic in the dialect and yet the most perplexing one to describe, and also not easy to note down when totally unprepared for it at first [...] I remarked the sound all thru Canada and the Acadian districts as well and more pronounced among the illiterate [...] educational influence interfere very much with the regularity of the appearance of the sound and of its quality as well in the speaker's mouth. (1908:103-4).

L'abbé Charbonneau (1957:76) analyse la spirantisation du J à partir d'un corpus de quarante de ses élèves au collège classique de l'Assomption, à 25 miles au nord de Montréal. Il constate que les locuteurs produisant le plus de J saintongeais sont tous descendants de familles acadiennes qui ont émigré dans la région de Montréal. Tout comme Geddes, il relève le caractère plutôt rural et populaire de cette variante: « les mots courants de la vie quotidienne entendus au foyer ou au collège favorisent beaucoup plus l'apparition du phénomène étudié que les mots peu usités, le vocabulaire des gens des campagnes (les fermiers surtout) plus que ceux des villes, la chaîne parlée plus que le mot isolé ». Il affirme que l'on trouve cette variante dans les environs de Québec, dans la Gaspésie, la Beauce, la Baie-des-Chaleurs et le comté de Portneuf, ainsi que chez les habitants de Saint-Jacques de Montcalm, en forte majorité de descendance acadienne. Il précise cependant que H existe même chez des Canadiens dont l'origine est non acadienne. Geneviève Massignon (1962 vol.1:110) signale aussi la présence du J saintongeais dans les régions qu'elle étudie et elle le décrit comme un phénomène du parler acadien.

Barbaud (1984:87) dans son ouvrage *Le choc des patois en Nouvelle-France* synthétise les données des registres de 1608 à 1700 de façon détaillée<sup>31</sup>. Le groupe des Saintongeais constitue le plus large contingent immigrant à cette période, suivi par les

---

<sup>31</sup> Sur un total de 4894 personnes arrivant en Nouvelle-France durant ce siècle, 1460 étaient originaires du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge et de l'Angoumois, ces quatre régions étant regroupées par l'auteur. La plus importante vague d'arrivée de ces colons se situe entre 1660 et 1680.



régions du centre, du nord-est et du nord-ouest de la France<sup>32</sup>. Louise Péronnet (1989) mentionne également le J saintongeais comme un trait caractéristique du parler acadien et précise que l'originalité du parler acadien par rapport notamment au parler québécois est liée à l'origine différente du peuplement des deux colonies. Le Québec a été peuplé par des immigrants majoritairement originaires de la Normandie et de l'Ile-de-France alors que l'Acadie a été peuplée par des immigrants majoritairement originaires du centre-ouest, comme l'a déjà établi Geneviève Massignon (1962:735 citée par Péronnet 1989:6).

### **3.2.8 Le cas de la liaison dans la structure 'eux-autres', 'nous-autres', 'vous-autres'**

Force est de constater que les études sur la liaison ne sont pas pléthore mais rappelons ici quelques règles générales bien établies et voyons dans quelle catégorie se rangent le contexte que nous étudions. Thurot consacre le début de son deuxième volume à la prononciation des consonnes finales, devant voyelles et devant consonnes. Il regroupe une fois de plus les témoignages les plus anciens sur les phénomènes de liaison, depuis le 16<sup>ème</sup> siècle. Globalement, la tendance à cette époque voulait que l'on fasse la liaison entre la consonne finale d'un mot et la voyelle initiale du mot suivant, alors que, de manière générale, la consonne finale du premier mot était muette quand suivie d'une consonne initiale dans le deuxième mot, excepté pour M, N et R. En ce qui concerne le contexte de liaison qui nous intéresse, c'est-à-dire entre un pronom personnel (eux, nous, vous) et un adjectif indéfini (autres), Thurot (1891 vol.2:27) constate que la liaison se réalise systématiquement en Z.

Le contexte que nous étudions n'est pas répertorié en tant que tel dans les ouvrages consacrés à la liaison car cette structure n'est pas reconnue par « le bon usage »

---

<sup>32</sup> L'Anjou, la Touraine, le Berry, l'Ile-de-France, l'Orléanais, la Beauce, la Brie et la Champagne, fournissant à la colonie un total de 1233 personnes.

en vigueur depuis le 17<sup>ème</sup> siècle en France. Le dictionnaire *Petit Robert I* affirme : « ‘autre’ après ‘nous’ ou ‘vous’ est utilisé pour opposer le groupe désigné au reste. ‘eux-autres’ est familier ». Les liaisons très populaires au 16<sup>ème</sup> siècle étaient du type on-z-a, un laid-z-homme, on-z-ouvre, on-z-ordonne, avant-z-hier, il a-t-ouï, il va-t-ou, je n’en ai point-n-eu ... et toutes sont évidemment condamnées par les grammairiens de l’époque, comme Couchie en 1570 (Thurot 1891 vol. 2:61). Brunot souligne que ces liaisons indiquent une répugnance naturelle du peuple aux hiatus (deux voyelles qui se suivent) et que, pour les résoudre, il intercalait une consonne T, Z ou N entre les deux voyelles sans se soucier de l’ancienne consonne finale. Certaines locutions figées sont parvenues jusqu’à nous (quant-à-nous). Ailleurs, l’évolution à travers le temps s’est traduite par un compromis entre l’ancien usage où la consonne finale était liée à la voyelle initiale et les tendances populaires qui étaient à l’amuissement général de la consonne. Vers la moitié du 17<sup>ème</sup> siècle, dans une grammaire anonyme de 1624, on peut lire que tant que l’on ne fait pas de pause, les mots doivent être liés les uns aux autres comme par une chaîne. Mais Chifflet (1659) et Hindret (1687) professent que cette liaison n’a lieu entre deux mots que si le premier sert de régime, ou déterminatif, au mot suivant, par exemple un adjectif devant un substantif, une préposition devant le complément qu’elle introduit, un verbe devant son complément d’objet direct, et un sujet devant un verbe (Thurot 1891 vol.2:8, cité par Brunot 1966 vol.4:213-18).

Le bon usage triomphant, le hiatus au 18<sup>ème</sup> siècle constituait une faute sans rémission. En poésie, il est impossible de négliger les liaisons qui font partie intégrante du décompte des syllabes. Pourtant, cette obligation restait artificielle et avait bien du mal à triompher des habitudes populaires. Trop de liaison était alors assimilé à une forme de

pédantisme. Domergue à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle impose alors ce que Brunot qualifie de « règle brutale »: « hors de la conversation, toute consonne finale se lie à la voyelle initiale » (Brunot 1966 vol.6:99).

Pierre Encrevé, dans son volume consacré à la liaison, écrit que:

Quelles que soient leurs opinions théoriques, tous les auteurs s'accordent en pratique à décrire la liaison comme un phénomène ayant lieu dans la chaîne parlée au contact entre deux mots, dont le premier lorsqu'il est prononcé isolé ou devant un mot commençant par une consonne (C) se termine par une voyelle (V), et dont le second prononcé isolément commence par une voyelle; tous caractérisent ce phénomène par deux faits phonétiques, bien qu'ils ne les dégagent pas toujours explicitement : [...] *la présence d'une consonne* [...] *la resyllabation* [...]. (1988:23)

Le type de liaison que nous étudions ici n'est pas mentionné par Encrevé, mais d'après sa classification, il appartient au type des liaisons obligatoires.

En ce qui concerne les différentes variantes rencontrées dans notre corpus de français cadien, elles sont au nombre de deux: 1) Z qui est la réalisation standard en français ; 2) H de type *nous-h-autres* qui n'est mentionnée dans aucun des ouvrages que nous avons pu consulter. Intuitivement, il semble logique d'émettre l'hypothèse qu'il s'agit là d'une analogie avec le phénomène d'aspiration du J saintongeais, puisque dans la majorité des cas, les locuteurs qui produisent un H en liaison produisent également un J aspiré en H.

L'examen des sources de la variation phonétique des variables étudiées ainsi que l'histoire de leur usage en France depuis le Moyen Age jusqu'au 20<sup>ème</sup> siècle établit le bien-fondé de notre étude sur la variabilité car il prouve que les formes phonétiques qui nous intéressent existaient déjà avant même que les premiers Français s'installent en Amérique du Nord et se sont maintenues tout au long des siècles en Acadie et ailleurs (comme au Québec). Nous venons ainsi d'établir qu'il existe bien un continuum entre le

répertoire diversifié des colons et la variété hétérogène de français parlé encore de nos jours en Acadie. L'usage variable des FAT en Louisiane fait l'objet d'un autre chapitre portant sur l'analyse quantitative de nos résultats.

Dans le chapitre suivant, nous présentons les deux bases de données de français cadien dont nous disposons et notre échantillon de locutrices.

## **CHAPITRE 4: PRÉSENTATION DU CORPUS DE FRANÇAIS CADIEN**

Nous avons puisé nos données dans deux corpus différents: l'un réalisé en 1975 par une équipe de chercheurs dans le sud de la Louisiane et l'autre réalisé par Dubois à LSU en 1997. Nous les appelons corpus Gold 1975 et corpus Dubois 1997.

### **4.1 Le Corpus Gold 1975**

En 1975, les chercheurs canadiens Gerald Gold, Dean Louder et Eric Waddell dirigèrent un projet en géographie sociale, financé par l'Université Laval, la Wenner-Gren foundation for Anthropological Research, le Social Science and Humanities Research Council of Canada et la Fondation Ford. Lors de leur enquête de terrain dans la ville de Mamou, paroisse de Saint-Landry, ils ont constitué un corpus d'entrevues avec des locuteurs de français cadien. En 2000, Dubois a récupéré et transcrit quelques entrevues avec les locuteurs plus âgés afin de compléter son propre corpus que nous présentons dans la prochaine section. Le corpus Gold 1975 permet de donner une dimension historique comparable au corpus Dubois 1997 et, de ce fait, de déterminer les normes locales de la communauté cadienne, les endonormes, qui doivent être différenciées des normes provenant de l'extérieur de la communauté, les exonormes. De plus, certaines entrevues auprès de locuteurs quasi monolingues réalisées par l'équipe de Dubois, ont été ajoutées au corpus Gold 1975. Au total, cette base de données historique comporte vingt entrevues, divisées en trois sous-échantillons (Dubois 2003:3): les ancêtres unilingues (3 entrevues, toutes des femmes, nées entre 1890 et 1901); les doyens ayant le français comme langue dominante (9 entrevues, 5 hommes et 4 femmes, nés entre 1901 et 1915); les doyens maîtrisant l'anglais et le français, ou doyens bilingues (8 entrevues, 6 femmes et 2 hommes, nés entre 1908 et 1914).

## **4.2 Le corpus Dubois 1997**

Avant de compléter le corpus de français cadien à LSU, la directrice de projet, Sylvie Dubois, a réalisé une enquête sociale préliminaire dans plusieurs communautés cadiennes. Elle a aussi évalué des données provenant du recensement américain de 1990. Les résultats sont discutés dans différents articles (voir Dubois 1995, 1997, 1998, Dubois et Mélançon 1997, et dans les recherches portant sur l'anglais cadien par Dubois et Horvath 1998, 1999, 2000). Selon ces études, la localité joue un rôle important en français cadien. C'est donc dire que l'endroit où se tient l'enquête est un facteur déterminant. Ainsi, afin de s'assurer que les lieux sélectionnés sont représentatifs de la communauté cadienne d'une part, et qu'ils soient aussi diversifiés que possible d'autre part, le recensement américain de 1990 s'est avéré une source d'information très utile pour déterminer les villes et les communautés comptant une forte densité de locuteurs cadiens. Ce recensement permet aussi de déterminer les fortes traces de l'ancestralité acadienne et enfin de localiser les aires géographiques détenant une grande diversité sociale et économique dans leur structure. Nous avons décidé d'inclure dans notre échantillon des locutrices provenant des quatre paroisses étudiées : Avoyelles, Lafourche, Saint-Landry et Vermillon.

L'enquête sociale a également permis de collecter des informations essentielles sur l'organisation sociale de la communauté cadienne, telles que le rôle des femmes et des hommes dans le cadre privé et en public, les réseaux sociaux, le travail, les niveaux d'éducation, les profils linguistiques, etc. Tous ces éléments mènent à une meilleure compréhension de la communauté et, finalement, à une organisation efficace des données du corpus de français cadien. Ces informations ont été recueillies grâce à un

questionnaire précis distribué à environ 1 440 personnes. Le questionnaire contenait 54 questions, ouvertes ou à choix multiples. Des catégories sociales particulièrement importantes ont alors été déterminées, par exemple la délimitation de groupes d'âges socialement significatifs dans la communauté (les jeunes: 20-40 ans ; les cadets: 40-60 ans ; les aînés: 60 ans et plus) et le degré d'exposition dialectale (DED). Il a également été possible d'établir une liste de thèmes concernant la communauté cadienne, qui a servi de base pour l'élaboration des questions posées lors des entrevues du corpus de français cadien. Ce point avait d'ailleurs été exploré dès le début de la recherche, avant même d'avoir effectué l'enquête sociale, à l'aide d'un questionnaire pilote constitué de huit questions ouvertes qui avait été distribué à 80 personnes dans les quatre communautés. Selon les réponses données à ce questionnaire pilote, un autre questionnaire, plus élaboré, a été mis au point pour l'enquête sociale, utilisant quelques formulations issues du questionnaire préliminaire. Les questions et les formulations utilisées dans les entrevues du corpus de français cadien sont donc le fruit d'une minutieuse recherche. Une connaissance approfondie de la communauté a également permis de déterminer les membres les plus représentatifs de la communauté linguistique cadienne.

Le corpus Dubois 1997 se compose d'environ 300 heures d'enregistrement (à peu près 150 minutes par locuteur). Les entrevues s'organisent en trois enregistrements menés par trois enquêteurs différents avec chaque locuteur. La production du discours se divise approximativement en 60 minutes d'anglais, 180 minutes de français cadien et 60 minutes en français académique. La première entrevue a pour but la production d'une conversation en anglais menée par un locuteur dont la langue maternelle est le cadien anglais. La seconde entrevue en français cadien est menée par un locuteur membre de la

communauté cadienne et la dernière est menée par un locuteur qui a appris le français comme langue seconde dans un contexte académique et a pour but de mesurer le niveau d'accommodation linguistique des locuteurs de français cadien.

La première entrevue a pour but de créer une atmosphère détendue entre l'enquêteur et l'informateur, de mettre les informateurs à l'aise en leur permettant de s'exprimer en anglais, et de donner l'occasion aux enquêteurs de collecter des informations biographiques supplémentaires. Le protocole des entrevues en français cadien (la seconde entrevue) est le centre d'intérêt principal du corpus de français cadien et sert de base à l'étude quantitative que nous proposons ici. Cette entrevue se compose de questions ouvertes encourageant l'informateur à produire beaucoup de discours dans un style informel et vernaculaire. Des questions d'ordre socio-démographique sont posées, concernant la famille et les thèmes qui s'y rapportent (résidence, origines des parents, éducation) et les locuteurs discutent de thèmes variés tels que la cuisine, la musique, les jeux, les loisirs, les festivals, l'économie, les problèmes de santé, la violence, la religion, etc.

Chacune des quatre communautés cadiennes est représentée par 30 locuteurs (15 hommes et 15 femmes), soit un total de 120 informateurs. Socialement, les 120 entrevues peuvent être divisées en 24 possibilités, pour un total de 5 locuteurs par cellule, un nombre suffisant d'informateurs pour assurer la validité statistique d'une étude quantitative. En plus des entrevues, des feuilles d'informations ont été remplies, procurant des informations supplémentaires sur l'arrière-plan des informateurs et aussi leurs commentaires sur l'atmosphère, le succès et le rythme de l'entrevue. Les fichiers biographiques, combinés avec les informations des entrevues constituent un moyen de



contrôle indépendant (par exemple, le statut de membre essentiel de la communauté cadienne, l'habileté linguistique), qui contribuent fortement à l'interprétation des données linguistiques.

#### **4.3 Notre échantillon**

Parmi toutes les entrevues à notre disposition (corpus Gold 1975 et Dubois 1997), nous avons retenu uniquement 29 entrevues de femmes cadiennes dont 9 appartiennent au corpus Gold 1975. La génération la plus ancienne est celle des ancêtres unilingues, nées entre 1890 et 1901, qui comporte 3 locutrices. Viennent ensuite les doyennes, nées entre 1901 et 1915 (9 locutrices). Cette génération est la première à subir les pressions de l'anglais à l'extérieur de la famille, mais le français est la langue parlée à la maison et dans la communauté souvent encore peu accessible par les gens qui n'en font pas partie. La troisième génération est celle des aînées, âgées de 60 ans et plus au moment de l'entrevue en 1997. Elles sont nées après la première guerre mondiale et pendant la grande dépression, entre 1917 et 1932 (8 locutrices). Elles représentent la première génération totalement bilingue qui maîtrise les deux langues mais va cesser de transmettre le français à ses enfants. Enfin, la quatrième génération représentée dans notre échantillon est celle des cadettes, nées autour de la deuxième guerre mondiale entre 1935 et 1949 (9 locutrices). Elles sont la dernière génération totalement bilingue puisque la génération suivante, n'ayant pas ou peu appris le français à la maison, devient peu à peu unilingue en anglais, même si souvent ces locuteurs ont encore une compréhension assez bonne du français. Le tableau 4.1 ci-dessous présente les locutrices sélectionnées. Elles sont classées par génération, en quatre grandes catégories définies selon leur habileté linguistique et la paroisse où elles vivent.

### LISTE DES LOCUTRICES

Tableau 4.1: Echantillon de 29 locutrices de quatre générations provenant de quatre paroisses.

<b>ANCETRES UNILINGUES</b>	<b>ANNEE DE NAISSANCE</b>	<b>PAROISSE</b>	<b>DED</b>	<b>CODE</b>
Marie	1892	Vermillon		149
Eugénie	1890	St Landry		159
Martha	1901	St Landry		157
<b>DOYENNES FRANCAIS DOMINANT (1901-1915)</b>	<b>ANNEE DE NAISSANCE</b>	<b>PAROISSE</b>	<b>DED</b>	<b>CODE</b>
Liliane	1901	Avoyelles		167
Désirée	1906	St Landry		177
Léonie	1909	Vermillon	2	146/27
Edna	1915	St Landry		156
Féliciane	1910	Lafourche	4	174/127
<b>DOYENNES FRANCAIS ET ANGLAIS (1909- 1914)</b>	<b>ANNEE DE NAISSANCE</b>	<b>PAROISSE</b>	<b>DED</b>	<b>CODE</b>
Carmen	1912	Lafourche	4	176/126
Eliza	1914	Lafourche	7	175/129
Vivianne	1909	Vermillon	1	147/30
Annette	1911	Avoyelles		168
<b>AINEES (1917- 1932)</b>	<b>ANNEE DE NAISSANCE</b>	<b>PAROISSE</b>	<b>DED</b>	<b>CODE</b>
Anne	1919	Avoyelles	4	90
Résia	1920	Avoyelles		165
Constance	1932	Avoyelles	5	89
Joséphine	1928	Lafourche	4	130
Pauline	1924	Vermillon	3	26
Aurélie	1919	Vermillon	4	28
Madeleine	1931	St Landry	4	56
Isabelle	1917	St Landry		155
<b>CADETTES (1935-1949)</b>	<b>ANNEE DE NAISSANCE</b>	<b>PAROISSE</b>	<b>DED</b>	<b>CODE</b>
Mathilde	1935	Vermillon	1	22
Jocelyne	1939	Vermillon	3	23
Rebecca	1939	St Landry	1	51
Jacinthe	1937	St Landry	2	53
Rose	1940	St Landry	2	55
Evelyne	1938	Lafourche	4	125
Chantal	1936	Lafourche	5	122
Colette	1943	Avoyelles	6	84
Jacqueline	1949	Avoyelles	5	81

La génération des doyennes est divisée en deux, d'une part les locutrices ayant le français comme langue dominante, d'autre part celles étant bilingues. Précisons enfin que les noms utilisés sont des pseudonymes, conformément aux accords passés avec les informateurs.

Parce que nous souhaitons mener une étude diachronique, le choix des locutrices s'est effectué selon deux critères principaux: l'âge et l'habileté linguistique face au français cadien. Étant donnée la situation de perte de vitesse du français cadien notamment au contact de l'anglais (processus d'assimilation), les locutrices les plus habiles (unilingues, semi-bilingues notamment) sont par définition des personnes âgées de 60 ans ou plus au moment de l'entrevue (1975 ou 1997).

L'habileté linguistique des locuteurs est établie selon le « Market Dialect Index » (MDI), appelé en français le degré d'exposition dialectale (DED). Ce facteur est un indice qui établit sur une échelle allant de 1 à 7 (trois groupes au total: bas, moyen, élevé) le degré d'exposition des locuteurs interrogés face au français cadien. Comme le précise Dubois (2005:14), « le degré d'exposition dialectale nous permet de discerner les locuteurs qui sont des membres inhérents de la communauté linguistique cadienne d'autres locuteurs situés aux deux extrêmes de l'échelle d'exposition. Les locuteurs cadiens sont, sauf exception, illettrés». Les niveaux 1 et 2 (élevés) correspondent à des locuteurs aspirants. Leur parler est caractérisé par une habileté dialectale plus hétérogène, et ce sont en général des personnes qui ont un niveau d'instruction assez élevé et qui ont été exposées à d'autres variétés de français (le français académique par exemple). Les niveaux 3 et 4 (moyennes) représentent les véritables locuteurs du français cadien, qui utilisent le cadien dans leurs activités quotidiennes et le parlent régulièrement avec les

membres de la communauté. Les locuteurs classés aux niveaux 5 et 6 le sont aussi, mais ils ont moins d'occasions de parler le français cadien que ceux des niveaux 3 et 4. Enfin, le niveau 7 (bas) regroupe des locuteurs qui sont les seuls à parler le français cadien dans leur entourage, et dont la production montre des signes d'étiollement linguistique. Nous reproduisons ici le tableau des différents aspects de l'usage du français cadien, à partir duquel le degré d'exposition dialectale a été déterminé pour chaque locuteur (Dubois 2005:14):

Tableau 4.2: Les sept degrés d'exposition dialectale (DED) cité par Dubois 2003.

1.	Expérience de la langue maternelle ou des langues apprises dans l'enfance: les locuteurs ont grandi dans un environnement où l'on parlait français exclusivement ou la plupart du temps, où l'on parlait français et anglais, l'anglais était la seule langue utilisée ;
2.	Langue la plus utilisée avec les membres de la famille immédiate, c-à-d à la maison avec conjoints et enfants;
3.	Langue la plus utilisée avec les membres de la famille éloignée, c-à-d les parents, grands-parents et les oncles et tantes;
4.	Langue la plus utilisée dans les interactions routinières au travail ou avec les autres membres (amis) de la communauté;
5.	Expérience de la langue cadienne ou du français académique dans l'éducation du locuteur (ex. français ou anglais comme langue d'instruction pour la plus vieille génération et l'apprentissage du français à l'école pour la jeune génération);
6.	Expérience linguistique des conjoints et des parents (ex. Ils ont été élevés en anglais et n'ont jamais appris le français, ils parlent français, ils ont appris le français académique, ils ne sont pas Cadiens et ne comprennent aucune variété de français);
7.	Usage professionnel du français: annonceur à la radio, enseignant, musicien ou chanteur cadien, journaliste pour la presse locale, membre d'une organisation locale ou étrangère vouée à la maintenance du français ou de la culture francophone.

Les locutrices issues du corpus Gold de 1975 n'ont pas de degré d'exposition dialectale (dorénavant DED) car elles sont monolingues, et la question du degré d'exposition dialectale ne se pose pas pour elles. Seules les locutrices du corpus Dubois

1997 se sont vues attribuer un DED (voir tableau 4.1). Nous avons choisi de sélectionner nos entrevues parmi les locutrices des niveaux 1, 2, 3 et 4 essentiellement car ces niveaux sont ceux qui définissent les véritables locuteurs cadiens. Cependant, pour la génération des cadettes, le nombre insuffisant de locutrices ayant un DED compris entre 1 et 4 nous a obligé à inclure dans cette catégorie 3 locutrices ayant un DED entre 5 et 6, et ce afin de respecter un minimum de 2 personnes par paroisse pour chaque génération, lorsque cela est possible<sup>33</sup>. Pour la génération des aînées de la paroisse de Lafourche, toutefois, il ne nous a pas été possible de respecter cette règle. Il y a donc une seule locutrice de la paroisse de Lafourche pour la génération des aînées<sup>34</sup>. Le parler des femmes les plus âgées des niveaux 1 et 2 nous intéresse particulièrement. Dans sa thèse, Catherine Bodin (1987) suggère que l'éducation a réellement pu influencer leur variété de français.

Le tableau 4.3 ci-dessous présente les informations biographiques pour chacune des locutrices de notre échantillon, incluant des informations telles que leur niveau d'éducation, leur rapport à la religion, le nombre d'enfants qu'elles ont eu et leur mobilité géographique. Ces informations ont été collectées grâce aux fiches biographiques et aux réponses que les locutrices ont apporté lors de leurs entrevues.

---

<sup>33</sup> Dans la génération des doyennes ayant le français comme langue dominante, une des locutrices, Eliza, a un DED très bas (7), mais nous avons décidé de l'inclure dans notre étude car elle appartient à une génération dont il reste peu de représentantes dans les corpus (elle est née en 1907). D'autre part, à l'époque où Eliza était enfant, le français cadien était encore très largement représenté, mais elle n'est plus exposée dans son quotidien faute de locuteur, et non faute d'habileté linguistique.

<sup>34</sup> Nous avons tenté de substituer un homme de cette génération ayant un DED de 3, mais nous avons dû abandonner bien vite cette option, son comportement linguistique étant systématiquement à l'inverse de celui des 29 autres locutrices féminines.

Tableau 4.3: Le réseau social des locutrices de notre échantillon.

Légende pour la dernière colonne: C = catholique, P = pratiquante, F = prie en français, A = prie en anglais. ? indique que nous ignorons la langue dans laquelle elles prient et ?? indiquent que nous ne disposons d'aucune information.

NOM	PROFESSION	ENFANTS	EDUCATION	VOYAGES	RELIGION
<b>Marie</b>	petits travaux dans le village	?	6 mois	non	C/P/F
<b>Eugénie</b>	travaillait à la ferme familiale	3	5 ou 6 ans	non	C/P/F
<b>Martha</b>	aidait son mari aux champs	6	jamais	non	C/P/F
<b>Liliane</b>	a travaillé un an	4	a fini le lycée	non	C/P/?
<b>Désirée</b>	??	2	??	non	C/P/F
<b>Léonie</b>	couturière	3	jamais	oui (étranger)	C/P/?
<b>Edna</b>	a travaillé "un peu"	2	10ème grade	oui (U.S)	C/P/?
<b>Féliciane</b>	vendeuse (a repris l'affaire de famille)	8	9ème grade	oui (étranger)	C/P/F
<b>Carmen</b>	mi-temps à l'école comme cuisinière	2	5ème grade	oui (Las Vegas)	C/P/ latin
<b>Eliza</b>	a travaillé à l'usine de crevettes avant de se marier	4	6ème grade	non	C/P/F
<b>Vivianne</b>	femme au foyer	3	a fini le lycée	oui (U.S)	C/P/F
<b>Annette</b>	épicière pdt 27 ans	2	a fini le lycée	oui (Mississippi)	C/P/F
<b>Anne</b>	a travaillé 21 ans dans une maison de retraite	3	8ème grade	non	C/P/F
<b>Résia</b>	aidait son mari	3	a fini le lycée	non	C/P/?
<b>Constance</b>	secrétaire médicale pdt 10ans	5	a fini le lycée+trade school	non	??
<b>Joséphine</b>	femme au foyer	3	10ème grade	oui (étranger)	C/P/F et A
<b>Pauline</b>	institutrice	2	université	oui (U.S /Canada)	C/P/F
<b>Aurélie</b>	sage-femme	3 (?)	6ème grade	oui (U.S /Canada)	C/P/F
<b>Madeleine</b>	cuisinière dans un lycée pdt 15 ans	4	junior high	non	C/P/?
(cond.)					

<b>Isabelle</b>	mi-temps (profession inconnue)	2	8ème grade	oui (Californie pdt la guerre)	C/P/?
<b>Mathilde</b>	secrétaire au school board	6	université	non	C/P/?
<b>Jocelyne</b>	femme au foyer	4	université	oui (Europe)	C/P/A
<b>Rebecca</b>	secrétaire à la retraite/divorcée	2	université	oui (France à 16 ans)	C/P/?
<b>Jacinthe</b>	commerçante à son compte	2 ou 3	université	non	C/P/A
<b>Rose</b>	serveuse et aide-soignante	1	10ème grade	oui (N C)	C/P/F et A
<b>Evelyne</b>	femme au foyer	3	a fini le lycée	oui (mari militaire)	? ?
<b>Chantal</b>	femme au foyer	2	a fini le lycée	oui (mari militaire)	? ?
<b>Colette</b>	secrétaire médicale pdt 29 ans	2	8ème grade	non	C/P/?
<b>Jacqueline</b>	coiffeuse jusqu'à l'accident de son mari	2	lycée + école de coiffure	non	C/P/?

Nous constatons que la plupart des femmes de la communauté cadienne dans notre échantillon sont dans l'ensemble peu éduquées sauf les plus jeunes. Certaines parmi les plus âgées ne sont jamais allées à l'école. Celles qui y ont été n'ont pratiquement jamais achevé le cycle secondaire. Dans l'ensemble, elles ont toutes élevé leurs enfants et certaines ont des emplois en dehors de la maison mais toujours dans la communauté, où elles effectuent des travaux d'ordre manuel (ramasser du coton, éplucher des crevettes, etc). Leur réseau social est donc plus ou moins fermé, et aucune ne travaille en dehors de la Louisiane. A part quelques exceptions, ces femmes n'ont jamais voyagé non plus et sont donc très attachées à leur communauté. D'une manière générale, celles qui ont voyagé ou vécu à l'étranger ont suivi leur mari qui était dans l'armée. La religion est de toute évidence une grande source d'influence pour elles et l'église un lieu de rencontre privilégié avec leurs semblables. Toutes sont catholiques et dans l'ensemble assez

pratiquantes (26 locutrices sur 29 se disent pratiquantes, voir tableau 4.3). Elles parlent très volontiers de leur religion qui semble être une part importante de leur vie sociale. C'est souvent leurs grands-parents ou leurs parents qui leur ont transmis l'importance de l'éducation religieuse. Ceci est un trait typique à l'ensemble de la diaspora cadienne comme nous l'avons mentionné au chapitre 2.

Le chapitre qui suit présente les résultats de l'analyse quantitative des variables à l'étude sur les quatre générations de femmes cadiennes que nous venons de présenter.



## CHAPITRE 5: ANALYSE QUANTITATIVE DES CINQ VARIABLES SUR QUATRE GÉNÉRATIONS DE FEMMES CADIENNES

Ce chapitre a pour but de présenter la fréquence d'usage des cinq variables étudiées dans le parler des 29 femmes de notre échantillon et de déterminer les variantes dialectales les plus usitées. Nous rapportons ensuite les résultats d'un test auditif auprès de deux informatrices à qui nous avons demandé de juger l'aperture d'un nombre de voyelles que nous avons codifiées. Par la suite, nous présentons l'analyse acoustique d'un échantillon audio que nous avons mesuré avec un appareil spectrographique. Cette analyse nous permet de prouver la fiabilité de notre codification et donne du même coup plus de poids aux résultats obtenus par l'analyse variationniste des facteurs, à l'aide du logiciel Goldvarb. Ces résultats sont présentés dans la dernière section de ce chapitre.

### 5.1 Présentation générale des cinq variables étudiées

Le tableau 5.1 présente la fréquence d'usage de toutes les variantes pour les cinq variables à l'étude.

Tableau 5.1: Tableau général de la fréquence des cinq variables étudiées

VARIABLE	POURCENTAGE	OCCURRENCES
<b>ɔ + R/L (1 254 occ.)</b>		
ɔ	31	389
o	68	853
ou	1	12
<b>œ+R (1 002)</b>		
œ	51.5	516
ø	48.5	486
<b>ɔ +MM/NN (3 736)</b>		
ɔ	60.9	2275
ou	32.8	1226
œ	6.3	235
<b>ɛ (8 525)</b>		
ɛ	46.8	3989
é	49	4178
a	4.2	359
<b>ʒ (6 084)</b>		
ʒ	78.8	4794
h	3.8	232
z	17.4	1058

Au total, 20 602 occurrences ont été relevées et analysées, la variable la plus fréquente comporte 8 526 occurrences alors que la moins fréquente compte 1 002 occurrences. Les sections qui suivent décrivent les variantes dialectales telles qu'elles sont représentées dans notre échantillon de français cadien.

### 5.1.1 ɔ devant R et L

Nous avons codifié les occurrences de la variable ɔ dans des mots lexicaux en position antépénultième et suivie des liquides R ou L, c'est-à-dire des mots comme *encore*, *école*, etc<sup>35</sup>. Nous avons récolté 1 254 occurrences au total. Trois variantes sont possibles pour cette variable: le ɔ ouvert, qui est la prononciation standard, le O fermé, qui représente la forme dialectale la plus fréquente, et enfin le OU, une autre forme dialectale qui ne totalise que 1% d'occurrences par rapport à l'ensemble de la base de données et que nous avons décidé de retirer de notre analyse. Les douze occurrences sont produites par trois locutrices (une doyenne bilingue, une aînée et une cadette) et se composent de sept occurrences du mot *école*, quatre occurrences de *récolte* et une occurrence de *folle*.

### 5.1.2 Œ devant R

Notre analyse porte sur les occurrences de la variable Œ devant R en position finale, dans les mots lexicaux comme *peur*, *sœur*, *asteur*, etc. Les variantes possibles sont le Œ ouvert, qui représente la variante standard, et la variante Ø fermée qui représente le trait dialectal. L'ensemble de notre échantillon a permis de récolter 1 002 occurrences au total. Il est intéressant de remarquer que la distribution des deux variantes est à peu près équivalente, environ moitié moitié.

---

<sup>35</sup> Pour la liste complète des mots retenus pour chaque variable, voir le chapitre 1.

### 5.1.3 ɔ devant MM et NN

La base de données pour ɔ devant les nasales géminées NN et MM (*bonne, comme, tu connais*) inclut des occurrences de ɔ dans des substantifs et des occurrences du marqueur interactionnel « *tu connais* » (tu sais), très fréquent en français cadien puisque 27 locutrices sur les 29 étudiées le produisent dans leurs entrevues. Nous avons récolté un total de 3 736 occurrences. Les variantes possibles sont le ɔ ouvert (60.9%), le OU dialectal assez fréquent (32.8%) et le Œ moins employé (6.3%) par exemple *comme, \*coumme, \*cæmme*.

### 5.1.4 La variable ɛ

Notre échantillon nous a permis de récolter un total de 8 526 occurrences. C'est la base de données la plus large quantitativement. Le tableau 5.1 montre que ɛ et e ont une fréquence similaire (respectivement 46.8% et 49%) et a une fréquence plus faible (4.2%). La variable ɛ a été codifiée subséquemment dans deux contextes linguistiques: 1) les verbes à l'imparfait de l'indicatif, à la troisième personne du singulier uniquement (*il/elle/on avait, était, faisait, etc.*); 2) les substantifs quand cette voyelle est suivie de R/RE ou RRE final (*hiver, mère, guerre*). Nous rapportons les résultats du conditionnement linguistique dans la section 5.3.4.

### 5.1.5 La variable ʒ

Nous avons relevé 6 084 occurrences pour la variable ʒ qui a été codifiée dans trois contextes différents: 1) le pronom personnel JE ou J'; 2) les substantifs, en position initiale ou en intervocalique par exemple *jamais* ou *manger*; 3) la liaison du type *nous-*

*autres, vous-autres, eux-autres*, très courante en français cadien. Les variantes possibles sont ʒ standard qui apparaît à 78.8%, le H dialectal aussi appelé J saintongeais à 3.8%, et le Z, à titre d'exemple *manger, \*manzer, \*manher*. Pour ce qui est de la liaison, c'est le Z qui représente la variante standard. Le tableau 5.1 indique le nombre total d'occurrences de Z dans les deux contextes.

Toutes les codifications sur lesquelles notre analyse est basée ont été effectuées par jugement auditif, c'est-à-dire par simple écoute. Avant d'approfondir l'analyse quantitative, et pour donner à celle-ci tout son poids, nous avons vérifié la fiabilité de notre jugement auditif par recoupements de jugements et à l'aide de mesures acoustiques. Le but est de nous assurer que notre codification correspond, dans la majorité des cas, à la réalité acoustique telle que mesurée par l'analyse spectrographique d'échantillons audio. La section qui suit présente nos résultats.

## **5.2 Evaluation de la fiabilité de notre codification et analyse spectrographique des variables étudiées**

En suivant les pratiques courantes dans les études acoustiques, nous avons soumis un échantillon de 76 occurrences au jugement de deux autres locutrices dont le français est la langue maternelle. La première, Marianne, parle le français de France; la deuxième, Amanda, est une locutrice de français cadien éduquée (originaire de Villeplate dans la paroisse Evangéline). Cette première comparaison permet d'obtenir une tendance générale sur notre jugement: soit le leur sera similaire au nôtre, soit il sera distinct. Sur les 76 occurrences soumises à leur jugement (58 occurrences vocaliques et 18 occurrences consonantiques) 73 ont pu être classées. Le tableau 5.2 ci-dessous présente les résultats obtenus.

Tableau 5.2: Comparaison de notre jugement avec celui de Marianne, une locutrice de FS et d'Amanda, une locutrice de FC. \* Une occurrence n'a pu être classée par Marianne.

Variable	Notre jugement	Locutrice de français standard	Locutrice de français cadien
<b>ɔ +R/L (12 occ.)</b>			
Standard	6	11	10
Dialectal	6	1	2
<b>œ+ R (8 occ.)</b>			
Standard	4	5	6
Dialectal	4	3	2
<b>ɔ +M/N (13 occ.)</b>			
Standard	8	8	11
Dialectal	5	5	2
<b>ɔ marqueur(6 occ.)</b>			
Standard	4	4	2
Dialectal	2	2	4
<b>ε substantifs (9 occ.)</b>			
Standard	4	0	1
Dialectal	5	9	8
<b>ε verbes (8 occ.)</b>			
Standard	4	1	1
Dialectal	4	6*	7
<b>ʒ substantifs (11 occ.)</b>			
Standard	3	3	3
Dialectal	8	8	8
<b>ʒ p. pers (3 occ.)</b>			
Standard	1	1	1
Dialectal	2	2	2
<b>Z Liaison (4. occ.)</b>			
Standard	4	4	4
Dialectal	0	0	0

On remarque tout d'abord que les 18 occurrences de consonnes (ʒ dans les substantifs et dans le pronom personnel Je et Z en liaison) ne font l'objet d'aucune ambiguïté puisque les trois jugements se rejoignent à 100%. Nous allons donc nous concentrer uniquement sur l'analyse acoustique des voyelles.

Le jugement de la locutrice de français de France, Marianne, diffère du nôtre dans 16 cas, et elle a éliminé une occurrence (VO2, allait) faute de pouvoir la classer. Parmi les

divergences, on remarque que la tendance générale de Marianne est standard<sup>36</sup>. À l'inverse, elle a identifié comme dialectales sept occurrences que nous avons qualifiées de standard. Six d'entre elles concernent la variable  $\epsilon$  qu'elle perçoit presque toutes de façon dialectale. Au total, on peut dire que son jugement a essentiellement divergé du nôtre dans les variables  $\epsilon$  et  $\text{ɔ}$  devant les liquides R et L. Statistiquement, avec 16 occurrences divergentes sur les 73 occurrences analysées, la codification de Marianne et la nôtre ont divergé à 21.9%, avec une tendance à la standardisation.

En ce qui concerne le jugement de la locutrice de français cadien, Amanda, un nombre quasi similaire d'occurrences de voyelles a été perçu différemment (17 occurrences). Dans dix cas, nous avons codifié les occurrences comme dialectales et elle comme standard. Elle rejoint donc la tendance standard du jugement de Marianne. Il s'agit des occurrences de la variable  $\text{ɔ}$  devant R et L dans la majorité des occurrences analysées (dix occurrences sur les douze proposées). Dans les sept autres cas divergents, nous avons codifié les occurrences comme standard et Amanda les a codifiées comme dialectales<sup>37</sup>. Dans l'ensemble, pour la locutrice de français cadien, sur un total de 74 occurrences utilisables, 22.9% ont été codifiées différemment<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> Avec neuf occurrences codifiées de façon plus standard que nous et sept occurrences codifiées de façon plus dialectale. Les occurrences que Marianne a qualifiées de standard sont essentiellement celles de la variable  $\text{ɔ}$  devant R et L, puisque sur un total de 12 occurrences elle en a identifié 11 comme standard.

<sup>37</sup> Il s'agit d'une occurrence du marqueur "tu connais" et de 6 occurrences de  $\epsilon$  (3 dans les substantifs et trois en terminaison verbale de l'imparfait à la 3<sup>ème</sup> personne du singulier). Une occurrence (DE3) a été éliminée car la locutrice n'a pas pu identifier la variable et une autre (CC1) parce que l'enquêteur parle en même temps que la personne interrogée.

<sup>38</sup> Il est intéressant de souligner que huit occurrences sur les dix que nous avons codifiées de façon plus dialectale qu'Amanda sont des occurrences de  $\text{ɔ}$  devant R ou L (quatre occurrences) ou  $\text{ɔ}$  devant MM et NN (quatre occurrences dont une de marqueur). Deux occurrences concernent  $\text{æ}$  devant R. En revanche, elle a codifié de façon plus dialectale que nous les occurrences de  $\epsilon$  devant R dans les substantifs (6 en tout, trois dans les substantifs et trois en terminaison verbale). Elle a codifié une occurrence du marqueur "tu

Si on compare les deux jugements de Marianne et Amanda, on constate qu'elles ont en commun onze occurrences (codifiées à l'identique) pour lesquelles elles divergent de notre jugement. Elles partagent d'une part six occurrences analysées de façon plus standard dont quatre occurrences de O dialectal devant R et L qu'elles classent comme standard, contrairement à nous. D'autre part, elles ont cinq occurrences plus dialectales que notre jugement, et il est intéressant de voir que ces occurrences sont liées à la variable  $\epsilon$ . Dans l'ensemble, Marianne et Amanda semblent percevoir le O devant R et L de façon plus standard que nous et le  $\epsilon$  de façon plus dialectale. Les variables  $\text{œ}$  devant R et  $\text{ɔ}$  devant nasales font moins l'objet de divergences de jugement.

A l'issue de cette première vérification uniquement basée sur l'écoute, on peut établir que notre codification rejoint la leur à 77.6% puisque la divergence par rapport aux jugements des deux locutrices est de 22.4% en moyenne. Pour vérifier de façon plus scientifique la fiabilité de notre codification, nous avons décidé d'effectuer des analyses spectrographiques des différentes variantes étudiées<sup>39</sup>. Pour ce faire, nous avons utilisé le CSL Model 4400 (Computerized Speech Laboratory), un équipement spécifique mis à notre disposition au département de "Communication Sciences and Disorders" à LSU. Nous avons tout d'abord digitalisé nos données audio par le biais du CSL 4400, ce qui nous a permis d'obtenir une "waveform" et un spectrogramme pour chacune d'entre elles. Parce que notre but ici est la vérification de notre jugement, nous avons sélectionné

---

connais" de façon plus dialectale que nous. Dans l'ensemble, on peut en déduire que nous avons perçu la prononciation de  $\text{ɔ}$  devant R et L et devant consonnes nasales, et, dans une moindre mesure, de  $\text{œ}$  devant R de façon plus dialectale.

<sup>39</sup> Un échantillon de spectrogrammes réalisés pour cette étude est présenté en annexe 2.

quelques occurrences de chaque variante en incluant parfois des occurrences difficiles à codifier afin d'évaluer la tendance générale de notre jugement (confirmé ou non).

Au total, nous avons analysé 58 occurrences de voyelles (les consonnes ne posant pas de problème comme nous venons de le démontrer, ont été exclues de l'analyse spectrographique). Pour chacune d'entre elles, en plus du spectrogramme, nous avons relevé les formants F1 et F2 (history of formants) des voyelles à l'étude, suivant ainsi la procédure communément appliquée dans les études acoustiques. Comme le rapportent Kent et Read (2202:105), « the F1-F2 chart [...] is perhaps the most widely used and best known acoustic description of a class speech sounds ». Puisque le logiciel permet d'obtenir la valeur centrale des formants au point indiqué par le curseur (central formants value), nous avons pu relever précisément les valeurs des formants 1 et 2 pour 55 occurrences<sup>40</sup>. Le tableau de l'annexe 2 présente en détail les mesures en Hertz obtenues par le CSL 4400.

L'analyse effectuée grâce au CSL 4400 révèle que seulement sept occurrences codifiées sur 58 (12.06%) sont infirmées par l'analyse spectrographique. Cinq sont déterminées comme dialectales par le logiciel alors que nous les avions classées comme standard et deux de nos occurrences dialectales sont jugées comme standard par le logiciel. Dans l'ensemble, cette analyse prouve que notre codification auditive est particulièrement fiable. Parmi les 76 occurrences analysées au départ, nous avons sélectionné quatorze occurrences vocaliques pour lesquelles nous doutions de notre codification. Il se trouve que les mesures acoustiques les ont toutes corroborées<sup>41</sup>.

---

<sup>40</sup> Deux occurrences de mauvaise qualité audio ont dû être supprimées et une occurrence de qualité audio médiocre produit des chiffres inclassables.

<sup>41</sup> La locutrice de français cadien, Amanda, en avait classé quatre comme standard alors que nous les avions classées comme dialectales (AC4, AC6, CC4, CC6).



Afin de vérifier notre propre codification et de mesurer le degré d'exactitude de notre jugement, nous avons comparé la valeur des formants relevés chez nos locutrices et une valeur moyenne des formants 1 et 2 pour une femme en français standard. Nous avons enregistré notre propre voix<sup>42</sup>. Pour déterminer si les occurrences analysées par le logiciel confirment ou infirment notre codification auditive, nous avons fait la moyenne des mesures de F1 et F2 obtenues par le CSL 4400 pour nos propres voyelles en français de France, notées M1 dans le tableau 5.3, et la moyenne pour celles en français cadien, notées M2. Dans les deux variétés de français, les moyennes sont basées sur les 55 occurrences utilisables analysées avec le CSL 4400. Le tableau 5.3 présente nos résultats.

Tableau 5.3: Comparaison des F1 et F2 moyens de nos propres voyelles M1(femme, français standard) et des mesures en français cadien M2 (femmes, français cadien) en Hertz.\* La mesure du a en français cadien a pour base les occurrences de ε devant R dans les substantifs prononcées a.\*\* La mesure de OU en français cadien a pour base les occurrences de ɔ devant M/N prononcées OU.

		a+R	i	e	ε+R	ɔ+RL	ɔ+MN	o+R/L	ou	œ+R	ø+R
<b>M1</b>	<b>F1</b>	951	296	494	756	577	629	453	291	612	389
	<b>F2</b>	2327	2784	2487	2206	1458	1600	1065	835	1843	1665
<b>M2</b>	<b>F1</b>	873*	N/A	484	842	678	524	585	394**	673	545
	<b>F2</b>	1956*	N/A	2438	1708	1200	1715	892	1239**	1708	1658

On remarque que d'une manière générale, l'écart entre les mesures du français standard et celles du français cadien n'est pas important, ce qui confirme que les deux variétés de français sont différentes mais mutuellement intelligibles. Pourtant, pour certaines occurrences (AC4, BC2 par exemple) les chiffres obtenus en français cadien sont différents des nôtres (M1 dans le tableau 5.3). Il faut alors prendre en compte deux

<sup>42</sup> Le français de France étant notre langue maternelle.

facteurs très importants. D'une part, de nombreux chercheurs dans le domaine acoustique tels que Peterson et Barney (1952) ont démontré qu'il existe une grande variation entre différents locuteurs produisant le même son sans pour autant que la perception du son qu'ils prononcent soit si différente. Kent et Read (2002:111-3) comparent dans un tableau les mesures de huit locuteurs différents d'anglais américain, tirés de six études, pour montrer à quel point les mesures de F1 et F2 peuvent varier :

For females, the standard deviations for F1 are, with two exceptions, less than 100hz. The standard deviation for F2 and F3 tend to be larger than those for F1, and the values typically are larger for F3 than for F2. Possibly, the F2 frequency is more sensitive to dialectal and idiodialectal variation than is F3 frequency, which could explain the greater variation in F2 than F3 frequencies [...] the values in the formant-frequency tables should not be taken prescriptively but rather as averages around which considerable variation can occur. (2002:110-3)

Ils rapportent aussi que de nombreuses études démontrent la variation intralocuteur (dans le parler d'un même locuteur) dans différentes langues et reproduisent les tableaux montrant des écarts selon l'âge ou le sexe (2002:200-3). Kent et Read affirment qu'il existe une règle de base, lorsqu'il s'agit de mettre en relation les fréquences des formants des voyelles avec l'articulation de la voyelle:

F1 varies mostly with tongue height and F2 varies mostly with tongue advancement (that is, with variation in the antero-posterior position of the tongue) [...] In general, low vowels have a high F1 frequency and high vowels have a low F1 frequency. Back vowels have a low F2 and typically a small F1-F2 difference, whereas front vowels have a relatively higher F2 frequency and a large F2-F1 difference. (2002:112)

Ainsi, il est possible d'expliquer les différences d'écarts entre F1 et F2 constatées dans le tableau 5.3 entre notre variété de français et le français cadien par le fait que le point d'articulation de notre système vocalique est plus antérieur que celui du système vocalique du français cadien. En effet, les écarts entre F1 et F2 de nos voyelles sont presque toujours plus grands que ceux des locutrices de français cadien.

Pour interpréter les résultats obtenus grâce au CSL Model 4400, nous avons comparé les chiffres de F1 et F2 de chaque occurrence de français cadien avec la moyenne de nos chiffres F1 et F2 pour la voyelle correspondante (M1 plus haut). Nous avons tenu compte du fait qu'il existe de la variation entre les locutrices et à l'intérieur du parler de chacune d'entre elles, ainsi que du fait que les moyennes F1 et F2 ne doivent pas être prises *stricto sensu*, mais qu'une grande variation existe autour de chaque moyenne. Ainsi, nous avons pu rapprocher toutes les occurrences soit de la prononciation standard, soit d'une prononciation dialectale, par rapport à notre variété de français. Nous avons d'abord tenu compte de la variation à plus ou moins 100 Hertz pour F1 telle que mentionnée plus haut, et quand la différence était supérieure à 100 Hertz, nous avons comparé les mesures de F2 et l'écart entre F1 et F2. En tout, sur un échantillon de 55 occurrences de voyelles analysables, le logiciel nous a permis d'établir le taux d'exactitude de notre codification à 87.2% (48 sur 55) avec un pourcentage de divergence de 12.7% (7 sur 55). Si on reprend les 18 occurrences de consonnes déjà vérifiées, on arrive à un total de 7 divergences sur 73 occurrences, soit 9.5%, ce qui signifie que le taux d'exactitude de notre codification auditive s'élève à environ 90.5%. Les résultats que nous présentons dans la section qui suit sont donc appuyés sur une codification auditive que l'on peut qualifier de fiable.

### **5.3 Les résultats de l'analyse Goldvarb pour chaque variable**

Afin de déterminer quels facteurs influencent l'usage des variables, nous avons effectué une analyse à l'aide du logiciel Goldvarb pour essayer de dégager une tendance claire et définir les probabilités d'usage.

### 5.3.1 La variante O devant R et L

Le tableau 5.4 de l'analyse Goldvarb montre les facteurs qui influencent la probabilité de l'usage du O dialectal en français cadien. Seule la localité n'a pas été sélectionnée par Goldvarb comme un facteur déterminant, l'usage du O étant similaire dans les quatre paroisses étudiées.

L'analyse des mêmes données par le logiciel Statview sous forme de tableau croisé des facteurs âge et paroisse confirme que la variation est présente partout sans pour autant qu'une paroisse se révèle plus dialectale qu'une autre. Par contre, cette analyse a confirmé que dans chaque paroisse, c'est bien la génération des aînées qui est la plus dialectale, avec des pourcentages compris entre 70.7% à Vermillon et 90.7% à Avoyelles. En revanche, le contexte linguistique précédent conditionne fortement l'emploi du O.

Les consonnes liquides (*parole*) et fricatives (*fort*) favorisent O (respectivement 88% et 76%) mais son usage est nettement défavorisé lorsqu'il suit les occlusives sonores (*bord* et *dors*), avec seulement 39%.

Dans le tableau 5.5 on remarque que cette contrainte linguistique se maintient dans toutes les générations de locutrices qui ont toutes un plus faible taux d'occurrences du O précédé d'occlusives sonores. Par contre, l'effet des liquides n'est pertinent que pour les cadettes qui produisent toutes les occurrences de la variable qui précèdent R et L (*alors*, *rapport*, *trolle*, etc., 88%). Les occlusives sourdes influencent l'usage du O autant sinon plus que les nasales et les fricatives dans les quatre générations.

Tableau 5.4: La probabilité d'usage du O devant R et L en français cadien selon les facteurs contexte linguistique, génération et paroisse. \* Doyennes/Français dominant. \*\* Doyennes bilingues.

<b>Groupes de facteurs</b>	<b>Poids</b>	<b>Pourcentage</b>	<b>Occ. /Total</b>
<b>Contexte précédent</b>			
liquides	.77	88	7/8
fricatives	.60	76	22/29
occlusives sourdes	.54	73	540/743
nasales	.50	69	238/344
occlusives sonores	.23	39	46/118
<i>Range</i>	<i>54</i>		
<b>Générations</b>			
Ancêtres	.42	57	73/129
Doyennes FD*	.37	59	96/163
Doyennes B**	.58	66	228/304
Aînées	.59	79	163/207
Cadettes	.46	67	292/439
<i>Range</i>	<i>22</i>		
<b>Paroisses</b>			
Lafourche	-	74	181/246
St. Landry	-	68	230/338
Avoyelles	-	71	261/368
Vermillon	-	62	181/290
<i>Range</i>	<i>-</i>		
<i>Sig: .000</i>			
<i>Input: .695</i>			

Tableau 5.5: Le conditionnement linguistique du O suivi de R et L selon les générations de locutrices.

<b>Contexte précédent</b>	<b>Ancêtres</b>	<b>Doyennes FD</b>	<b>Doyennes B</b>	<b>Aînées</b>	<b>Cadettes</b>
<b>Occl. sonores</b>	19%	47%	17%	63%	35%
<b>Occl. sourdes</b>	68%	61%	78%	81%	70%
<b>Fricatives</b>	71%	-	-	75%	79%
<b>Nasales</b>	68%	55%	54%	87%	71%
<b>Liquides</b>	-	-	-	-	88%

En ce qui concerne le facteur âge dans le tableau 5.4, les pourcentages indiquent que le O se maintient entre les générations mais les aînées semblent se démarquer complètement des autres générations, avec un poids de .59 pour le O, et la génération des cadettes défavorise la forme dialectale (.46), avec des poids similaires à ceux des ancêtres. Ceci est le résultat le plus inattendu: pourquoi les doyennes bilingues, surtout, les aînées favorisent l'emploi du O plus que les ancêtres et les doyennes ayant le français comme langue dominante? Comment expliquer cette hausse dans l'usage de la variante dialectale chez les aînées? Nous avons mené une étude par locutrices et par paroisses pour cette génération afin de trouver une explication.

Tableau 5.6: l'usage du ɔ et du O dans le parler des aînées par paroisses.

<b>Paroisses</b>	<b>ɔ</b>	<b>o</b>
<b>AVOYELLES</b>		
CONSTANCE(089)	2.3% (1)	97.7% (43)
ANNE (090)	19.4% (6)	80.6% (25)
<b>LAFOURCHE</b>		
JOSEPHINE(130)	25.8% (8)	74.2% (23)
<b>SAINT LANDRY</b>		
MADELEINE (056)	22.2% (2)	77.8% (7)
<b>VERMILLON</b>		
PAULINE (026)	35.6% (21)	64.4% (38)
AURELIE (028)	18.2% (6)	81.8% (27)

Le tableau 5.6 récapitule nos résultats. Le comportement de Constance augmente significativement le pourcentage de la variante dialectale avec 97.7% à elle seule. Mais on remarque quand même que toutes les locutrices de cette génération ont un pourcentage élevé d'usage de la variante dialectale. Il est donc impossible d'expliquer par un idiosyncratisme pourquoi les aînées ont un pourcentage aussi élevé de la variante dialectale. Cette seconde analyse confirme que les locutrices qui sont nées entre 1917 et 1932 produisent plus de O que celles qui sont nées au tournant du 20<sup>ème</sup> siècle.

Soulignons aussi que cette tendance se confirme chez toutes les aînées bien qu'il y ait un écart de fréquence de 97.7% à 64%.

### 5.3.2 La variante Ø devant R

La répartition de l'usage de Ø selon le contexte linguistique précédent dans le tableau 5.7 montre que ce facteur n'influence pas la production de la variante fermée, contrairement à ce que nous avons trouvé dans le cas de la variable ɔ devant R et L, sauf pour les fricatives.

Tableau 5.7: La probabilité d'usage du Ø devant R en français cadien selon les facteurs sélectionnés comme significatifs par Goldvarb.

Groupe de facteurs	Poids	Pourcentage	Occurrences/total
<b>Cont. précédent</b>			
Liquides	.45	48	47/97
Nasales	.35	31	7/22
Occlusives	.43	42	236/551
Fricatives	.62	59	199/337
<i>Range</i>	.26		
<b>Contexte suivant</b>			
R prononcé	N.S.	48	467/959
R non prononcé	N.S.	45	22/48
<b>Génération</b>			
Ancêtres	.16	22	12/54
Doyennes FD	.35	33	43/128
Doyennes B	.51	52	137/260
Aînées	.40	37	73/197
Cadettes	.64	60	224/368
<i>Range</i>	.48		
<b>Paroisses</b>			
Avoyelles	.49	50	162/323
Lafourche	.49	48	97/201
St Landry	.61	56	152/269
Vermillon	.36	36	78/214
<i>Range</i>	.25		
<i>Sig : .000</i>			
<i>Input : .482</i>			

Ici, la fourchette des poids est très réduite (entre .35 et .62) et le range est faible (.26 contre .54 dans le cas de O devant R et L). Le contexte linguistique suivant, c'est-à-dire la prononciation ou non du R final n'a pas été retenue par Goldvarb comme un facteur significatif. Le tableau 5.8 met en lumière le fait que les fricatives favorisent l'usage du Ø dialectal, et ceci se vérifie à travers toutes les générations, sauf chez les cadettes. On ne peut pas dire que la direction de l'usage de la variante dialectale soit clairement définie et l'âge et le contexte linguistique semblent être interdépendants. Ainsi les cadettes produisent plus de Ø que les autres générations dans tous les contextes.

Tableau 5.8: Tableau croisé du contexte linguistique précécent par générations pour la variante Ø

	<b>Fricatives</b>	<b>Occlusives</b>	<b>Liquides</b>	<b>Nasales</b>
<b>Ancêtres</b>	36% (8)	11% (3)	25% (1)	0% (0)
<b>Doyennes FD</b>	46% (17)	31% (25)	14% (1)	0% (0)
<b>Doyennes B</b>	68% (71)	43% (57)	40% (8)	33% (1)
<b>Aînées</b>	50% (37)	30% (32)	38% (3)	14% (1)
<b>Cadettes</b>	67% (66)	58% (119)	59% (34)	71% (5)

Le facteur « paroisse » du tableau 5.7 montre que la localité n'est pas un facteur indépendant car aucune tendance nette ne se dégage. Les poids sont compris entre .36 et .61 et le *range* est assez faible (.25). On peut dire que les facteurs « contexte linguistique » et « paroisse », avec des *ranges* quasi similaires, ne sont pas des facteurs assez forts pour déterminer la direction de l'usage de la forme dialectale. La variation n'est donc motivée ni par le contexte linguistique, ni par la localité.

Pour le facteur « génération », l'analyse Goldvarb révèle que, contre toute attente, l'usage de la variante dialectale augmente à travers les générations de façon presque graduelle, depuis les ancêtres (.16) jusqu'aux cadettes (.64). De plus, ce facteur a un



*range* très élevé (.48). Comment expliquer cette montée apparente de la variante dialectale alors que le français est en perte de vitesse et qu'aucun phénomène interne ou externe à la communauté cadienne ne semble pouvoir justifier un regain d'usage des traits dialectaux? Pour essayer de répondre à cette question, nous avons examiné un tableau croisé entre les facteurs âge et paroisse.

Tableau 5.9: Tableau croisé entre les facteurs âge et paroisse de l'usage du Ø dialectal.

	Ancêtres	Doyennes FD	Doyennes B	Aînées	Cadettes
<b>Avoyelles</b>	0% (0)	44% (14)	47% (46)	45% (47)	62% (55)
<b>Lafourche</b>	0% (0)	39% (12)	42% (39)	36% (5)	65% (41)
<b>St Landry</b>	20% (9)	39% (13)	82% (50)	25% (4)	67% (76)
<b>Vermillon</b>	38% (3)	12% (4)	22% (2)	27% (17)	50% (52)

Le tableau 5.9 confirme que la paroisse n'est pas un facteur indépendant car, dans aucune des quatre paroisses, on ne retrouve une hausse graduelle de l'usage à travers les générations (des ancêtres jusqu'aux cadettes). L'âge est donc un facteur plus fort que la localité ou le contexte linguistique mais l'origine de la hausse d'usage est indéterminée.

### 5.3.3 La variable *ɔ* devant MM et NN et dans le marqueur « tu connais »

Puisque le pourcentage de la variante *œ* est faible (6.3%), nous avons analysé sa fréquence d'usage avec le logiciel Statview en distinguant les substantifs du marqueur. Ensuite, en ce qui a trait aux substantifs, nous avons distingué la fréquence d'usage selon le contexte linguistique suivant. Le tableau 5.10 ci-dessous récapitule la distribution des variantes selon le contexte dans lequel elles apparaissent pour l'ensemble de la base de données.

Tableau 5.10: Distribution de la prononciation des variantes devant MM et NN et dans le marqueur « tu connais ».

	<b>ɔ</b>	<b>OU</b>	<b>œ</b>
<b>Devant NN</b>	45.1% (1026)	23.2% (284)	50.2% (118)
<b>Devant MM</b>	41.5% (945)	68.3% (837)	8.5% (20)
<b>Marqueur</b>	13.4% (304)	8.6% (105)	41.3% (97)

Nous constatons que toutes les variantes sont présentes dans tous les contextes étudiés. On remarque d’abord que les substantifs en MM semblent favoriser l’usage de OU, puisque cette variante est utilisée à 68.3% dans ce contexte linguistique. La variante œ, bien que minoritaire dans l’ensemble de l’échantillon (6.3%), est cependant utilisée à 50.2% dans le contexte linguistique de NN et à 41.3% dans celui du marqueur interactionnel. Nous avons donc décidé de refaire notre analyse en supprimant les 138 occurrences de œ dans les substantifs dont le pourcentage est trop faible (4.3%). La variante OU est donc la seule variante dialectale conservée pour les substantifs dans cette étude.

Le tableau 5.11 présente la distribution des trois variantes dans les occurrences du marqueur interactionnel « tu connais ».

Tableau 5.11: Répartition des variantes de ɔ dans « tu connais ».

<b>Prononciation</b>	<b>Pourcentage (506 occ.)</b>
<b>ɔ</b>	60.1% (304)
<b>OU</b>	20.8% (105)
<b>œ</b>	19.2% (97)

Si la variante standard est bien sûr majoritaire, les deux autres variantes dialectales se répartissent de façon plus équitable que dans les occurrences de substantifs, avec environ 20% l'utilisation pour chacune d'entre elles. Cela montre que le marqueur interactionnel favorise nettement l'usage de la variante **Œ**, contrairement aux substantifs. C'est pour cette raison que nous avons décidé d'analyser uniquement la variante dialectale **Œ** avec le marqueur.

Le tableau 5.12 reproduit les résultats des deux analyses Goldvarb menées pour la variante **OU** dans les substantifs et la variante **Œ** dans le marqueur interactionnel « tu connais ».

Tableau 5.12: La probabilité de l'usage de la variante dialectale **OU** devant **MM** et **NN** et celle de la variante dialectale **Œ** dans le marqueur interactionnel « tu connais » en français cadien selon les facteurs sociolinguistiques.

**OU devant MM et NN**

**Œ dans « tu connais »**

Groupe de facteurs	Poids	Pourcent	occ./total	Groupe de facteurs	Poids	Pourcent	occ./total
<b>Cont.</b>							
<b>linguistique</b>							
MM suivant	.64	46	837/1802				
NN suivant	.32	19	284/1428				
Range	.32						
<b>Génération</b>				<b>Génération</b>			
Ancêtres	.42	21	36/171	Ancêtres	.51	23	4/17
Doyennes FD	.53	36	116/320	Doyennes FD	.37	13	5/36
Doyennes B	.48	32	268/837	Doyennes B	.54	21	35/165
Aînées	.38	31	194/616	Aînées	.61	23	43/185
Cadettes	.56	39	507/1286	Cadettes	.27	9	10/103
Range	.18			Range	.34		
<b>Paroisses</b>				<b>Paroisses</b>			
Avoyelles	.67	47	371/789	Avoyelles	.45	19	31/160
Lafourche	.40	30	269/877	Lafourche	.59	19	15/76
St Landry	.47	31	298/957	St Landry	.60	22	32/144
Vermillon	.43	30	183/607	Vermillon	.38	15	19/126
Range	.27			Range	.21		
Sig : .000				Sig : .047			
Input : .327				Input : .180			

Décrivons tout d'abord l'usage de la variante OU. L'analyse Goldvarb confirme que le contexte linguistique MM favorise l'emploi de la variante dialectale dans les substantifs avec un poids de .64. En revanche, le facteur générationnel a un effet faible, avec un *range* de .18 et des poids par générations très proches (entre 38 et .56). La question est évidemment de déterminer si la variation observée entre les générations est conditionnée par la paroisse. Selon Goldvarb, le facteur géographique n'est pas très déterminant pour la production de OU dans la mesure où, à part la paroisse d'Avoyelles qui se comporte de façon légèrement plus dialectale (.67), les trois autres paroisses ont des poids quasiment similaires qui défavorisent OU: .40 pour Lafourche, .47 pour St Landry et .43 pour Vermillon. De plus, le *range* est assez faible (.27). L'explication est donc à chercher ailleurs. Nous avons mené une analyse croisée des facteurs âge et paroisse afin d'essayer de déceler la source de la variation. Le tableau 5.13 récapitule nos résultats.

Tableau 5.13: Tableau croisé des facteurs âge et paroisse pour l'usage du OU dialectal devant MM et NN en français cadien.

	Ancêtres	Doyennes FD	Doyennes B	Aînées	Cadettes
<b>Avoyelles</b>	0% (0)	25% (15)	50% (91)	41% (130)	59% (135)
<b>Lafourche</b>	0% (0)	40% (53)	30% (81)	24% (17)	29% (118)
<b>St Landry</b>	23% (31)	30% (21)	25% (65)	16% (17)	41% (167)
<b>Vermillon</b>	13% (5)	45% (27)	25% (31)	23% (33)	36% (87)

Cette analyse confirme la tendance des doyennes FD et des cadettes à produire plus de OU dialectal. De manière générale, toutes les générations de la paroisse d'Avoyelles

produisent plus de OU dialectal que les autres locutrices, sauf pour les doyennes ayant le français comme langue dominante.

En ce qui concerne l'usage de la variante Œ dans le marqueur « tu connais », l'analyse Goldvarb du tableau 5.12 révèle que les facteurs âge et paroisse sont plutôt faibles et ne conditionnent pas sa production. Les poids entre les générations sont similaires (.51 pour les ancêtres, .45 en moyenne pour les doyennes, .61 pour les aînées) sauf pour les cadettes (.27), qui semblent abandonner l'usage du Œ. Cependant, il faut se souvenir que l'usage du marqueur « tu connais » semble en perte de vitesse de façon générale dans cette génération, en tout cas dans notre échantillon. Le facteur géographique est un facteur significatif, avec des poids favorables et très similaires entre les paroisses de Lafourche (.59) et St Landry (.60) et un *range* de .21. La fréquence d'usage de la variante Œ est de 18.75%, ce qui signifie que ce trait dialectal est encore vigoureux, notamment à Lafourche et à St Landry. La variante Œ survit donc grâce à son usage développé dans le marqueur<sup>43</sup>.

Le tableau 5.14 montre l'usage du Œ dans toutes les générations selon la paroisse. Que ce soit dans les substantifs ou dans le marqueur interactionnel « tu connais », il est impossible de détecter une direction claire dans l'usage des variantes dialectales car nous n'avons pas assez de données dans chaque génération par paroisses. Le conditionnement est flou car nous avons affaire à un usage à basse fréquence du marqueur.

---

<sup>43</sup> On pourrait s'interroger sur le pourcentage de St Landry (22%) qui est le plus élevé alors que cette paroisse, de manière générale, est reconnue pour son comportement plus standard. Il est important de signaler qu'une seule locutrice, Madeleine, de la génération des aînées, représente St Landry pour cette génération, et qu'elle produit donc toutes les données analysées. Il se trouve que 78.6% de sa propre production (11 occurrences sur 14) sont réalisées en Œ. On peut donc parler de phénomène idiosyncratique dans ce cas précis.

Tableau 5.14: Tableau croisé des facteurs âge et paroisse pour l'usage du Œ dialectal dans le marqueur interactionnel « tu connais » en français cadien.

	Ancêtres	Doyennes FD	Doyennes B	Aînées	Cadettes
<b>Avoyelles</b>	0% (0)	0% (0)	77% (12)	17% (15)	22% (4)
<b>Lafourche</b>	0% (0)	17% (4)	56% (5)	33% (6)	0% (0)
<b>St Landry</b>	29% (4)	25% (1)	16% (10)	79% (11)	12% (6)
<b>Vermillon</b>	0% (0)	0% (0)	19% (8)	17% (11)	0% (0)

### 5.3.4 La variable ε

Nous avons décidé de faire une analyse de l'usage du ε avec Statview en séparant les substantifs et les terminaisons verbales. Le tableau 5.15 récapitule les résultats de l'analyse quantitative de la variable ε selon les deux contextes linguistiques.

Tableau 5.15: La prononciation de la variable ε selon les contextes linguistiques.

Variable ε	Pourcentage	Occurrences
<b>Total: 8 526 occ.</b>		
<b>Substantifs (1433 occ.)</b>		
ε	76.1%	1091
a	23.3%	334
e	0.6%	8
<b>Verbes (7 093 occ.)</b>		
ε	40.8%	2898
a	0.4%	25
e	58.8%	4170

Dans les substantifs, la variation s'effectue entre  $\varepsilon$  et a, alors que dans les terminaisons verbales, la variation a lieu entre  $\varepsilon$  et e<sup>44</sup>. Cette contrainte vaut pour chacune des quatre paroisses à l'étude. Il est important de noter que l'usage de la forme dialectale est plus fréquente dans la terminaison verbale avec près de 59% pour le e comparativement à 23% pour le a dans les substantifs. Phonétiquement, la faveur donnée à la variante fermée e peut sans doute s'expliquer par le fait que  $\varepsilon$  se trouvant en position finale après une consonne se ferme en e comme nous l'avons vu dans le chapitre 3 sur l'historique des variables. Le tableau 5.16 présente les résultats de l'analyse Goldvarb pour la probabilité d'usage de la variante e dans les terminaisons verbales de l'imparfait à la 3<sup>ème</sup> personne du singulier et de la variante a dans les substantifs.

L'analyse Goldvarb révèle que l'usage de la variante e est stable à travers le temps sauf pour la génération des ancêtres qui a le poids le plus faible avec .22. Ensuite, on décèle son emploi plus fréquent chez les aînées (.60).

Concernant le facteur paroisse, on constate que la répartition du e est extrêmement similaire d'une paroisse à l'autre, avec des poids compris entre .40 et .59 et un *range* de .19. Ce facteur n'est donc pas très significatif et n'explique pas la variation observée entre les générations.

---

<sup>44</sup> Dans la codification initiale de cette variable, figurait la distinction entre R final prononcé et R final muet dans les substantifs. Il s'est avéré que les R muets ne représentaient que 6.48% de l'ensemble des substantifs, soit 93 occurrences sur 1 433. Nous avons donc décidé de remettre les 93 occurrences avec les occurrences de R prononcé.

Tableau 5.16: La probabilité d'usage de la variante dialectale e dans les terminaisons verbales de l'imparfait à la 3<sup>ème</sup> personne et la celle de la variante dialectale a dans les substantifs en français cadien, selon les facteurs sociolinguistiques.

e dans les terminaisons verbales				a dans les substantifs			
Groupe de facteurs	Poids	Pourcent	occ./total	Groupe de facteurs	Poids	Pourcent	occ./total
<b>Générations</b>				<b>Générations</b>			
Ancêtres	.22	31	176/554	Ancêtres	.56	26	24/92
Doyennes FD	.48	58	582/989	Doyennes FD	.78	44	75/168
Doyennes B	.49	59	936/1561	Doyennes B	.65	30	92/297
Aînées	.60	65	1419/2162	Aînées	.69	39	64/161
Cadettes	.48	57	1057/1827	Cadettes	.31	11	79/715
Range	.37			Range	.47		
<b>Paroisses</b>				<b>Paroisses</b>			
Avoyelles	.45	57	992/1727	Avoyelles	.54	28	112/388
Lafourche	.57	67	1236/1831	Lafourche	.32	14	37/252
St Landry	.59	61	924/569	St Landry	.49	22	101/440
Vermillon	.40	49	1018/2042	Vermillon	.58	23	84/353
Range	.19			Range	.26		
Sig : .000				Sig : .000			
Input : .590				Input : .201			

Le tableau 5.16 montre que l'usage de la variante dialectale a dans les substantifs est bien représenté dans toutes les générations<sup>45</sup>. On note cependant un poids défavorable chez les cadettes. Le facteur de l'âge semble avoir une influence plus importante que celui de la localité (les *ranges* respectifs sont de .47 et .26). Nous avons donc effectué une analyse croisée des deux facteurs considérés comme significatifs par Goldvarb, pour essayer de déterminer leur mutuelle influence.

<sup>45</sup> Bien que nous ayons finalement décidé d'éliminer la distinction entre le R final prononcé et le R muet, nous avons vérifié la distribution de chaque variante dans les substantifs où le R final est prononcé et où il est non-prononcé. On voit clairement que lorsque le R final est muet, le pourcentage de a est deux fois plus élevé (45.2%) que lorsque le R final est prononcé (21.8%). Ceci peut sans doute s'expliquer par le fait que, le R n'étant pas prononcé, la voyelle qui se trouve alors en position finale se renforce en s'ouvrant afin de ne pas disparaître et passe du e au a. Toutefois, l'analyse Goldvarb n'a pas sélectionné ce facteur comme étant significatif.



Tableau 5.17: Tableau croisé des facteurs âge et paroisse pour l'usage du a dialectal dans les substantifs en français cadien.

	Ancêtres	Doyennes FD	Doyennes B	Aînées	Cadettes
<b>Avoyelles</b>	0% (0)	38% (13)	42% (55)	41% (27)	11% (17)
<b>Lafourche</b>	0% (0)	30% (14)	26% (19)	12% (2)	2% (2)
<b>St Landry</b>	35% (24)	64% (41)	14% (11)	79% (19)	3% (6)
<b>Vermillon</b>	0% (0)	30% (7)	54% (7)	30% (16)	23% (54)

Le tableau 5.16 montre que le poids relativement bas des ancêtres (.22) comparé aux générations suivantes s'explique par l'absence de données pour cette génération dans trois paroisses (Avoyelles, Lafourche et Vermillon). On ne peut donc dégager aucune tendance claire concernant l'usage de la variante dialectale pour cette variable. Selon les facteurs génération et paroisse, il ressort aussi que le faible usage du a chez les cadettes se vérifie seulement dans trois paroisses: Lafourche (2%), St Landry (3%) et Avoyelles (11%).

### 5.3.5 La variable 3

Afin d'affiner les premiers résultats de la distribution de la variable 3, nous avons décidé d'analyser sa fréquence d'usage selon le contexte linguistique. Le tableau 5.18 confirme que la quasi-totalité des occurrences de Z sont produites dans les cas de liaisons (98.1%). Cette règle de prononciation est donc respectée par toutes les locutrices et est presque un phénomène catégorique dans la mesure où elle n'est pas liée à un facteur en particulier tel que l'âge ou la localité. En effet, si l'on analyse la prononciation de la

liaison par paroisse et toutes générations confondues, on trouve 99% de Z à Avoyelles (293 occ.), 97.7% à Lafourche (125 occ.), 97.6% à St Landry (439 occ.) et 98.3% à Vermillon (118 occ.). Le tableau 5.18 montre aussi que la variante H est favorisée, quoique très faiblement, à l'initiale des mots et dans le pronom personnel JE. Nous avons donc décidé de créer deux bases de données: d'une part la liaison et les mots lexicaux et le pronom personnel d'autre part.

Tableau 5.18: Détails de la prononciation de la variable 3.

<b>Prononciation</b>	<b>A l'initiale d'un mot lexical (2 223 occ.)</b>	<b>En position intervocalique</b>	<b>En liaison 'nous-autres'</b>	<b>Dans le pronom personnel 'je' (1 139 occ.)</b>
<b>(6084 occ.)</b>		<b>(1 728 occ.)</b>	<b>(994 occ.)</b>	
<b>Z</b>	1.5% (34)	1.6% (28)	98.1% (975)	1.8% (21)
<b>H</b>	4.5% (100)	3.1% (53)	1.5% (15)	5.6% (64)
<b>3</b>	94% (2089)	95.3% (1647)	0.4% (4)	92.5% (1054)

La variante 3 standard est largement représentée quelle que soit la position dans le mot, avec 94% en position initiale, 95.3% en intervocalique et 92.5% dans le pronom personnel JE. Afin d'essayer de dégager une tendance dans l'emploi des deux variantes dialectales, nous avons éliminé la variante 3 de l'analyse. Le tableau 5.19 indique l'usage des variantes dialectales H et Z dans des contextes de non-liaison et permet de constater à quel point leur fréquence d'utilisation est basse.

Ce résultat nous a incitée à analyser plus en détail l'usage de la variante H car malgré sa basse fréquence d'utilisation, elle présente des pourcentages supérieurs à ceux de la variante Z.

Tableau 5.19: Analyse de la prononciation selon la position dans le mot pour la variable 3

	A l'initiale (2223occ.)	En position intervocalique (1728 occ.)	Dans le pronom personnel JE (1139 occ.)
<b>H</b>	4.5% (100)	3.1% (53)	5.6% (64)
<b>Z</b>	1.5% (83)	1.6% (28)	1.8% (21)

Tout d'abord, nous avons effectué une analyse de son usage par paroisses dans tous les contextes linguistiques sauf la liaison. Le tableau 5.20 résume nos résultats:

Tableau 5.20: La fréquence de la variante H par paroisses

Variante H (217 occ.)	Avoyelles	Lafourche	St Landry	Vermillon
<b>Pourcentage (100%)</b>	0.5% (1)	96.8% (210)	0.5% (1)	2.3% (5)

Le tableau 5.20 confirme que la variante H est un trait phonétique typique de la paroisse de Lafourche, puisque la fréquence d'utilisation de cette variante dans cette paroisse est de 96.8%, soit la quasi-totalité des occurrences de notre échantillon (210 sur 217).

L'analyse par générations dans la paroisse de Lafourche révèle une hausse de l'usage à partir de la génération des aînées, puisqu'on passe de 16.1% chez les doyennes monolingues et 13.8% chez les doyennes bilingues à 37.3% chez les aînées et 32.7% chez les cadettes. Voici les résultats obtenus pour l'analyse par générations selon la position de la variante:

Tableau 5.21: La variante H à Lafourche par génération. NB: il n'y a pas d'ancêtres dans la paroisse de Lafourche. La génération des aînées ne comporte qu'une seule locutrice.

	Doyennes FD (1)	Doyennes B (2)	Aînée (1)	Cadettes (2)
<b>A l'initiale d'un mot lexical</b>	55.9% (19)	31% (9)	34.6% (28)	56.1% (37)
<b>Intervocalique</b>	35.3% (12)	48.3% (144)	18.5% (15)	18.2% (12)
<b>Pronom personnel</b>	8.8% (3)	20.7% (6)	46.9% (38)	25.8% (17)

Le tableau 5.21 confirme qu'à Lafourche, l'usage du H à l'initiale d'un mot et dans le pronom personnel est relativement stable à travers les générations par rapport à son usage en position intervocalique. Le résultat pour le pronom personnel dans la génération des aînées (46.9%) doit être relativisé du fait qu'il s'agit là du comportement linguistique d'une seule personne (il y a une seule locutrice de cette génération pour cette paroisse). C'est donc un phénomène idiosyncratique. Cette analyse montre que l'usage du H à Lafourche est présent dans tous les contextes linguistiques et toutes les générations. Cette variante dialectale est donc caractéristique de la paroisse de Lafourche car dans les trois autres paroisses, l'analyse de la variante révèle clairement que le H apparaît uniquement à l'initiale d'un mot vocalique, aucune occurrence de H n'apparaissant dans les autres contextes linguistiques.

Le tableau 5.22 présente l'analyse croisée de la prononciation des variantes dialectales H et Z et permet de vérifier la présence des variantes dans les différentes paroisses pour chaque contexte linguistique. Nous éliminons volontairement la position initiale dans laquelle les deux variantes sont utilisées de façon presque égale. Précisons que nous disposons de très peu de données et qu'une fois encore, l'usage des variantes dialectales a une très basse fréquence. C'est pourquoi nous notons dans le tableau si la variante est présente, absente ou si nous n'avons pas de données. On peut toutefois discerner des « effets paroisse ». Nous observons dans le tableau ci-dessous deux tendances très nettes dans l'usage : 1) l'usage du H dans le pronom personnel JE à Lafourche ; 2) l'usage de la variante dialectale Z en position intervocalique à Lafourche et à Avoyelles.

Tableau 5.22: Tableau croisé de la prononciation et de la paroisse pour les variantes dialectales H et Z sans la position initiale.

	<b>Z en position intervocalique</b>	<b>H dans le pronom personnel</b>
<b>Avoyelles</b>	oui 60% (6/10)	Pas de données
<b>Lafourche</b>	oui 93.8% (15/16)	oui 54.7% (64/117)
<b>St landry</b>	non 33.3% (2/6)	pas de données
<b>Vermillon</b>	non 29.4% (5/17)	pas de données

On constate que la paroisse de Lafourche est la seule à la source de la tendance à utiliser le H dans les pronoms personnels. Le deuxième résultat qu'il est important de souligner concerne l'usage fréquent de la variante Z en position intervocalique à Lafourche (93.8%) et à Avoyelles (60%).

## 5.4 Conclusion

Ce chapitre a présenté en détail les résultats de l'analyse quantitative mais aussi de l'analyse acoustique, menée sur notre échantillon pour les cinq variables étudiées à l'aide des logiciels Statview et Goldvarb. On a pu ainsi déterminer quelles variantes dialectales sont les plus usitées en Louisiane et vérifier les effets artificiels éventuels.

Nous constatons que pour chaque variable étudiée, la variation est présente et est stable dans le temps. On observe une fluctuation d'usage entre les générations dont l'origine n'est ni la localité ni le contexte linguistique. Nous pouvons avancer qu'aucun facteur social ou linguistique n'explique la variation en dent de scie que nous observons à travers les générations. Ces observations étant posées, nous récapitulons les résultats de l'analyse par variable.

Tout d'abord, l'analyse acoustique d'un échantillon de notre codification a révélé sa fiabilité à plus de 90%. Ce résultat permet de confirmer la valeur des résultats présentés dans ce chapitre. Le contexte linguistique précédent conditionne fortement

l'emploi de la variante O devant R et L surtout les consonnes liquides, les fricatives et les sourdes. Les consonnes sonores en revanche défavorisent son emploi. On note que dans toutes les paroisses, la génération des aînées emploie cette variante plus que les générations précédentes (entre 70% et 90%).

L'emploi de la variante Ø devant R n'est pas influencé par le contexte linguistique précédent sauf quand il s'agit de fricatives, qui favorisent son usage. Ce résultat est observé dans toutes les générations sauf les cadettes. Le facteur de la génération semble être plus influent que celui de la paroisse ou du contexte linguistique, mais l'origine de la hausse d'usage reste indéterminée.

L'analyse de la variable ɔ devant nasales a révélé que le contexte linguistique MM favorise l'emploi de la variante OU (.64) au détriment de la forme Ɔ qui est défavorisée (.32). Nous avons donc scindé la base de données en deux, et analysé OU dans les mots lexicaux et Ɔ dans le marqueur interactionnel « tu connais », puisque 50% des occurrences de Ɔ apparaissent dans le contexte de ce marqueur. Nous avons remarqué que toutes les générations de la paroisse d'Avoyelles, sauf les doyennes ayant le français comme langue dominante, produisent la variante OU plus que les autres paroisses toutes générations confondues (tableau 5.13). Le marqueur « tu connais » semble être en voie d'abandon car son usage chute dans la génération des cadettes (.27).

L'analyse de la variable ɛ a également abouti à la partition de la base de données en fonction du contexte linguistique dans lequel les variantes dialectales sont employées : les substantifs terminés en R favorisent l'emploi de la variante a alors que la terminaison verbale de l'imparfait à la troisième personne du singulier favorise l'emploi de la variante e. Là encore cependant, l'origine de la variation n'a pu être déterminée. On note un

déclin dans l'usage du *a* dans la génération des cadettes dans toutes les paroisses sauf Vermillon.

Enfin, l'analyse de la variable consonantique *ʒ* nous a permis de constater que l'emploi de la variante dialectale *H* est caractéristique de la paroisse de Lafourche où son emploi se retrouve dans tous les contextes linguistiques étudiés (à l'initiale d'un mot, en position intervocalique et dans le pronom personnel *JE*) et ce à travers toutes les générations. On note aussi l'usage fréquent de la variante *Z* en position intervocalique à Lafourche (environ 94%) et à Avoyelles (60%). Nous avons également confirmé l'emploi catégorique de la variante standard *Z* en liaison dans des structures telles que « nous-autres », « vous-autres », très courantes en français cadien.

En tentant de dégager les grandes tendances de la variation phonétique en Louisiane, nous avons pu constater une hausse de l'usage des traits dialectaux à partir de la génération des aînées et chez les cadettes. Cependant, nous savons bien que le français cadien est en perte de vitesse et que le nombre de locuteurs est en déclin constant. Il y a donc là un paradoxe. En effet, étant donné que le français cadien est en voie de disparition, pourquoi les générations les plus jeunes se mettraient-elles tout d'un coup à favoriser l'usage de la variante dialectale, alors que le nombre de locuteurs va en décroissant et que l'isolation linguistique ne leur permet parfois même plus de trouver un interlocuteur avec qui parler français? En d'autres termes, quelle est l'origine de la variation observée?

Au chapitre suivant, nous effectuons une analyse comparative des deux entrevues en français dont nous disposons pour chaque locutrice du corpus Dubois 1997. A la

lumière de cette comparaison, nous discutons de l'interprétation à donner aux résultats livrés par l'analyse quantitative.



## **CHAPITRE 6: ÉTUDE COMPARATIVE DES DEUX ENTREVUES DU CORPUS DUBOIS POUR LES QUATRE VARIABLES VOCALIQUES**

L'analyse quantitative a révélé une variation linguistique stable dans le temps, depuis les ancêtres jusqu'aux cadettes, un résultat pour le moins inattendu. En effet, l'étude des quatre variables vocaliques a révélé que leur usage n'a pas changé à travers les générations. Nous ne sommes donc pas en présence d'un changement linguistique, puisque celui-ci supposerait une variation dans le temps. Cependant, l'usage des formes fluctue selon les générations. On ne peut pas dégager de tendance claire en ce qui concerne la direction de l'usage des variantes dialectales, puisque pour certaines générations les pourcentages augmentent, mais ils baissent pour d'autres. Le phénomène le plus surprenant est la fréquence de variantes dialectales chez les cadettes qui constituent les plus jeunes locutrices de notre échantillon. Le seul moyen d'interpréter les résultats de cette analyse est d'identifier la source possible de la variation. Le chapitre précédent a montré que l'âge et la localité sont des facteurs non significatifs quant à l'origine de la variation observée. Quelle peut donc être la source de cette variabilité? Nous posons l'hypothèse que la variation observée est d'ordre stylistique.

### **6.1 L'analyse du comportement stylistique en français cadien**

Une première hypothèse serait que la baisse de l'usage est liée à la perte d'interaction en français. Il ne fait aucun doute que les plus jeunes locutrices ont grandi dans un réseau beaucoup moins multidialectal comparé à celui des générations précédentes. Les aînées, dont la plupart sont nées après 1920, ont été particulièrement sujettes aux pressions économiques et sociales de l'anglais. Elles ont été élevées pendant une longue période de récession économique caractérisée par l'immigration de nombreux

Louisianais vers d'autres Etats plus prospères. Elles ont aussi été témoins d'importants changements sociolinguistiques qui ont affecté la communauté cadienne. Avec le déclin du bilinguisme dans la communauté, les occasions d'entendre et de parler français ont considérablement diminué à l'extérieur du réseau familial. Selon Dressler (1972), un des phénomènes caractéristiques d'une langue en déclin est le rétrécissement stylistique (*stylistic shrinkage*) provoqué par la perte de fonctions langagières. Ce rétrécissement se caractérise par une neutralisation des styles employés dans plusieurs situations linguistiques. La plus vieille génération des locuteurs utilise les différents styles d'une langue encore vigoureuse selon la situation, mais cette habileté se perd chez les plus jeunes locuteurs qui la maîtrisent moins. Gal (1984) mentionne également que la variation stylistique, notamment en phonétique, se simplifie souvent en situation d'étiollement linguistique. Le comportement linguistique des aînées serait lié au manque d'occasions de pratiquer le français cadien dans différents contextes langagiers, ce qui les empêche d'apprendre les valeurs sociales des variantes reliées à chaque contexte stylistique. De plus, la renaissance culturelle cadienne, qui a pris son envol dans les années 60 et qui a attiré davantage l'attention des locuteurs sur les particularités de leur variété de langue (par exemple le mot *goblet* plutôt que *verre*, *maringouin* plutôt que *moustique*), a pu entraîner les aînées, qui étaient d'âge moyen à l'époque, à favoriser l'usage de formes phonétiques perçues comme locales. D'une certaine manière, leur comportement linguistique représenterait une sorte de résistance linguistique contre la perte de leur langue, à l'instar des variables «ils/ont» et «je/ons» en français acadien (Flikeid et Peronnet, 1989).

Cette hypothèse nous satisfait peu. Tout d'abord les cadettes partagent les mêmes contraintes sociales et communicatives que les aînées. Cependant leur comportement linguistique est différent de celui des aînées et ressemble plutôt à celui des ancêtres. On ne sait pas si l'usage des variantes standard et vernaculaires correspond à une stratégie stylistique pour les ancêtres et les doyennes et, par conséquent, à une réduction stylistique chez les aînées.

Afin de déterminer le statut des variantes, nous avons décidé d'analyser les données sous un autre angle. Rappelons qu'à l'origine, le corpus amassé en 1997 par Dubois comprenait trois générations de locuteurs: les aînées, les cadettes et les benjamines. Au printemps 2000, il y a été ajouté 16 entrevues avec des Cadiens nés entre 1890 et 1914, réalisées en 1975 par une équipe de recherche sous la supervision de Dean Louder, Eric Waddell et Gerald Gold. Ce sous-échantillon, que nous nommons corpus Gold, donne une dimension diachronique au corpus de Dubois. Il permet également de déterminer les normes locales de la communauté cadienne au moment où l'usage du français était encore à son zénith, certains locuteurs étant monolingues et la plupart ayant le français comme langue dominante. Quoique les entrevues des deux bases de données soient de nature conversationnelle et réalisées au logis de l'interviewée dans des conditions les moins contraignantes possibles, elles se distinguent sous deux aspects importants. La base de données de 1975 a été réalisée par un intervieweur originaire de la région de l'Estrie au Québec. Le style de conversation est informel, mais cet intervieweur suit visiblement un questionnaire et les réponses des informateurs ne sont pas élaborées. En revanche, la base de données de 1997 est très informelle: les locuteurs sont encouragés à raconter leur histoire personnelle. On y trouve de longs monologues, des narrations (dont

certaines sont racontées avec beaucoup d'émotions) et des opinions. L'intervieweur est un membre de la communauté connu par presque tous les locuteurs et il parle le français cadien comme langue maternelle.

Il a été maintes fois démontré que les locuteurs emploient davantage les variantes standard en situation d'entrevue et réservent l'usage des normes vernaculaires en situation conversationnelle. Si les variantes standard en français cadien ont un statut de prestige, les locutrices devraient varier leur emploi selon le type d'entrevue et l'on devrait observer un usage plus fréquent de la variante vernaculaire dans les entrevues en français cadien du corpus 1997. Puisque toutes les ancêtres proviennent du corpus 1975, il est impossible d'effectuer une comparaison pour cette génération. Nous avons décidé de comparer les résultats pour les doyennes mais en séparant celles issues du corpus Gold de celles issues du corpus Dubois.

Le tableau 6.1 ci-dessous indique que notre hypothèse s'avère fondée. Nous constatons un écart d'usage entre les doyennes Gold et les doyennes Dubois dans les six variantes dialectales comparées. Deux variantes semblent être en hausse chez les doyennes Dubois et une est en baisse. L'écart d'usage le plus important est celui de la variante O devant les liquides, avec une hausse d'usage chez les doyennes Dubois de 8.3%, suivi de la variante e dans les terminaisons verbales avec une hausse de 5.7%. À l'inverse, on note un fort déclin de l'usage de Ø devant R chez les doyennes Dubois, dont le pourcentage se rapproche plutôt de celui des ancêtres Gold? Comment expliquer ces écarts d'usage des variantes dialectales entre les doyennes Gold et les doyennes Dubois, puisque ces locutrices sont nées à la même période et ont donc grandi dans le même environnement linguistique? Les résultats de cette comparaison montrent la nécessité de

poursuivre notre investigation afin de trouver la clé de leur interprétation. . A titre indicatif, nous donnons quand-même dans la première colonne les chiffres des ancêtres.

Tableau 6.1: Les variantes dialectales chez les ancêtres, les doyennes Gold et les doyennes Dubois.

	<b>Ancêtres Gold</b>	<b>Doyennes Gold</b>	<b>Doyennes Dubois</b>
<b>O devant R et L</b>	57.2% (77)	60.4% (219)	68.7% (101)
<b>OU devant MM et NN</b>	34.7% (36)	35.9% (192)	34.9% (192)
<b>Œ dans « tu connais »</b>	23.5% (4)	19.5% (23)	20.5% (17)
<b>Ø devant R</b>	22.2% (12)	55.1% (123)	30.7% (57)
<b>e dans les verbes</b>	31.8% (176)	56.9% (609)	62.6% (909)
<b>a dans les substantifs</b>	26.1% (24)	33.4% (120)	32.9% (47)

Face à nos résultats et à la lumière des travaux d'autres chercheurs, notamment les études de Dorian (1981) et de Gal (1979, 1984), nous émettons l'hypothèse que nous ne sommes pas en présence d'un véritable changement linguistique, une montée de l'usage des traits dialectaux nous paraissant très peu probable à une période où le français disparaît en Louisiane. Nous pensons que les conditions dans lesquelles les entrevues ont été réalisées ont une influence d'ordre stylistique sur le parler des locutrices. Nous avons donc décidé de codifier les entrevues menées en français académique du corpus Dubois (dorénavant entrevue « extérieur »), enregistrées à la suite des entrevues menées en français cadien (dorénavant entrevue « membre »). Dans l'entrevue « membre », l'enquêteur est un membre inhérent à la même communauté cadienne que celle de la locutrice interrogée et il parle français cadien. Dans l'entrevue « extérieur », l'enquêteur n'est pas un membre de la communauté cadienne et ne parle pas français cadien. Il a

appris le français académique à l'école, cette variété de français que les Cadiens appellent le « book French ». A l'origine, le but d'une telle entreprise était de mesurer le degré d'adaptation linguistique des locuteurs de français cadien. Si notre hypothèse s'avère fondée, les entrevues « extérieur » devraient être beaucoup plus standard que les entrevues « membre » en raison de la différence d'origine de l'enquêteur, et la variation dialectale fluctuante observée dans notre première série d'analyses serait en fait la preuve que des locutrices de français cadien peuvent s'adapter stylistiquement aux locuteurs parlant une autre variété de français, et ce même chez les plus jeunes. La source de la variation observée dans le chapitre précédent serait donc bien de nature stylistique.

Ce chapitre présente les résultats de l'étude comparative que nous avons effectuée pour les trois générations du corpus Dubois : les doyennes, les aînées et les cadettes. La section qui suit présente les résultats pour les doyennes<sup>46</sup> (cinq locutrices) et les aînées (six locutrices). Les cadettes, qui sont les plus nombreuses (neuf locutrices), feront l'objet d'une autre section.

## **6.2 Les doyennes et les aînées**

Les graphiques 1 à 3 représentent les différences d'usage des variantes dialectales entre les deux entrevues pour la génération des doyennes. Les graphiques 4 à 6 présentent les résultats pour les aînées. Chaque ligne d'un graphique représente une locutrice. On observe que pour les six variantes dialectales traitées, le comportement des doyennes et des aînées est similaire, et tend à la diminution de l'emploi des formes dialectales dans l'entrevue « extérieur ». Ceci confirme donc notre hypothèse.

---

<sup>46</sup> Rappelons que la génération des doyennes est la seule qui se compose d'entrevues du corpus Gold et d'entrevues du corpus Dubois. On a déjà vu que les ancêtres sont toutes issues du corpus Gold, et toutes les aînées et toutes les cadettes viennent du corpus Dubois.

Les graphiques 1 et 2 attestent de la baisse d'usage de la variante O devant R et L entre les deux générations, mais cette baisse est plus importante chez les aînées (moins de 44% en moyenne) que chez les doyennes (moins de 28% en moyenne). Nous avons inclus la variante OU devant MM et NN (en violet) avec O devant R et L (en rose) parce que les résultats sont très similaires pour les deux générations: moins 6.5% pour les doyennes et moins 8.2% pour les aînées. Ces deux variantes, bien que moins utilisées dans le contexte de l'entrevue « extérieur », restent quand même des variantes dialectales répandues.

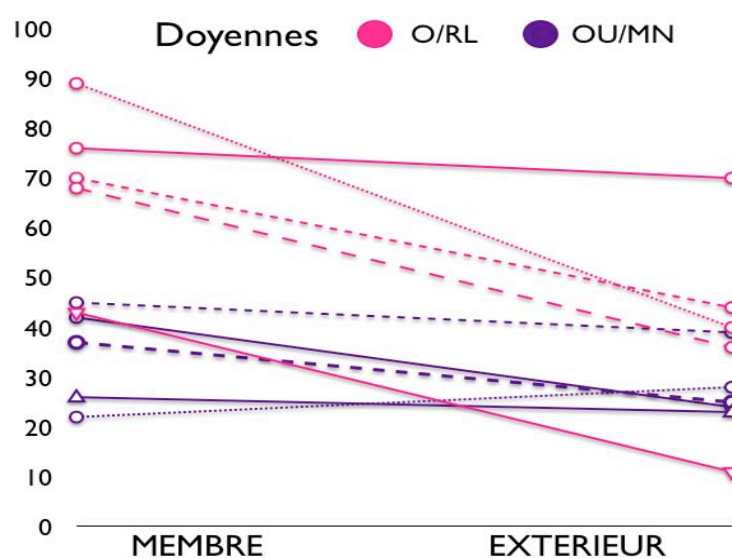
Dans les graphiques 3 et 4, on remarque que la fréquence de l'usage de Ø est en baisse dans l'entrevue « extérieur » (341 occurrences). L'usage de cette variante entre les deux entrevues baisse de 17.3% en moyenne chez les doyennes et de 24.8% chez les aînées. La même remarque vaut pour la variante Œ (au lieu de ɔ) dans le marqueur interactionnel « tu connais » (en vert), dont nous n'avons trouvé que 88 occurrences au total dans l'entrevue « extérieur » contre 506 dans l'entrevue « membre ». La moyenne de l'écart d'usage entre les deux entrevues pour le marqueur baisse de 21.6% pour les doyennes et de 13.2% pour les aînées. Dans ces conditions, il faut se rappeler que non seulement le trait dialectal est en baisse dans l'entrevue « extérieur » mais aussi que certaines formes disparaissent presque totalement du parler des locutrices qui pourtant l'emploient encore dans l'entrevue « membre »<sup>47</sup>.

---

<sup>47</sup> Puisque certaines variantes présentent un écart important du nombre des données entre les deux entrevues, certaines locutrices affichent plutôt une courbe en hausse, notamment Félicienne dans le graphique 3. En réalité, cette locutrice a produit 167 occurrences de e dans les verbes dans l'entrevue membre contre seulement 7 dans l'entrevue extérieur. Il y a donc là un effet artificiel. La même explication vaut pour Eliza avec la variante OU devant MM et NN (graphique 1), les aînées Pauline (Œ devant R graphique 4) et Anne (Œ dans « tu connais », graphique 4), dont la courbe monte, mais le nombre d'occurrences est très faible (voir tableaux récapitulatifs en annexe 3). la fréquence d'usage de la variante

Les graphiques 5 et 6 montrent que, d'une manière générale, le taux d'usage des variantes e dans les terminaisons verbales et a dans les substantifs, assez bien représentées dans l'entrevue « membre », baisse substantiellement dans l'entrevue « extérieur » mais l'écart semble moindre entre les deux entrevues car ces variantes sont encore fortement présentes, surtout dans le contexte verbal. La moyenne d'écart d'usage entre les deux entrevues dans le contexte verbal est de moins 13% pour les doyennes et moins 35.8% pour les aînées. L'écart moyen pour les substantifs est de moins 17% pour les doyennes et moins 28% pour les aînées.

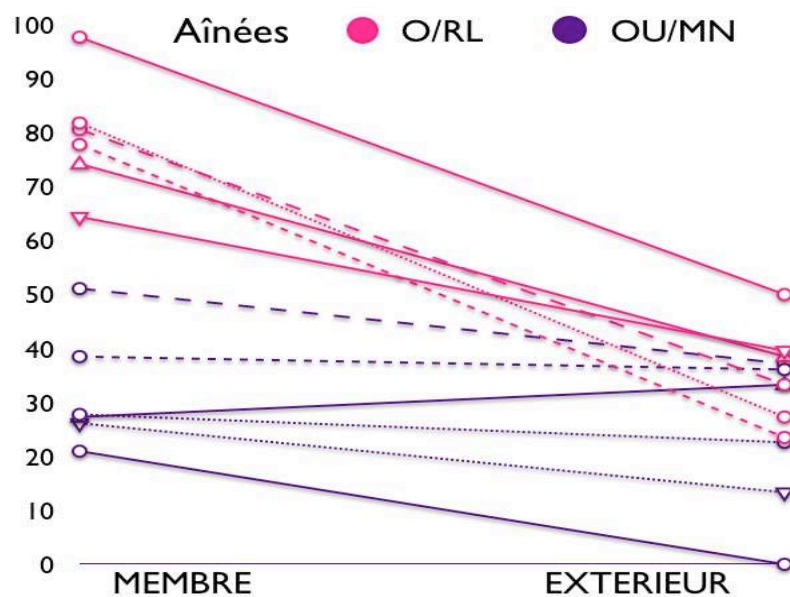
Graphique 1: Les variantes dialectales O devant R et L et OU devant MM et NN chez les doyennes



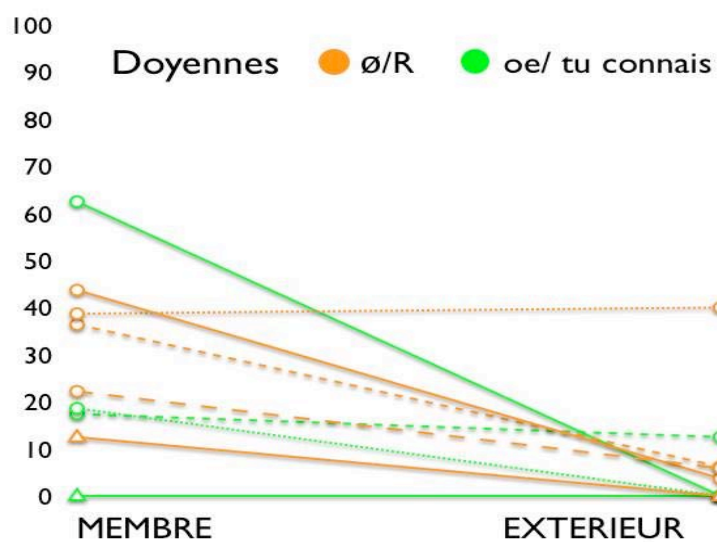
dialectale Ø devant R (en orange) dans l'entrevue « membre » est nettement supérieure à celle de O devant R et L dans l'entrevue « extérieur » (1 002 occurrences).



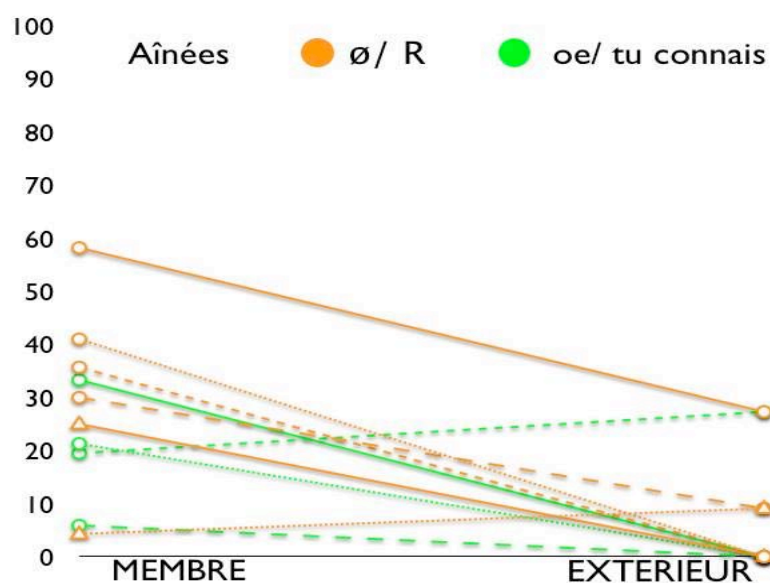
Graphique 2: Les variantes dialectales O devant R et L et OU devant MM et NN chez les aînées



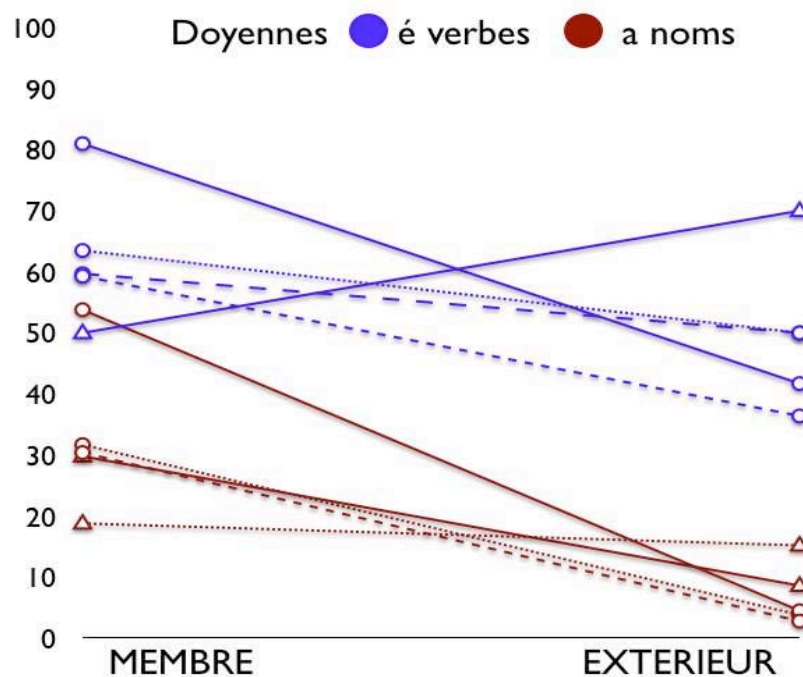
Graphique 3: Les variantes dialectales Ø devant R et Æ dans « tu connais » chez les doyennes



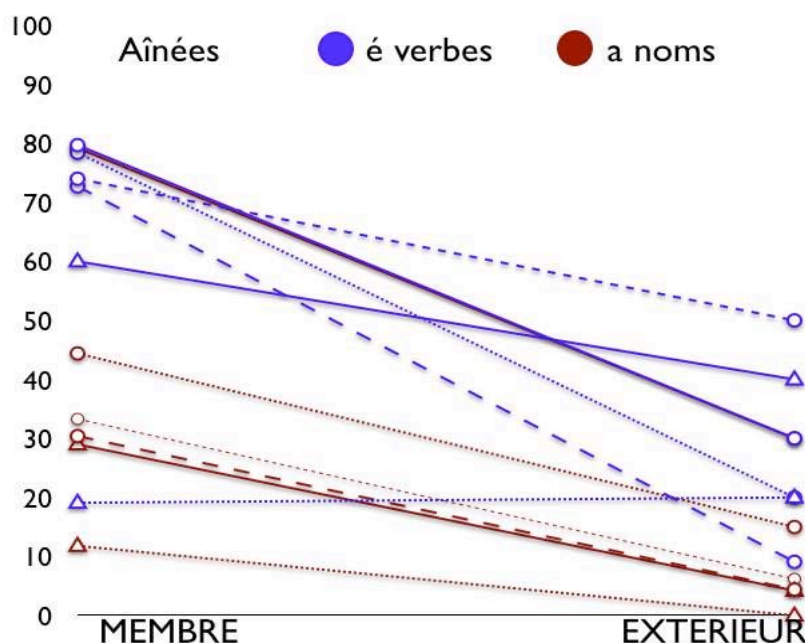
Graphique 4: Les variantes dialectales Ø devant R et Œ dans « tu connais » chez les aînées



Graphique 5: Les variantes dialectales e dans les terminaisons verbales et a dans les substantifs chez les doyennes



Graphique 6: Les variantes dialectales e dans les terminaisons verbales et a dans les substantifs chez les aînées



### 6.3 Les cadettes

Les cadettes représentent les plus jeunes locutrices de notre échantillon, qui n'ont pas été aussi exposées au français que les générations précédentes. Or, il suffit de regarder les graphiques 7 à 9 et le tableau récapitulatif qui suit pour constater que les cadettes sont la génération pour laquelle la tendance à la standardisation lors de l'entrevue « extérieur » est la plus forte<sup>48</sup>.

Le graphique 7 récapitule les écarts entre les deux entrevues des variantes O devant R et L et OU devant MM et NN. Comme pour les autres générations, on observe

<sup>48</sup> Cependant, tout comme pour les doyennes et les aînées, certaines courbes indiquent une hausse de l'usage dialectal dans l'entrevue « extérieur » mais ceci est un effet artificiel. Rose (graphique 8) pour Œ dans « tu connais » passe de 66.7% à 100% mais elle ne produit qu'une seule occurrence. Signalons Jacqueline (graphique 9) qui passe de 5.9% de a dans les substantifs à 10.3% avec un nombre d'occurrences infime (respectivement 5 et 3) ce qui donne une hausse apparente de +4.4%, et Jacinthe qui passe pour la même variante de 1.1% (1 occ.) à 6.9% (2 occ) soit une hausse artificielle de +5.9%. Ces résultats sont donc non significatifs.

une baisse dans l'usage des variantes dialectales entre les deux entrevues. Pour la variante O devant R et L, l'écart d'usage est de moins 42.9% en moyenne. Pour la variante OU devant MM et NN, on observe une baisse de moins 16.6%. Pour ces deux variantes, toutes les locutrices ont une courbe descendante.

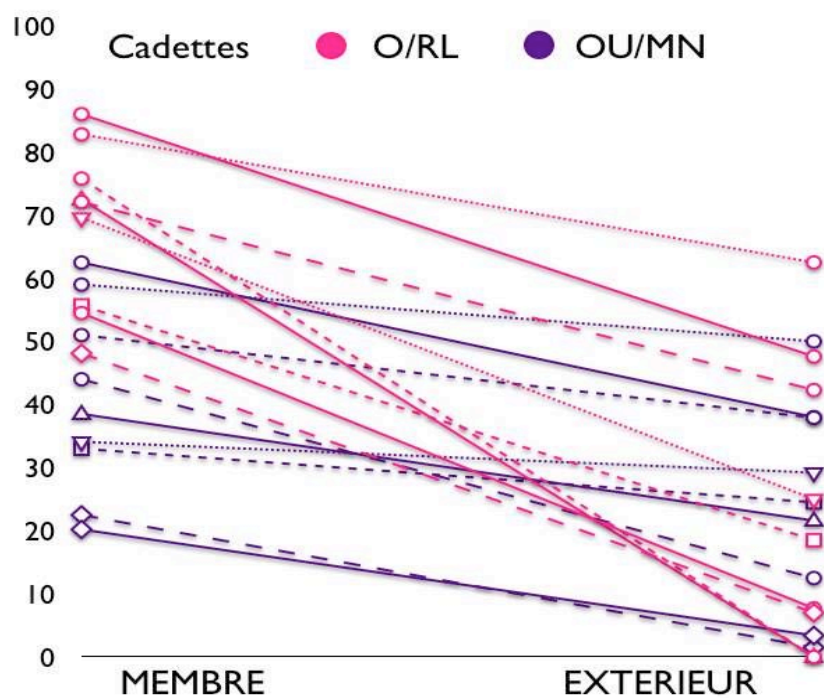
Le graphique 8 présente les résultats pour la variante Ø devant R. On observe là encore une baisse de moins 50.3%, et toutes les courbes sont descendantes. Il est important de noter que la variante Œ dans le marqueur interactionnel « tu connais » est si faible dans l'entrevue « extérieur » chez les cadettes qu'il ne nous a pas été possible de faire un graphique. En effet, si dans l'entrevue « membre » sept des neuf locutrices produisent des occurrences du marqueur, seulement deux produisaient la variante dialectale avec 66.7% (six occurrences) pour Rose et 28.6% (quatre occurrences) pour Colette. Dans l'entrevue « extérieur », seulement une locutrice, Rose, produit l'unique occurrence du marqueur prononcé Œ, ce qui donne un taux artificiel de 100% et une hausse de +33.3% entre les deux entrevues! Dans ce cas, on observe la perte de vitesse de la variable en elle-même qui baisse de génération en génération et qui disparaît pratiquement du parler des femmes étudiées quand elles parlent à un membre extérieur à leur communauté. Peut-être peut-on y voir la preuve du caractère très dialectal de l'expression en elle-même, que les femmes abandonnent peu à peu, consciemment ou non, en dehors du réseau local.

Le graphique 9 illustre l'écart d'usage entre les deux entrevues pour les variantes a dans les substantifs et e dans les terminaisons verbales. Une fois de plus, le mouvement général est descendant et la baisse est de moins 26.9% en moyenne pour e dans les terminaisons verbales et de moins 5.2% pour a dans les substantifs. On remarque

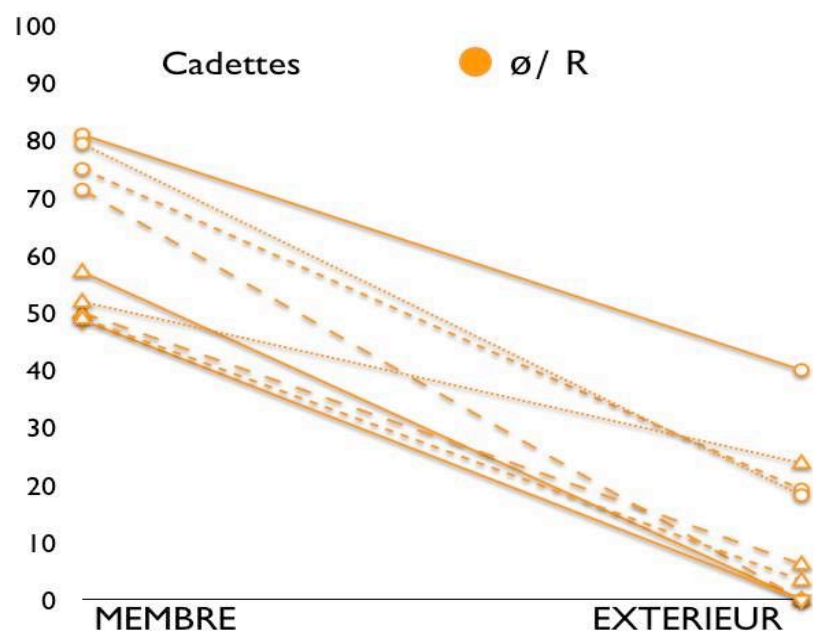
également que la variante e dans les terminaisons verbales est plus fréquente dans les deux entrevues que la variante a dans les substantifs, ce qui explique la grande différence entre les chiffres que nous venons de mentionner.

Les tableaux des résultats de l'étude comparative menée entre les deux entrevues en français du corpus Dubois pour chaque variable vocalique sont présentés dans l'annexe 3 en fin de volume. Ces résultats viennent confirmer notre hypothèse de départ, qui était que le facteur stylistique est à l'origine de la fluctuation observée lors de notre première série d'analyses. Il est clair désormais que le type d'entrevues conditionne la façon dont parlent les locutrices que nous étudions et que le comportement des femmes du corpus Dubois dans l'entrevue « membre » est différent car plus dialectal que les femmes du corpus Gold de la même génération. De ce fait, on comprend maintenant pourquoi les générations les plus anciennes, les ancêtres et certaines doyennes, affichent un comportement plus standard que les jeunes générations alors qu'on attendait logiquement des résultats inverses. Cette étude comparative nous permet d'affirmer que les femmes cadiennes sont capables de s'adapter stylistiquement aux différents contextes de communication en français qui s'offrent à elles, et ce malgré le manque d'occasions de parler français, surtout chez les cadettes. Cette habileté linguistique apparaît dès la génération des doyennes, qui est la plus ancienne génération dont nous disposons pour faire une comparaison des situations d'entrevues différentes. Le phénomène se retrouve de façon de plus en plus flagrante chez la génération des cadettes. Nous en déduisons que cette habileté stylistique suivant le contexte de communication est une compétence qui a été transmise de génération en génération.

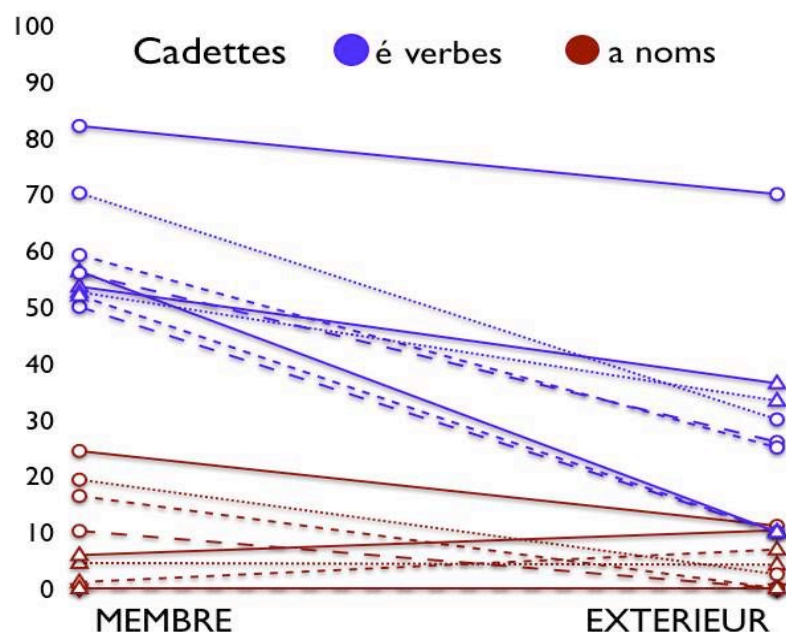
Graphique 7: Les variantes dialectales O devant R et L et OU devant MM et NN chez les cadettes



Graphique 8: Les variantes dialectales Ø devant R et Æ dans « tu connais » chez les cadettes



Graphique 9: Les variantes dialectales e dans les terminaisons verbales et a dans les substantifs chez les cadettes



On aurait pu penser qu'avec l'étiollement linguistique observé par ailleurs chez les locuteurs cadiens (Dubois 2001; Dubois, Noetzel et Salmon 2005), cette variation stylistique aurait aussi disparu. Nous venons de prouver qu'il n'en est rien en français cadien pour les locutrices nées au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle.

#### 6.4 Interprétation des résultats : les preuves de la maintenance de la variation stylistique

Jusqu'à maintenant, les études sur la variation stylistique dans les langues en situation minoritaire ou en voie de disparition ont constaté un phénomène de rétrécissement stylistique, que nous avons présenté dans une citation dès l'introduction. Ce phénomène apparaît lorsqu'une langue minoritaire atteint un certain niveau d'étiollement. Les locuteurs deviennent alors très restreints et perdent leur capacité à détecter ou à employer les différents registres stylistiques requis dans une situation de

communication donnée. En d'autres termes, les locuteurs n'ont plus une assez bonne connaissance de la langue pour pouvoir varier son utilisation selon les contextes.

En français cadien, deux études ont mené à des conclusions similaires concernant l'habileté stylistique. Tout d'abord, citons l'étude de Catherine Bodin (1987) qui affirme que :

[...] Louisiana's Acadian French is seen as having undergone a tremendous levelling of forms (in favor of standard French forms), possibly under the influence of French instruction before 1920. The preservation of a coherent phonological system and dialect lexicon, obviously poitevin, in Northern Acadian and its loss in Louisiana Acadian is inexplicable. (1989 :172)

Selon elle, il y a donc eu un changement linguistique en français cadien à travers le temps, et ce changement s'est fait en direction de la standardisation. Notre étude empirique ne confirme pas les résultats de Bodin pour plusieurs raisons. Tout d'abord, nous avons montré au chapitre 5 qu'il n'y a pas de changement linguistique en français cadien à travers le temps sur quatre générations. Ensuite, il a été établi au chapitre 4 que les locutrices de notre corpus ont dans l'ensemble été très peu scolarisées, et il ne nous semble donc pas possible d'envisager l'éducation comme un mode de diffusion du français standard ni de toute autre forme de français avant la création du CODOFIL. Le français cadien est transmis oralement et la plupart des locuteurs ne savent ni le lire ni l'écrire. Finalement nous avons montré au chapitre 3 que le français cadien est une variété hétérogène, formée de différents dialectes de français apportés par les colons au temps de la colonisation de la Louisiane et de l'Acadie. Le poitevin est l'un de ces dialectes mais pas le seul. L'étude de Bodin n'est pas une étude empirique basée sur un corpus défini, mais sur des études descriptives du français louisianais. De ce fait, elle n'a



pas pu mesurer le degré d'accommodation linguistique tel qu'il nous a été possible de le faire en comparant les deux séries d'entrevues pour chaque locutrice.

L'autre étude concluant à un rétrécissement stylistique en français cadien est celle de Kevin Rottet (1995) qui porte sur le français des paroisses Terrebonne et Lafourche. Bien qu'il étudie les changements morphosyntaxiques, il mentionne quelques traits phonologiques en référant à la théorie du rétrécissement stylistique et il écrit :

A number of changes affects the phonological systems of dying languages, in addition to the expected kinds of interference from the replacing tongue. I will not attempt a complete typology of phonological changes and characteristics of language death, which in any case have been dealt with extensively elsewhere (Dressler 1972, Campbell and Muntzel 1989) Some of the more salient phenomena will, however, be noted. (1995:43)

Rottet considère clairement le français cadien comme une langue en voie de disparition, ce en quoi nous partageons son opinion, mais nos résultats prouvent que ce déclin n'implique pas la perte de l'habileté stylistique. À la lumière de nos résultats, nous pouvons désormais affirmer qu'en français cadien, une langue minoritaire en voie de disparition et qui souffre d'étiollement (voir les études de Dubois et Noetzel sur l'étiollement du système des prépositions locatives), nous n'observons pas de rétrécissement stylistique. Au contraire, notre analyse empirique a démontré que les locutrices de quatre générations dans quatre paroisses louisianaises différentes ont su maintenir leur habileté stylistique, et ce malgré le manque de locuteurs et de soutien institutionnel envers leur langue. En cela, nous rejoignons les résultats d'autres études démontrant qu'il peut y avoir de la variation stylistique dans une langue en situation minoritaire et en voie de disparition.

Susan Gal (1984) a observé le comportement stylistique de la communauté hongroise d'Oberwart à la frontière avec l'Allemagne, à la recherche de traits dialectaux hongrois. Bien qu'elle connût l'existence de ces traits, les locuteurs qu'elle interrogeait ne les produisaient jamais en situation d'entrevues, jusqu'au jour où, étant devenue plus proche de ses informants et ayant quitté la pièce en laissant son magnétophone en marche, elle découvrit qu'ils produisaient les traits recherchés en son absence, prouvant ainsi l'influence, consciente ou inconsciente, qu'exerce l'enquêteur sur le style de son interlocuteur:

During the first few months of my stay in Oberwart, I taped a set of relatively structured interviews. In each of these, I was alone with one or two people in their homes. The interviews were usually my first or second contact with informants and lasted an hour or more. [...] Much more productive than these early interviews, at least from the point of view of recording a range of speaking styles, were the tapes I made during the second half-year of fieldwork. This was after several months of living in a family's spare room, attending church regularly, [...] in short, doing participant observation. This second set of tapes included recordings of naturally occurring conversation in a wide variety of settings. It was possible to make that kind of recordings only when mutual interest, familiarity and sympathy developed between some members of a family and myself. [...] By this time, my presence was somewhat less strange and people often spoke more to each other than to me. In several cases I was not in the room during the bulk of a recording : the tape recorder was left running in the kitchen table while I went on an errand or worked in another room. No doubt these conversations were different in numerous ways than they would have been without the presence of the tape recorder. However, the recordings make a striking contrast to the original interviews and reveal a range of variation in style that would have been difficult to document in other ways. (1984 :66-67)

L'étude de Gal prouve donc qu'il est possible d'observer de la variation stylistique entre le vernaculaire et une forme plus standard, si les conditions d'observation y sont propices. Nancy Dorian (1981) dans son étude sur le gaelic écossais du East Sutherland, dans une communauté rurale relativement isolée qui vit de la pêche, affirme que:

[...] Social separateness can provide a kind of isolation which is perfectly capable of maintaining distinctive speech forms- the more so when a socially separate group is

also stigmatized. [...] Social separateness can be as effective as physical separateness in promoting language maintenance[...]. (1981 :73)

La situation qu'elle décrit ici s'applique parfaitement à celle dans laquelle se trouve la communauté cadienne en Louisiane, longtemps isolée géographiquement à cause du manque de routes et de ponts pour désenclaver les bayous (la première route à Lafourche date des années 1920) et stigmatisée socialement. Pendant longtemps, le français cadien a été un handicap entravant toute évolution sociale ou essor économique. Malgré tout, comme pour le gaelic, il s'est maintenu grâce à cet isolement. De plus, la variation stylistique y est fortement présente malgré le manque de contextes sociaux, de réseaux et d'institutions supportant les normes dominantes. Les générations les plus âgées et les plus jeunes locutrices qui emploient le français moins régulièrement et dont le discours montre d'avantage de signes d'étiollement linguistique reconnaissent le prestige d'un style plus standard et peuvent toutes l'utiliser. Alors que Gal a démontré que l'écart de production pour plusieurs variantes prestigieuses entre les situations formelle et informelle est nettement moins grand chez les jeunes locuteurs comparé aux locuteurs âgés, ce n'est pas le cas en français cadien puisque toutes les générations à l'étude suivent la même tendance.

En dépit des difficultés de production, les jeunes cadiennes possèdent donc un solide contrôle réceptif les rendant sensibles aux valeurs sociales des formes phonétiques, bien que l'usage des formes prestigieuses en Louisiane ne soit pas directement soutenu par les médias, l'école et d'autres institutions, comme c'est le cas pour le français acadien en Nouvelle Ecosse (Flikeid et Péronnet, 1989) ou le français ontarien (Léon et Cichocki, 1989). L'emploi stylistique des variables étudiées s'est donc transmis entre les quatre générations de locutrices et peut s'appliquer lorsque le contexte (par exemple un

changement d'interlocuteur) l'exige, de la même façon que se transmettent les innovations morphologiques (Dubois et Noetzel, 2005).

Ce qui motive la variation stylistique en français cadien est une question qui mérite d'être posée. Sa fonction nous semble expressive: le désir de la locutrice de faire passer son message (Gumperz, 1982). Devant un interlocuteur parlant le français standard, les femmes cadiennes vont maximiser l'intelligibilité en produisant plus fréquemment les variantes de prestige. On sait que l'insécurité linguistique est grande chez les Cadiens, qui décrivent leur variété de français comme un "broken French" ou un mélange d'anglais et de français. Mais ce qu'on retient de cette analyse est la fonction communicative particulièrement vigoureuse du français cadien et l'exploitation de la variation phonologique à des fins stylistiques par les femmes cadiennes, même les plus jeunes, en dépit du fait qu'elles entendent et parlent peu le français cadien et qu'elles l'utilisent rarement à l'extérieur du réseau familial. L'analyse du parler des femmes cadiennes nous a montré que l'étiollement linguistique n'implique pas nécessairement l'étiollement stylistique dans cette communauté ethnique en situation minoritaire. Les femmes cadiennes comme beaucoup de femmes issues de nombreuses communautés minoritaires « portent le double fardeau de gardiennes de la langue et de la culture minoritaires tout en facilitant l'entrée de leurs enfants dans la langue et la culture dominantes » (Piller et Pavlenko, 2004:500).

## CONCLUSION

Nous espérons avoir démontré que la méthodologie sociolinguistique utilisée dans notre étude est particulièrement pertinente pour mettre à jour le fonctionnement systématique de la langue car l'approche empirique est un révélateur efficace du changement ou de la maintenance linguistique. Cette méthode permet également de déterminer les effets de la société sur le système linguistique. Le choix d'analyser la langue dans son contexte social prend alors tout son sens et apporte un éclairage nouveau sur la variété de langue étudiée. Dans le cas du français cadien, cette approche est d'autant plus significative qu'il s'agit d'une langue en situation minoritaire et en voie de disparition. Toutes les informations apportées par notre étude sont donc précieuses, puisque le français cadien tend à disparaître.

L'analyse quantitative de cinq variables phonétiques dans un échantillon de 29 locutrices de français cadien provenant de quatre générations nous a permis d'apporter un nouvel éclairage sur le comportement linguistique des femmes de notre corpus et de mettre à jour de nouvelles connaissances concernant la variation stylistique dans cette communauté francophone en situation minoritaire. Dans l'introduction, nous proposons de déterminer si certaines formes phonétiques se sont maintenues, se sont étiolées ou ont disparu de l'usage, et de les comparer avec le français acadien. Après avoir analysé plus de 20 000 occurrences en français cadien, nous pouvons désormais apporter quelques réponses à nos interrogations. Il est clair que notre analyse n'est pas exhaustive puisqu'elle ne traite pas de toutes les variables phonétiques traditionnelles en français cadien, faute de temps, mais elle présente une analyse très poussée d'un échantillon de variables traditionnelles de cette variété de français.

La revue de littérature des études linguistiques portant sur le français acadien et le français cadien de 1900 à nos jours a montré la présence de diverses formes dites acadiennes traditionnelles en Louisiane. Elle a également permis d'établir la liste des cinq variables phonétiques étudiées ici, qui sont parmi les plus fréquentes dans notre corpus de femmes parlant le français cadien.

L'étude des sources de l'immigration des Acadiens et des Français en Louisiane depuis 1755 jusqu'à nos jours a prouvé la justesse de notre hypothèse : le français cadien actuel est une variété hétérogène qui tire sa source des divers états du français parlé aux 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles en France et en Amérique du Nord. En effet, différents groupes de francophones ont peuplé la Louisiane à différentes époques, apportant avec eux leurs variétés de français. L'immigration francophone est donc à la base de l'hétérogénéité linguistique de cette communauté. Nous avons montré que les flux migratoires sont allés de la France vers l'Acadie, de la France vers la Louisiane puis de l'Acadie vers la Louisiane via d'autres destinations comme Saint-Domingue et la côte est des Etats-Unis. Divers états de la langue se sont ainsi côtoyés et influencés mutuellement jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle en Louisiane, lorsque les communautés cadiennes parlaient majoritairement français. Nous en avons conclu que les traits considérés comme typiquement cadiens sont plutôt des traits dialectaux importés par les différentes vagues migratoires francophones, une importante vague étant les Acadiens. Au fil du temps, certaines formes se sont conservées, d'autres ont disparu. Quand les formes se sont conservées, on constate leur présence en Acadie et en Louisiane mais à des fréquences différentes, comme l'ont établi les études de Flikeid et la comparaison de Dubois pour le français cadien. On observe alors une fréquence d'usage et un conditionnement

linguistique différents pour les mêmes formes au Canada et en Louisiane. La description du système vocalique comprenant les cinq variables étudiées depuis le latin jusqu'à nos jours en France et au Canada a démontré que les traits dialectaux cadiens étaient en réalité déjà présents en France avant la création de la colonie de la Nouvelle-France et le début de l'arrivée des immigrants français. De ce fait, il y a eu plusieurs variétés de français qui sont passées par un processus d'uniformisation linguistique. Les vagues successives d'immigration sont autant de témoignages des différents états d'évolution de la langue française selon les époques, les régions, et l'échelle sociale. Ce fait ayant été établi, nous avons pu passer à l'analyse des variables étudiées en Louisiane.

Notre comparaison des politiques linguistiques actuelles et de l'usage du français en Acadie et en Louisiane révèle à quel point l'absence de tout support institutionnel en Louisiane, contrairement à ce qui est observé au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse, contribue à la disparition rapide du français cadien. Entre 1990 et 2000, dates des deux derniers recensements aux Etats-Unis, on estime que le nombre de locuteurs de français cadien en Louisiane a baissé d'approximativement 25%.

En sélectionnant notre échantillon de 29 locutrices de français cadien originaires du sud de la Louisiane, nous avons essayé, autant que possible, de rendre compte de la diversité sociale, géographique et d'âge de la population féminine cadienne. Nous avons choisi les locutrices de notre échantillon dans deux corpus de français cadien disponibles à LSU, d'une part le corpus Gold 1975, et d'autre part le corpus Dubois 1997. Le premier corpus permet d'apporter une dimension diachronique importante puisqu'il contient des locutrices nées à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Nous avons aussi pris soin de sélectionner des locutrices de différents niveaux scolaires, DED, et aux réseaux sociaux plus ou moins

ouverts ou fermés. Nous pouvons ainsi raisonnablement affirmer que nos résultats et leur interprétation représentent une tendance applicable à l'ensemble de la communauté féminine cadienne.

Afin de donner un poids plus scientifique à notre analyse, il nous a semblé essentiel de vérifier la justesse de notre codification. En comparant notre jugement avec celui de deux locutrices (une de français standard et une de français cadien) d'une part, et en effectuant une analyse acoustique des variables vocaliques sous forme de spectrogrammes d'autre part, nous avons obtenu la preuve que notre codification, basée sur notre jugement auditif, est fiable à plus de 90%.

L'analyse quantitative a révélé une hausse apparente de l'usage des traits dialectaux chez les aînées et les cadettes. Pour certaines variantes, nous avons observé un usage en dent de scie, pour d'autres un usage similaire entre toutes les générations. Nous avons constaté que l'usage est stable dans le temps mais qu'il existe une variation sociale qui ne s'explique ni par la localité, ni par les facteurs linguistiques. Il ne fait aucun doute que le français cadien est en perte de vitesse faute de locuteurs et de soutien institutionnel. Nous avons rejeté l'hypothèse d'un réel changement linguistique, tel que l'avance Bodin (1987) car s'il est indéniable que le bilinguisme est en déclin dans la communauté, expliquer le comportement des cadettes, plus dialectal que les générations antérieures, comme une résistance linguistique contre la perte de leur langue ne nous semble pas plausible. Disposant de deux entrevues pour chaque locutrice du corpus Dubois 1997 (l'une menée par un membre de la communauté et l'autre menée par une personne extérieure) nous avons effectué une analyse comparative du comportement linguistique de ces locutrices dans les deux entrevues. Il en ressort que la variation



sociale observée en français cadien dans notre échantillon est bien de nature stylistique. En effet, toutes les locutrices de ce corpus pour lesquelles la comparaison a pu être effectuée adaptent leur façon de parler suivant leur interlocuteur. Lorsqu'elles s'adressent à un membre de leur communauté, elles utilisent plus fréquemment les variantes dialectales. En revanche, si elles s'adressent à un membre extérieur à la communauté, leur usage des traits dialectaux diminue et leur parler devient beaucoup plus standard. Ainsi, la génération des ancêtres et des doyennes du corpus Gold 1975 utilisent moins de traits dialectaux que la génération des doyennes du corpus Dubois 1997 quand celles-ci sont interrogées par un membre de la communauté qui parle le français cadien. Ce que nous observons ici n'est donc non pas de la variation libre mais bien une preuve de la maintenance des traits dialectaux à travers le temps et surtout de la capacité des femmes cadiennes à varier stylistiquement leur discours selon le statut de leur interlocuteur.

Il est vrai que le français cadien est une langue en situation minoritaire qui est menacée de disparition dans les générations à venir, sous le poids toujours grandissant du monolinguisme anglophone environnant en Louisiane. Depuis la seconde guerre mondiale, les femmes, responsables de l'éducation des enfants et de leur intégration dans la société, ont cessé de leur transmettre oralement le français afin de leur épargner les stigmates d'une langue dénigrée et connotée péjorativement, donc handicapante. Mais notre étude prouve que ces femmes, dernières représentantes d'un bilinguisme équilibré et qui maîtrisent parfaitement les deux langues, n'ont pas perdu leur compétence stylistique en français cadien, contrairement à ce qui a été observé dans d'autres langues, comme le breton par exemple. Chaque génération de locutrices respecte le conditionnement linguistique qui régit l'usage des variantes dialectales. Leur

comportement linguistique prouve ainsi deux choses. D'abord, elles ont su conserver les traditions linguistiques. Finalement, elles sont sensibles à l'impact de la langue dans une situation de communication donnée et peuvent adapter leur discours en conséquence.

En prolongement de cette étude, il sera fort intéressant de mener la même analyse auprès des locuteurs masculins des deux corpus dont nous disposons, dans le but de comparer les comportements, afin de déterminer si l'adaptation stylistique observée dans nos données est un phénomène typiquement féminin ou non.

Dans nos futures recherches, il sera aussi pertinent de continuer l'analyse phonétique d'autres traits vocaliques typiquement cadiens tels que l'usage des voyelles relâchées [i]-[I], comme dans les mots *vie-vite*, ou encore le phénomène de l'affrication, des consonnes [t] et [d] qui se réalisent en [ts] ou [dz], [tʃ] ou [dʒ] dans des mots tels que *quinze* ou *dieu*.

Nous espérons avoir ouvert ici un axe de recherche qui apportera une contribution précieuse à la connaissance des langues en situation minoritaire et de mieux comprendre le comportement des locuteurs sous l'influence de facteurs sociaux.

## BIBLIOGRAPHIE

- Barbaud, Philippe. 1984. *Le choc des patois en Nouvelle-France, essai sur l'histoire de la francisation au Canada*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Baumgartner, Emmanuèle et Ménard, Philippe. 1996. *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*. Paris : livre de poche, collection « les usuels de poche ».
- Bell, Allan. 1984. « Language style as audience design ». In *Language and Society*, 13, p.145-204, Cambridge University Press.
- Bodin, Catherine. 1987. *The dialectal origin of Louisiana Acadian French*. PhD dissertation, University of North Carolina at Chapel Hill. Unpublished.
- Bourciez, Edouard. 1891. *Précis de phonétique française*. Neuvième édition 1958. Paris : Klincksieck.
- Brandon, Elizabeth. 1955. *Mœurs et langue de la paroisse Vermillon en Louisiane*. Thèse de Doctorat. Québec: Université Laval.
- Brasseaux, Carl. 1990. *The « foreign French », nineteenth-century French immigration into Louisiana: 1820-1852*. 3 volumes. Lafayette, Louisiane: Center for French Studies, University of Southwestern Louisiana.
- Brasseaux, Carl. 1991. *Scattered to the wind: dispersal and wanderings of the Acadians, 1755-1809*. Center for Louisiana Studies. Lafayette: Louisiana.
- Brun, Auguste. 1927. *La langue française en Provence, de Louis XIV au Félibrige*. Genève: Slatkine. Réédition 1972.
- Brunot, Ferdinand. 1905.. *Histoire de la langue française des origines à nos jours*. 13 volumes. Réédition 1966-1967. Paris: Armand Colin.
- Campbell, Lyle. 1976. « Language contact and sound change » in *Current Progress in Historical Linguistics*. Eds. William M. Christie, Jr. Amsterdam: North Holland Publishing Company. p. 181-194.
- Cerquiglini, Bernard. 2004. *La genèse de l'orthographe française : XIIème-XVIIème siècles*. Paris : Champion.
- Chambers, Jack K. 1995.(Second edition 2003) *Sociolinguistic theory : linguistic variation and its social significance*. Oxford: Blackwell.
- Charbonneau, René (abbé). 1957. « La spirantisation du J » in *The journal of the canadian linguistic association*. Vol. 3, numéro 1 p.14-19 et vol. 3. Numéro 2, p.71-77.

Chaudenson, Robert. 1994. «Français d'Amérique du Nord et créoles français: le français parlé par les immigrants du XVIIème siècle ». In Mougeon, Raymond et Beniak, Edouard (eds.) *Les origines du français québécois*. Laval: Les Presses de l'Université Laval. p.167-179.

Chaurand, Jacques. 1969. *Histoire de la langue française*. Coll. « Que sais-je? » réédition, 1982. Paris: P.U.F.

Chaurand, Jacques. 1972. *Introduction à la dialectologie française*. Paris: Bordas, collection « Bordas études, linguistique » numéro 302.

Chaurand, Jacques. 1999. *Nouvelle histoire de la langue française*. Paris: Seuil.

Chidaine, Jean G. 1967. « CH et J en saintongeais et en français canadien » in *Etudes de linguistique franco-canadienne*. XXXIVème congrès de l'ACFAS, Québec, Nov 1966 publié par Gendron J.G. et Straka G. Québec : Les Presses de l'Université Laval. p 143-151.

C.N.R.S. 1989. *La variation dans la langue en France du XVIème au XIXème siècle*. Textes de Baddeley, S., Catach, N., Chaurand, J, Magot, Th., Pasques, L., Simoni, M-R., Walter, H. Paris: C.N.R.S.

Dauzat, Albert. 1927. *Les patois, évolution- classification, étude avec 7 cartes*. Paris: Delagrave.

Denis, Delphine et Sancier-Château, Anne. 1994. *Grammaire du français*. Paris: livre de poche, collection « les usuels de poche ».

Désirat, Claude et Tristan Hordé. 1976. *La langue française au 20ème siècle*. Coll. «Bordas études, linguistique». Paris: Bordas.

Ditchy, Jay K. 1932. *Les Acadiens louisianais et leur parler*. Paris: Droz.

Donabédian, Anaïd. 2001. Présentation générale. In *Faits de Langue, Langues de diaspora, Langues en contact*. Revue de linguistique n° 18. Paris: Ophrys.

Dorian, Nancy. 1981. *Language death*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

Dormon, James. 1983. *The people called Cajuns: an introduction to an ethnohistory*. Published by the Center for Louisiana Studies. Lafayette: Louisiana.

Dressler, Wolfgang. 1972. « On the phonology of language death ». *Chicago Linguistic Society*. Vol.8 p 448-457.

Dubois, Jean, Mathée Giacomo, Louis Guespin, Christiane Marcellesi, Jean-Baptiste Marcellesi et Jean-Pierre Mevel. 2002. *Dictionnaire de linguistique*. Paris: Larousse.

- Dubois, Sylvie. 1997. « Field Method in Four Cajun Communities in Louisiana. » In Valdman, Albert (ed.). *French and Creole in Louisiana*. New York: Plenum Press. p.47-69.
- Dubois, Sylvie. 1998. « La configuration dynamique des communautés cadiennes en Louisiane. » In Patrice Brasseur (ed.) *Français d'Amérique, variation, créolisation, normalisation*. Avignon. p. 325-348.
- Dubois, Sylvie. 2000. « Le statut du français et les politiques linguistiques dans les provinces maritimes canadiennes et en Louisiane aux Etats-Unis ». In *Perspectives interculturelles – le Canada et les Etats-Unis*. P. 123-138. Internationales symposium: Vienne. 12-14 avril 2000.
- Dubois, Sylvie. 2001. « Attrition linguistique ou convergence dialectale: JE, MOI/JE et MOI en français cadien. » In Donabédian, Anaïd (ed.). *Faits de Langue, Langues de diaspora Langues en contact*. Revue de linguistique n° 18. Paris: Ophrys. p.149-165.
- Dubois, Sylvie. 2003. « Pratiques orales en Louisiane. » In Jacques Durand, Bernard Laks et Chantal Lyche (eds.). *La Phonologie du Français Contemporain: variation et espace francophone. La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, numéro 33, mai 2003, p. 89-95.
- Dubois, Sylvie. 2005. « Un siècle de français cadien parlé en Louisiane: persistance linguistique, hétérogénéité géographique et évolution », in Valdman A., J. Auger et D. Piston-Hatlen (eds.) *Le français en Amérique du Nord: état présent*. Québec: Les Presses de l'Université Laval. p. 287-305.
- Dubois, Sylvie and Megan Melançon. 1997. « Cajun is dead: Long live Cajun », *Journal of Sociolinguistics* 1:1, p. 63-93.
- Dubois, Sylvie, Sibylle Nøtzelt et Carole Salmon. 2005. « Les innovations en Français cadien: interférences ou changements motivés de façon interne au système? », in *Français d'Amérique: Approches morphosyntaxiques*. Brasseur P. et A. Falkert (eds.). Actes du colloque international: *Grammaire comparée des variétés de français d'Amérique* (Université d'Avignon, 17-20 mai 2004). L'Harmattan, coll. Langues et Développement: Paris. p. 27-38.
- Encrevé, Pierre. 1988. *La liaison avec et sans enchaînement : phonologie tridimensionnelle et usages du français*. Paris: Seuil.
- Flikeid, Karin. 1984. *La variation phonétique dans le parler acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick*. New York: Peter Lang.
- Flikeid, Karin. 1994. « Origines et évolution du français acadien à la lumière de la diversité contemporaine. » In Mougeon, Raymond et Beniak, Edouard (eds.) *Les origines*

*du français québécois*. Langue Française au Québec, section 1, n°11. Laval : Les Presses de l'Université Laval. p. 269-326.

Fontenot, Ruth Robertson. 1955. *Some history of Saint Landry Parish from the 1690's*. Opelousas: Daily World, 3 Nov. 1955.

Fortier, Alcée. 1904. *A history of Louisiana*. 4 vol. Deuxième édition 1966, par Jo Ann Carrigan. Baton Rouge, Louisiana: Claitor's Book Store.

Fouché, Pierre. 1952-1958. *Phonétique historique du français*. 3 volumes. Paris: Klincksieck.

Gal, Susan. 1979. *Language Shift, Social Determinants of Linguistic Change in Bilingual Austria*. New York/San Francisco/ London: Academic Press. (PhD dissertation)

Gal, Susan. 1984. « Phonological style in bilingualism: the interaction of structure and use » in *Meaning, Form and Use in Context: Linguistic Applications*. Barbara Schiffrin (ed.). Washington D.C.: Georgetown University Press. p. 290-302.

Geddes, James. 1908. *A study of an Acadian-French dialect spoken on the north shore of Baie des Chaleurs*. Ph.D. dissertation. Halle A. S. Max Niemeyer, publisher.

Gendron, Jean-Denis. 1966. *Tendances phonétiques du français parlé au Canada*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Gilliéron, Jules et Edmond Edmont. 1902-1910. *Atlas Linguistique de la France*. Paris : Champion.

Gilmore, Howard W. 1933. « Social isolation of French speaking people of rural Louisiana » in *Social Forces*, vol. 12. Numéro 1. p.78-84.

Gougenheim, Georges. 1974. *Grammaire de la langue française du seizième siècle*. Collection « Connaissance des langues » Paris: Picard.

Guiraud, Pierre. 1965. *Le français populaire*. Coll « Que sais-je ? » numéro 1172. Paris : P.U.F.

Guiraud, Pierre. 1968. *Patois et dialectes français*. Coll. « Que sais-je ? » numéro 1285. Réédition, 1978. Paris: P.U.F.

Hull, Alexander. 1994. « Des origines du français dans le nouveau monde. » In Mougeon, Raymond et Beniak, Edouard (eds.) *Les origines du français québécois*. Langue Française au Québec. Laval: Les Presses de l'Université Laval. p.183-198.

Joly, Geneviève. 1995. *Précis de phonétique historique du français*. Paris: Armand Colin.

- Joly, Geneviève. 1998. *Précis d'ancien français*. Paris: Armand Colin, coll. lettres U.
- Jonain, Pierre. 1869. *Dictionnaire du patois saintongeais*. Paris: Maisonneuve et Cie.
- Juneau, Marcel. 1972. *Contribution à l'histoire de la prononciation française au Québec, étude des graphies des documents d'archives*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Kent, Ray et Charles Read. 2002. *The acoustic analysis of speech*. Deuxième édition. Albany, NY: Singular, Thomson Learning.
- King, Ruth. 2000. *The Lexical Basis of Grammatical Borrowing: A Prince Edward Island Case Study*. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Laborderie, Noëlle. 1994. *Précis de phonétique historique*. Paris, collection 128 : Nathan.
- Labov, William. 1976. *Sociolinguistique*. Paris: éditions de Minuit.
- Labov, William. 1994. *Principles of linguistic change. Vol 1: Internal factors*. Oxford: Blackwell.
- Labov, William. 2001. *Principles of linguistic change. Vol 2: Social factors*. Oxford: Blackwell.
- Langlard, H. 1928. *La liaison dans le français*. Paris : Librairie ancienne Edouard Champion.
- Leblanc, Dudley. 1937. *The true story about the Acadians*. Deuxième édition. Lafayette, Louisiana : Tribune Publishing Company.
- Léon, Pierre et Wladyslaw Cichocki. 1989. « Bilan et problématique des études sociophonétiques franco-ontariennes. » in *Le français canadien parlé hors Québec, aperçu sociolinguistique*. Raymond Mougéon et Edouard Bédiak (eds.). Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Lettres à Grégoire sur les patois de France 1790-1794 suivi du rapport de Grégoire à la Convention*. Anonyme. 1880, réédition de 1969. Introduction et notes par A Gazier. Bibliothèque des dictionnaires patois de la France première série I. Genève : Slatkine reprints.
- Lyche, Chantal. 1996. « Genèse et traits caractéristiques du français cadien : un aperçu phonologique. » In *Revue Romane*. Numéro 31, p.29-49.
- Lortie, Stanislas. Rivard, Adjutor. 1903. *L'origine et le parler des Canadiens-Français, études sur l'immigration française au Canada de 1608 à 1700*. Québec : La société du parler français au Canada, Université Laval.

- Massignon, Geneviève. 1962. *Les parlers français d'Acadie*. 2 volumes. Paris : Klincksieck.
- Milroy, Lesley et Gordon, Matthew. 2003. *Sociolinguistics, method and interpretation*. Oxford: Blackwell Publishing.
- Montapanyane, Virginia et Jory, David. 1997. *Acadian French*. Languages of the world, 101, Munich Newcastle : Lincom Europa.
- Mougeon, Raymond et Béniak, Edouard. 1989. *Le Français Canadien parlé hors Québec, aperçu sociolinguistique*. Coll « Langue française au Québec ». Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Mougeon, Raymond et Béniak, Edouard. 1994 *Les Origines du Français québécois*. Coll. « Langue française au Québec ». Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Nyrop, Kristoffer. 1858-1931. *Grammaire historique de la langue française*. 4 tomes. Copenhague : Det Nordiske Forlag, Ernst Bojesen.
- Offord, Malcolm. *French Sociolinguistics*. Coll. « Applications in French linguistics 1 » Series editor : Carol Sanders. Clevedon, England : Multilingual Matters LTD.
- Oukada, Larbi. 1979. *Louisiana French : an annotated linguistic bibliography*. Lafayette : Center for Louisiana Studies.
- Péronnet, Louise. 1989. *Le parler acadien du Sud-Est du Nouveau-Brunswick*. New York : Peter Lang.
- Péronnet, Louise. 1996. « Nouvelles variétés de français parlé en Acadie du Nouveau-Brunswick. » In *Les Acadiens et leur(s) langue(s) : quand le français est minoritaire*. Actes du colloque. Deuxième édition revue et corrigée. Moncton : éditions d'Acadie. p. 121-135.
- Peterson Gerald E. et Harold L. Barney. 1952. « Control methods used in a study of the vowels. », *Journal of Acoustic Society of America*. Numéro 24, p.175-184.
- Pignon, Jacques. 1960. *L'évolution phonétique des parlers du Poitou (Vienne et Deux-Sèvres)*. Bibliothèque du « français moderne ». Paris : éditions d'Artrey.
- Piller, Ingrid et Aneta Pavlenko 2004. «Bilingualism and gender. » In Bhatia, T. & W. Ritchie (eds). *Handbook of Bilingualism*. Oxford: Blackwell, p. 489-511.
- Poirier, Claude. 1994. « La langue parlée en Nouvelle-France : vers une convergence des explications. » In Mougeon, Raymond et Beniak, Edouard (eds.) *Les origines du français québécois*. Langue Française au Québec. Laval : Les Presses de l'Université Laval. p.237-273.



- Poirier, Pascal. 1928. *Le parler franco acadien et ses origines*. Québec : Imprimerie franciscaine missionnaire.
- Pope, Mildred K. 1934. *From Latin to modern French with special consideration of anglo-normand, phonology and morphology*. Revised version, 1956. Manchester: University Press.
- Read, William A. 1931. *Louisiana French*. Baton Rouge : LSU press. 2<sup>nd</sup> edition , 1963.
- Rosset, Théodore. 1911. *Les origines de la prononciation moderne étudiées au 17<sup>ème</sup> siècle*. Paris : Armand Colin.
- Rottet, Kevin. 1995. *Language shift in the coastal marshes of Louisiana*. Studies in ethnolinguistics. New York: Peter Lang.
- Rousseau, Arnaud. 2001. *Les Cadjins de la Louisiane, destin d'une communauté francophone des Etats-Unis, une interprétation géographique*. Thèse de Doctorat, Université de Paris-Sorbonne.
- Roy, Michel. 1981. *L'Acadie des origines à nos jours: essai de synthèse historique*. Montréal/ Québec/ Amérique.
- Saucier, Corinne. 1949. *Histoire et traditions de la paroisse des Avoyelles en Louisiana*. Thèse de Doctorat. Québec: Université Laval.
- Schilling-Estes, Natalie. 2002. « Investigating stylistic variation » in *The handbook of language variation and change*. Chambers, J.K., Peter Trudgill and Natalie Schilling-Estes (eds.). Oxford: Blackwell. p.375-401
- Straka, Georges. 1979. *Les sons et les mots: choix d'études de phonétique et de linguistique*. Paris: Klincksieck.
- Thurot, Charles. 1891. *De la prononciation française, depuis le commencement du XVIème siècle, d'après le témoignage des grammairiens*. 2 volumes. Paris: Imprimerie Nationale.
- Valdman, Albert. 1983. « Normes locales et francophonie. » In Bébard, E et Maurais, J. (eds.). *La norme linguistique, conseil de la langue française*. p. 667-706.
- Ware, Carolyn. 1994. *Reading the rules backward: women and the rural Cajun Mardi Gras*. Ph.D. dissertation. University of Pennsylvania.
- Zinc, Gaston. 1986. *Phonétique historique du français*. Paris: P.U.F.

**ANNEXE 1**  
**ANALYSE ACOUSTIQUE**

Tableau A.1 : Tableau comparatif des jugements de la codification de 76 occurrences entre nous, une locutrice de français de France et une locutrice de français cadien.

CODE	MOT	Phonème (variable)	Mon jugement	Jugement d'une locutrice de FS	Jugement d'une locutrice de FC
AC1	récolte	/ɔ/	dialectal	<b>standard</b>	<b>standard</b>
AC2	mort	/ɔ/	dialectal	dialectal	dialectal
AC3	mort	/ɔ/	dialectal	<b>standard</b>	<b>standard</b>
AC4	école	/ɔ/	dialectal	<b>standard</b>	<b>standard</b>
AC5	école	/ɔ/	dialectal	<b>standard</b>	dialectal
AC6	bord	/ɔ/	dialectal	<b>standard</b>	<b>standard</b>
AO1	encore	/ɔ/	standard	standard	standard
AO2	encore	/ɔ/	standard	standard	standard
AO3	bord	/ɔ/	standard	standard	standard
AO4	école	/ɔ/	standard	standard	standard
AO5	école	/ɔ/	standard	standard	standard
AO6	récolte	/ɔ/	standard	standard	standard
BC1	asteur	/œ/	dialectal	dialectal	dialectal
BC2	sœur	/œ/	dialectal	<b>standard</b>	<b>standard</b>
BC3	sœur	/œ/	dialectal	dialectal	<b>standard</b>
BC4	heure	/œ/	dialectal	dialectal	dialectal
BO1	heure	/œ/	standard	standard	standard
BO2	asteur	/œ/	standard	standard	standard
BO3	sœurs	/œ/	standard	standard	standard
BO4	sœur	/œ/	standard	standard	standard
CC1	eomme	/ɔ/	<del>dialectal</del>	N/A	<del>dialectal</del>
CC2	comme	/ɔ/	dialectal	dialectal	<b>standard</b>
CC3	homme	/ɔ/	dialectal	dialectal	dialectal
CC4	j'connais	/ɔ/	dialectal	dialectal	<b>standard</b>
CC5	j'connais	/ɔ/	dialectal	<b>standard</b>	dialectal
CC6	personne	/ɔ/	dialectal	dialectal	<b>standard</b>
CO1	connait	/ɔ/	standard	<b>dialectal</b>	standard
CO2	comment	/ɔ/	standard	standard	standard
CO3	j'connais	/ɔ/	standard	standard	standard
CO4	comment	/ɔ/	standard	standard	standard
CO5	j'connaissais	/ɔ/	standard	standard	standard
CO6	personne	/ɔ/	standard	standard	standard
CO7	commencé	/ɔ/	standard	standard	standard
CO8	comme	/ɔ/	standard	standard	standard
DC1	tu connais	/ɔ/	dialectal	<b>standard</b>	dialectal
DC2	tu connais	/ɔ/	dialectal	<b>standard</b>	<b>standard</b>
DE1	tu connais	/ɔ/	dialectal	dialectal	dialectal

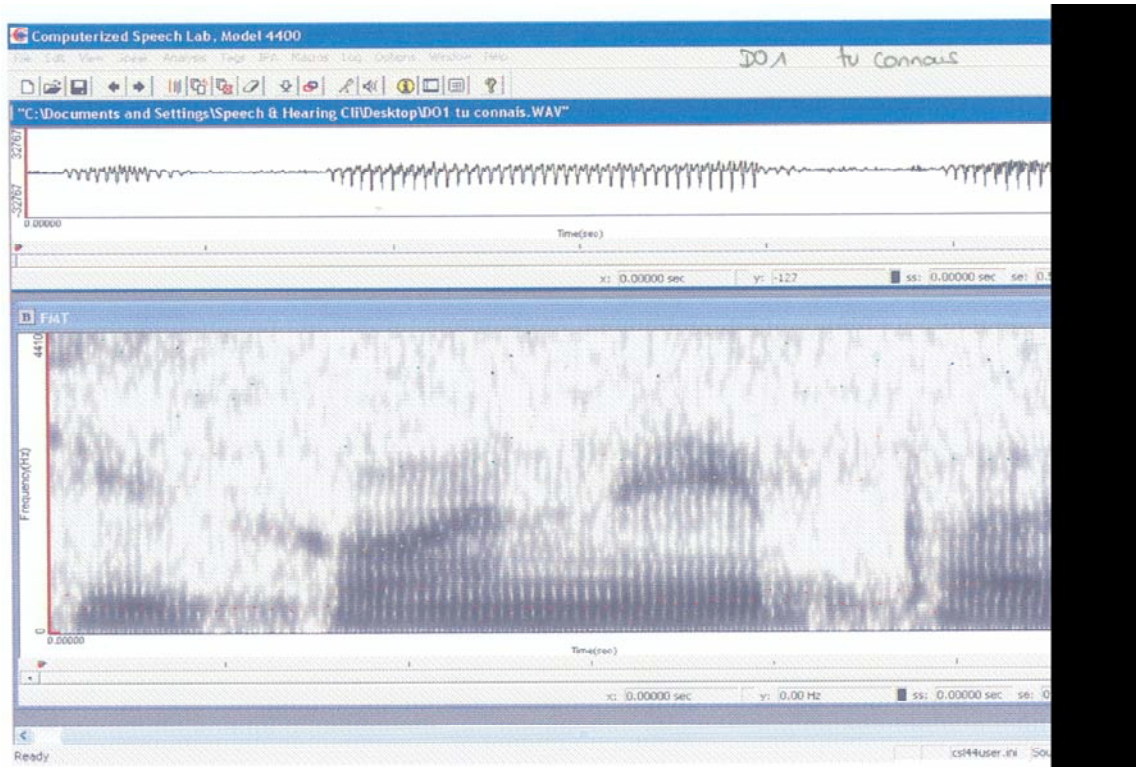
DE2	tu <u>con</u> naiss	/ɔ/	dialectal	dialectal	dialectal
<del>DE3</del>	<del>tu <u>con</u>naiss</del>	<del>/ɛ/</del>	<del>dialectal</del>	N/A	?
DO1	tu <u>con</u> naiss	/ɛ//	standard	standard	standard
DO2	tu <u>con</u> naiss	/ɛ/	standard	standard	<b>dialectal</b>
EA1	p <u>è</u> re	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
EA2	ch <u>è</u> re	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
EA3	gu <u>er</u> re	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
EA4	p <u>è</u> re	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
EA5	fr <u>è</u> res	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
EO1	f <u>a</u> ire	/ɛ/	standard	<b>dialectal</b>	<b>dialectal</b>
EO2	m <u>è</u> re	/ɛ/	standard	<b>dialectal</b>	<b>dialectal</b>
EO3	p <u>è</u> re	/ɛ/	standard	<b>dialectal</b>	standard
EO4	fr <u>è</u> res	/ɛ/	standard	<b>dialectal</b>	<b>dialectal</b>
VC1	s' <u>appel</u> ait	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
VC2	av <u>ai</u> t	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
VC3	av <u>ai</u> t	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
VC4	é <u>tai</u> t	/ɛ/	dialectal	dialectal	dialectal
VO1	all <u>ai</u> t	/ɛ/	standard	<b>dialectal</b>	<b>dialectal</b>
VO2	av <u>ai</u> t	/ɛ/	standard	?	<b>dialectal</b>
VO3	av <u>ai</u> t	/ɛ/	standard	standard	standard
VO4	av <u>ai</u> t	/ɛ/	standard	<b>dialectal</b>	<b>dialectal</b>
GH1	j <u>u</u> ste	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
GH2	touj <u>ou</u> rs	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
GH3	j <u>a</u> mais	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
GH4	j <u>e</u> une	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
GH5	auj <u>ou</u> rd'hui	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
GJ1	j <u>a</u> mais	/ʒ/	standard	standard	standard
GJ2	j <u>u</u> ste	/ʒ/	standard	standard	standard
GJ3	m <u>a</u> nger	/ʒ/	standard	standard	standard
GZ1	ch <u>a</u> ngé	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
GZ2	ch <u>a</u> ng <u>é</u>	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
GZ3	j <u>u</u> ste	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
LZ1	eux_ <u>a</u> utres	/z/	standard	standard	standard
LZ2	eux_ <u>a</u> utres	/z/	standard	standard	standard
LZ3	eux_ <u>a</u> utres	/z/	standard	standard	standard
LZ4	eux_ <u>a</u> utres	/z/	standard	standard	standard
PJ1	j'(u) <u>a</u> ime)	/ʒ/	standard	standard	standard
PH1	j'(u) <u>a</u> ime)	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal
PH2	j'(u) <u>a</u> )	/ʒ/	dialectal	dialectal	dialectal

**ANNEXE 2**  
**SPECTOGRAMMES**

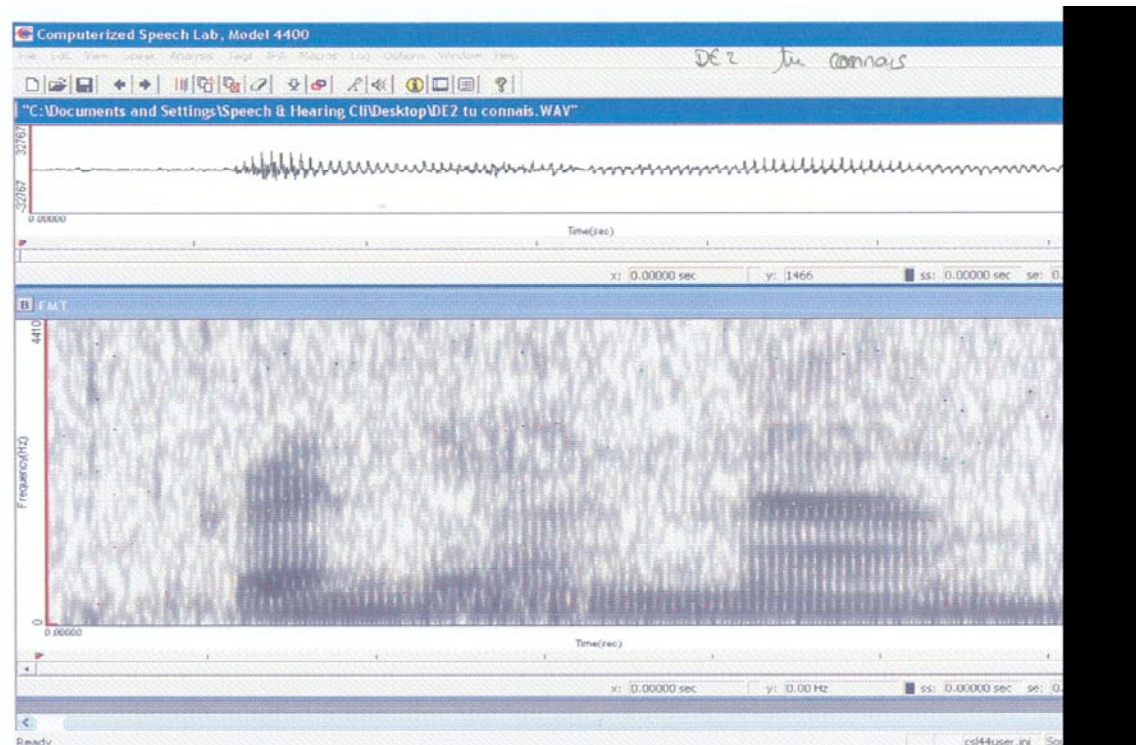
Tableau A.2: Tableau des mesures en Herzt des F1 et F2 de 58 occurrences de voyelles en français cadien dans un échantillon de femmes cadiennes.

CODE	MOT	Phonème (variable)	Formant 1 (en Hertz)	Formant 2 (en Hertz)	Tentative de classement
AC1	récolte	/ɔ/	579	825	dialectal
AC2	mort	/ɔ/	541	698	dialectal
AC3	mort	/ɔ/	609	986	dialectal
AC4	école	/ɔ/	618	983	dialectal
AC5	école	/ɔ/	570	905	dialectal
AC6	bord	/ɔ/	598	960	dialectal
AO1	encore	/ɔ/	697	1093	standard
AO2	encore	/ɔ/	671	1109	standard
AO3	bord	/ɔ/	659	1195	standard
AO4	école	/ɔ/	727	1136	standard
AO5	école	/ɔ/	689	1257	standard
AO6	récolte	/ɔ/	627	1411	standard
BC1	asteur	/œ/	466	1696	dialectal
BC2	sœur	/œ/	657	1802	<b>standard</b>
BC3	sœur	/œ/	487	1590	dialectal
BC4	heure	/œ/	572	1547	dialectal
BO1	heure	/œ/	644	1845	standard
BO2	asteur	/œ/	666	1722	standard
BO3	sœurs	/œ/	667	1573	standard
BO4	sœur	/œ/	716	1694	standard
CC1	comme	/ə/	dialectal	X	X
CC2	comme	/ɔ/	248	1217	dialectal
CC3	homme	/ɔ/	466	1164	dialectal
CC4	j'connais	/ɔ/	291	1062	dialectal
CC5	j'connais	/ɔ/	559	1263	dialectal
CC6	personne	/ɔ/	407	1493	dialectal
CO1	connait	/ɔ/	495	2429	standard
CO2	comment	/ɔ/	1035	3353	standard
CO3	j'connais	/ɔ/	511	1408	standard
CO4	comment	/ɔ/	703	1509	standard
CO5	j'connaissais	/ɔ/	486	1742	standard
CO6	personne	/ɔ/	298	1210	standard
CO7	commencé	/ɔ/	322	1073	<b>dialectal</b>
CO8	comme	/ɔ/	348	1003	<b>dialectal</b>
DC1	tu connais	/ɔ/	656	1484	dialectal
DC2	tu connais	/ɔ/	508	2343	dialectal
DE1	tu connais	/ɔ/	2008	2652	?

DE2	tu <u>con</u> nais	/ɔ̃/	668	1841	dialectal
<del>DE3</del>	<del>tu <u>con</u>nais</del>	<del>/ɔ̃/</del>	<del>dialectal</del>	<del>X</del>	<del>X</del>
DO1	tu <u>con</u> nais	/ɔ̃/	407	1390	standard
DO2	tu <u>con</u> nais	/ɔ̃/	599	1318	standard
EA1	p <u>è</u> re	/ɛ̃/	926	1629	dialectal
EA2	ch <u>è</u> re	/ɛ̃/	724	2461	dialectal
EA3	gu <u>è</u> rrer	/ɛ̃/	1009	2005	dialectal
EA4	p <u>è</u> re	/ɛ̃/	962	2004	dialectal
EA5	fr <u>è</u> res	/ɛ̃/	748	1683	<b>standard</b>
EO1	f <u>a</u> ire	/ɛ̃/	829	1671	standard
EO2	m <u>è</u> re	/ɛ̃/	840	1719	standard
EO3	p <u>è</u> re	/ɛ̃/	834	1668	standard
EO4	fr <u>è</u> res	/ɛ̃/	868	1777	standard
VC1	s' <u>a</u> ppelait	/ɛ̃/	481	2536	dialectal
VC2	av <u>a</u> it	/ɛ̃/	458	2381	dialectal
VC3	av <u>a</u> it	/ɛ̃/	500	2382	dialectal
VC4	ét <u>a</u> it	/ɛ̃/	498	2454	dialectal
VO1	all <u>a</u> it	/ɛ̃/	529	2754	<b>dialectal</b>
VO2	av <u>a</u> it	/ɛ̃/	551	1956	<b>dialectal</b>
VO3	av <u>a</u> it	/ɛ̃/	785	2036	standard
VO4	av <u>a</u> it	/ɛ̃/	425	2378	<b>dialectal</b>

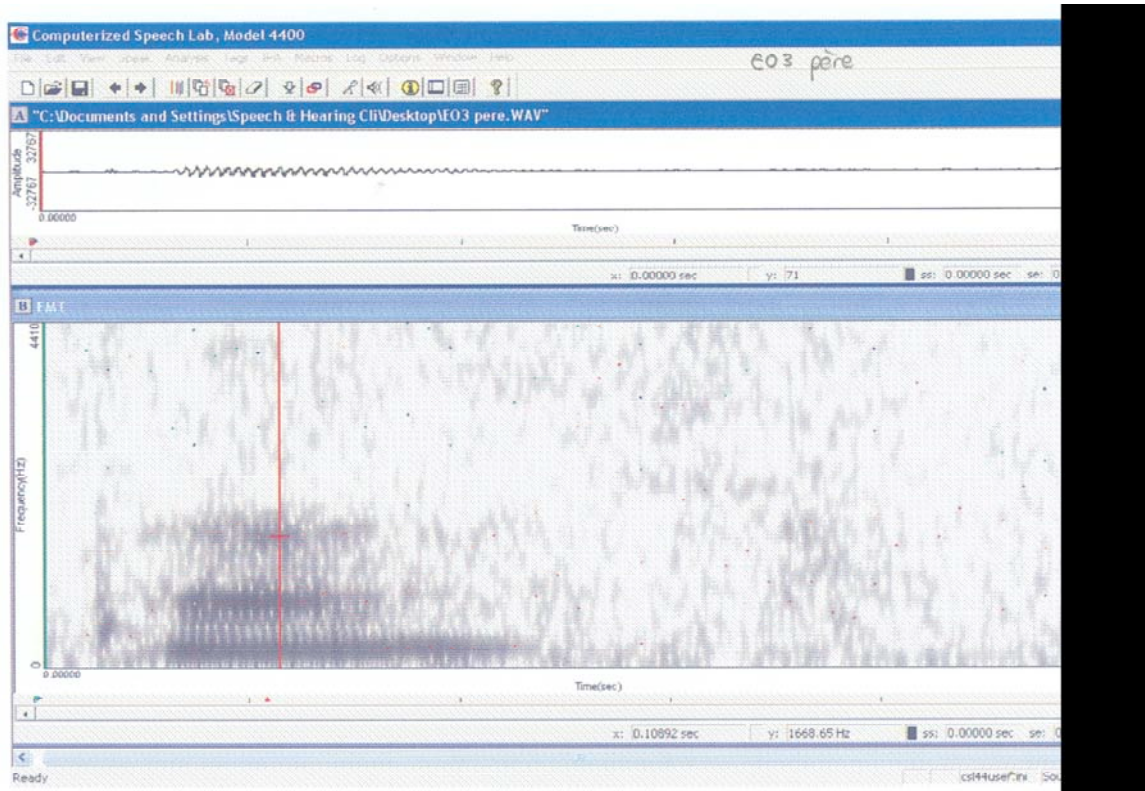


Waveform et spectrogramme de la variante standard /ɔ/ dans le marqueur interactionnel « tu connais »

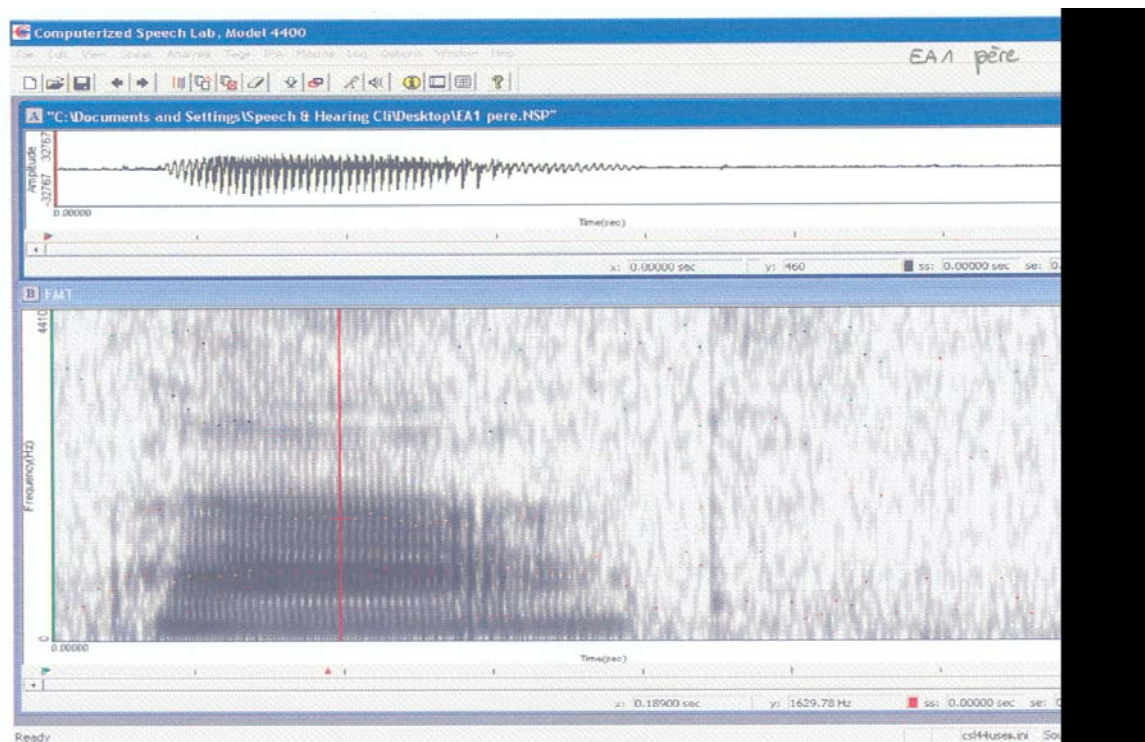


Waveform et spectrogramme de la variante dialectale /œ/ dans le marqueur interactionnel « tu connais »

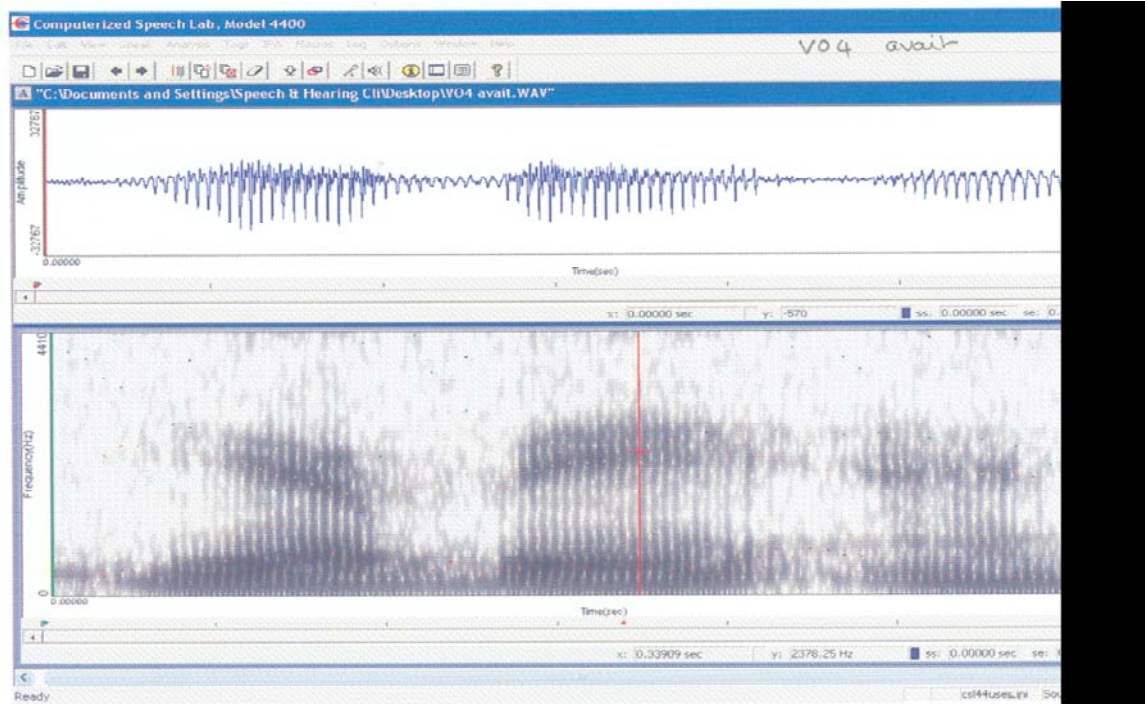




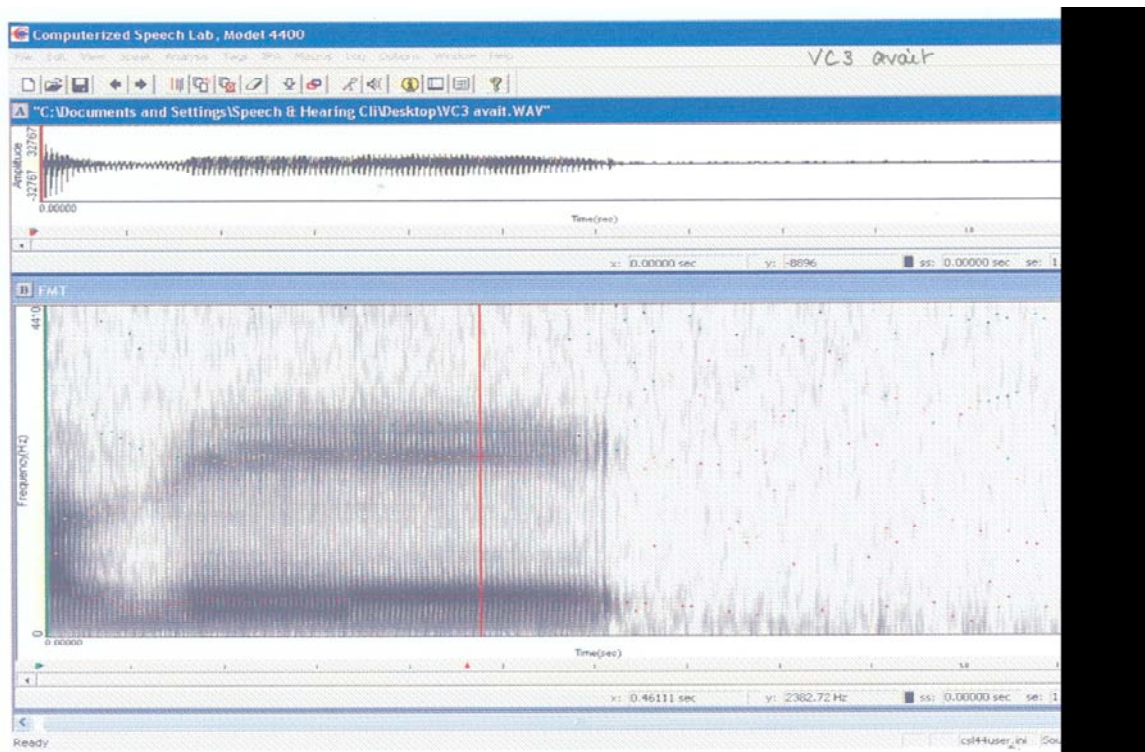
Waveform et spectrogramme de la variante standard /ɛ/ dans « père »



Waveform et spectrogramme de la variante dialectale /a/ dans « père »

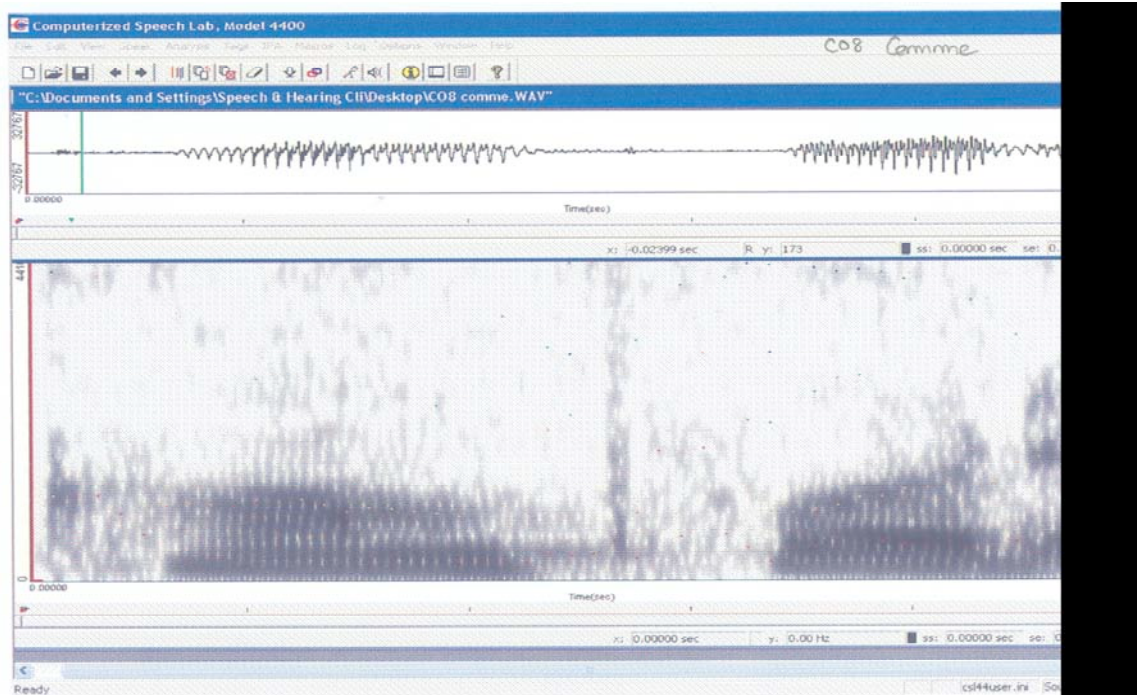


Waveform et spectrogramme de la variante standard /ɛ/ dans « avait »

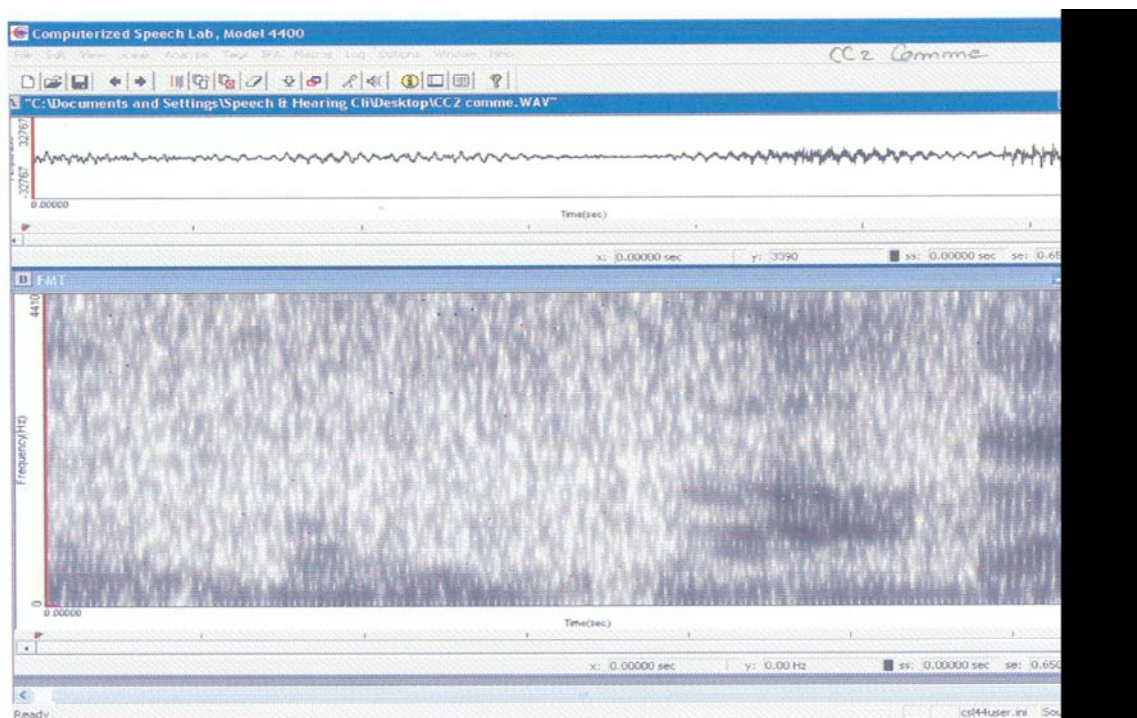


Waveform et spectrogramme de la variante dialectale /e/ dans « avait »

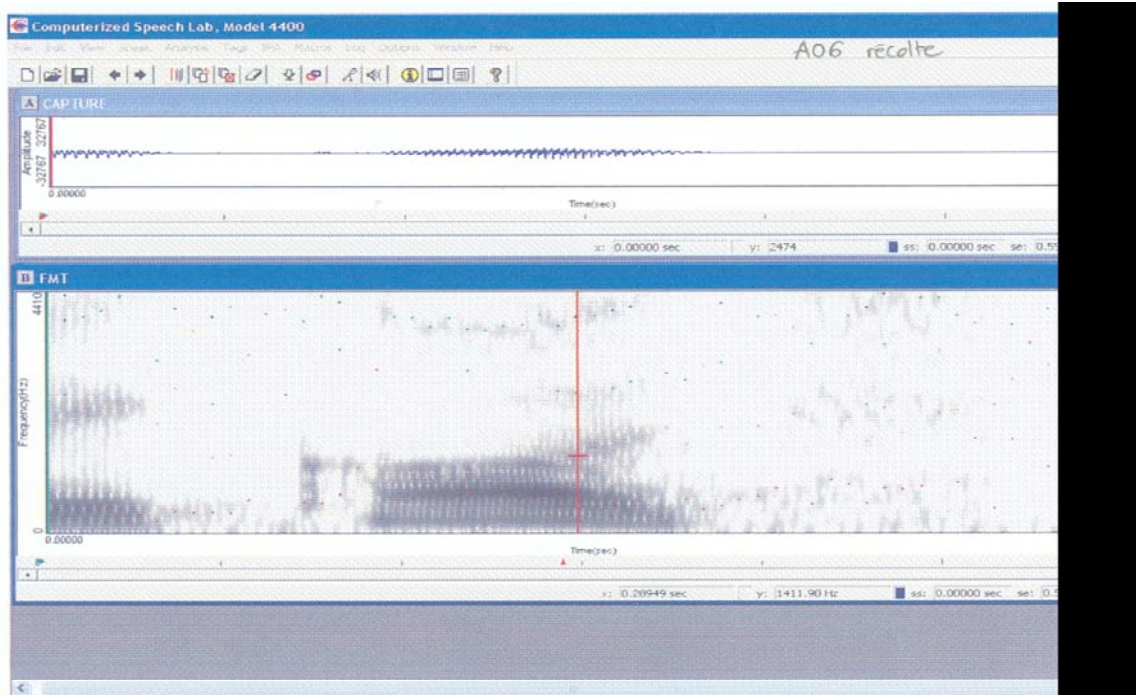




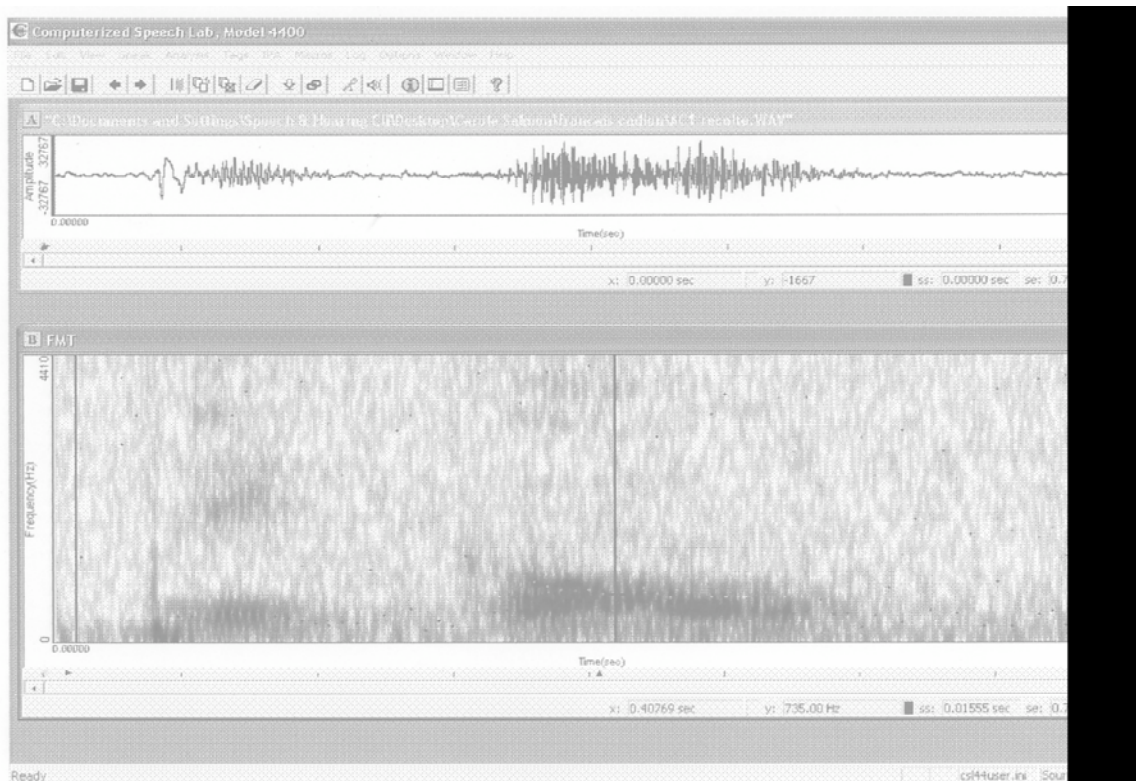
Waveform et spectrogramme de la variante standard /ɔ/ dans « comme »



Waveform et spectrogramme de la variante dialectale /u/ dans « comme »

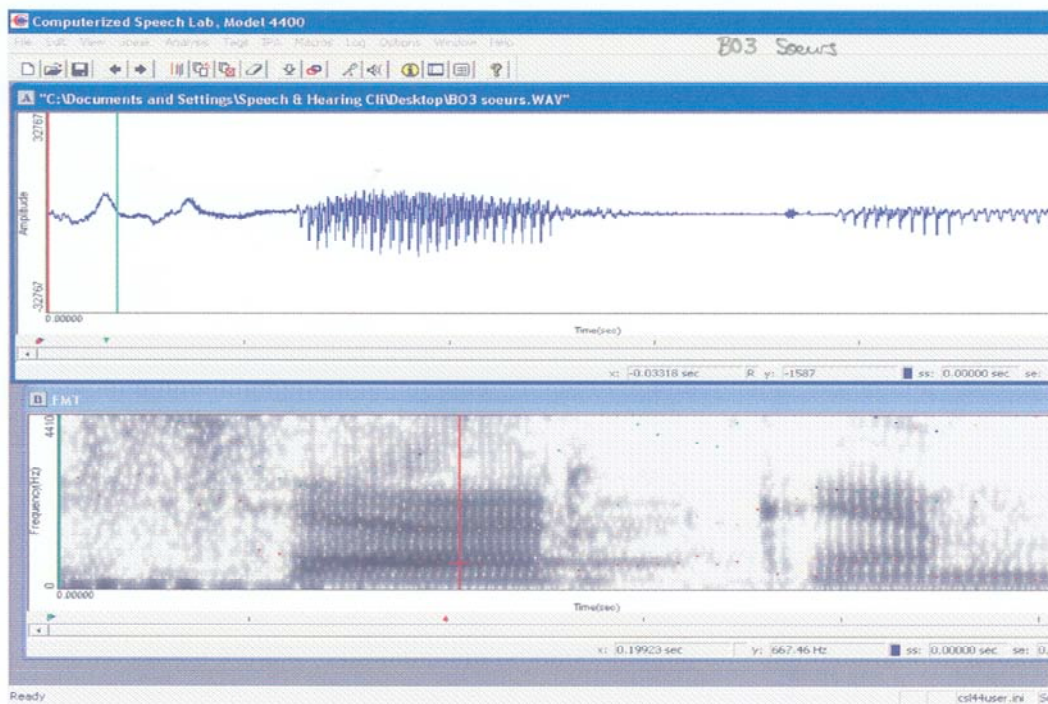


Waveform et spectrogramme de la variante standard /ɔ/ dans « récolte »

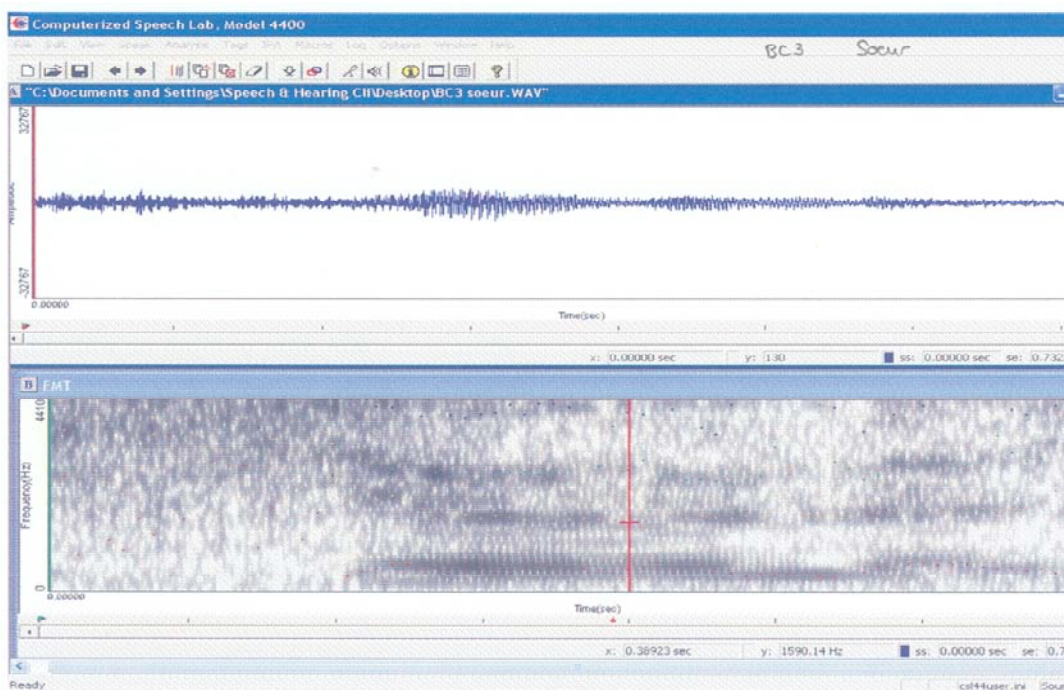


Waveform et spectrogramme de la variante dialectale /o/ dans « récolte »





Waveform et spectrogramme de la variante standard /œ/ dans « sœurs »



Waveform et spectrogramme de la variante dialectale /ø/ dans «sœur »

### **ANNEXE 3**

#### **ANALYSE COMPARATIVE DES DEUX ENTREVUES EN FRANÇAIS**

Tableau A.3: Etude comparative de l'usage des variantes dialectales chez les doyennes dans les deux entrevues.

<b>Doyennes Dubois</b>		
<b>Locutrices</b>	<b>Entrevue membre</b>	<b>Entrevue extérieur</b>
<i>Léonie</i> o dialectal devant R et L ou devant MM et NN ø devant R œ dans tu connais e dans la term. verbale a dans les substantifs	66.7% (12) 45% (27) 12.5% (4) 0% (0) 63.5% (122) 30.4% (7)	36.4% (4) 38.5% (10) 0% (0) N/A 50% (5) 2.8% (1)
<i>Vivianne</i> o dialectal devant R et L ou devant MM et NN ø devant R œ dans tu connais e dans la term. verbale a dans les substantifs	42.9% (3) 25.6% (31) 22.2% (2) 18.6% (8) 59.3% (121) 53.8% (6)	11.1% (1) 23% (14) 5.9% (1) 0% (0) 36.4% (4) 4.5% (5)
<i>Carmen</i> o dialectal devant R et L ou devant MM et NN ø devant R œ dans tu connais e dans la term. verbale a dans les substantifs	69.7% (23) 37% (59) 43.7% (31) 62.5% (5) 59.7% (108) 18.8% (6)	43.8% (7) 25.6% (11) 3.7% (1) 0% (0) 50% (5) 15.2% (5)
<i>Félicianne</i> o dialectal devant R et L ou devant MM et NN ø devant R œ dans tu connais e dans la term. verbale a dans les substantifs	75.6% (31) 41.7% (53) 38.7% (12) 17.4% (4) 49.7% (167) 29.8% (14)	69.6% (16) 23.6% (9) 40% (6) 12.5% (1) 70% (7) 8.6% (3)
<i>Eliza</i> o dialectal devant R et L ou devant MM et NN ø devant R œ dans tu connais e dans la term. verbale a dans les substantifs	89.2% (33) 22.5% (98) 36.4% (8) 0% (0) 81% (167) 31.7% (13)	40% (12) 27.6% (21) 6.2% (1) 0% (0) 41.7% (5) 3.8% (3)

Tableau A.4: Etude comparative de l'usage des variantes dialectales chez les aînées dans les deux entrevues.

**Aînées Dubois**

<b>Locutrices</b>	<b>Entrevue membre</b>	<b>Entrevue extérieur</b>
<i>Pauline</i>		
o dialectal devant R et L	64.4% (38)	39.6% (21)
ou devant MM et NN	20.9% (13)	0% (0)
ø devant R	4.3% (1)	9.1% (2)
œ dans tu connais	5.9% (1)	0% (0)
e dans la term. verbale	19.1% (65)	20% (2)
a dans les substantifs	30.4% (7)	4.4% (2)
<i>Aurélie</i>		
o dialectal devant R et L	81.8% (27)	27.3% (3)
ou devant MM et NN	27.7% (20)	22.6% (7)
ø devant R	41% (16)	0% (0)
œ dans tu connais	21.3% (10)	0% (0)
e dans la term. verbale	79.7% (376)	30% (3)
a dans les substantifs	29% (9)	4.2% (1)
<i>Madeleine</i>		
o dialectal devant R et L	77.8% (7)	23.5% (4)
ou devant MM et NN	38.5% (32)	36.1% (26)
ø devant R	25% (4)	0% (0)
œ dans tu connais	78.6% (11)	N/A
e dans la term. verbale	78.4% (145)	20% (2)
a dans les substantifs	79.2% (19)	30% (15)
<i>Constance</i>		
o dialectal devant R et L	97.7% (43)	50% (2)
ou devant MM et NN	51.1% (97)	37.2% (16)
ø devant R	58.2% (32)	27.3% (3)
œ dans tu connais	0% (0)	N/A
e dans la term. verbale	73.9% (394)	50% (5)
a dans les substantifs	44.4% (20)	15% (3)
<i>Anne</i>		
o dialectal devant R et L	80.6% (25)	33.3% (5)
ou devant MM et NN	27.2% (33)	33.3% (14)
ø devant R	30% (15)	9.1% (1)
œ dans tu connais	19.5% (15)	27.3% (3)
e dans la term. verbale	60% (93)	40% (4)
a dans les substantifs	33.3% (7)	6.2% (2)
<i>Joséphine</i>		
o dialectal devant R et L	74.2% (23)	38.5% (5)
ou devant MM et NN	26.1% (17)	13.3% (2)
ø devant R	35.7% (5)	0% (0)
œ dans tu connais	33.3% (6)	0% (0)
e dans la term. verbale	72.7% (346)	9.1% (1)
a dans les substantifs	11.8% (2)	0% (0)



Tableau A.5: Etude comparative de l'usage des variantes dialectales chez les cadettes dans les deux entrevues.

<b>Cadettes Dubois</b>		
<b>Locutrices</b>	<b>Entrevue membre</b>	<b>Entrevue extérieur</b>
<i>Mathilde</i>		
o dialectal devant R et L	69.6% (48)	25% (5)
ou devant MM et NN	34.1% (47)	29.2% (14)
ø devant R	49% (24)	3.4% (1)
œ dans tu connais	0% (0)	N/A
e dans la term. verbale	52% (173)	10% (1)
a dans les substantifs	19.3% (16)	2.5% (1)
<i>Jocelyne</i>		
o dialectal devant R et L	48.1% (39)	7% (4)
ou devant MM et NN	38.5% (40)	21.6% (8)
ø devant R	51.9% (28)	23.8% (5)
œ dans tu connais	N/A	N/A
e dans la term. verbale	52.6% (173)	33.3% (3)
a dans les substantifs	24.4% (16)	11.1% (7)
<i>Rebecca</i>		
o dialectal devant R et L	54.5% (12)	7.7% (1)
ou devant MM et NN	20.2% (17)	3.4% (1)
ø devant R	48.7% (19)	0% (0)
œ dans tu connais	0% (0)	0% (0)
e dans la term. verbale	70.2% (132)	30% (3)
a dans les substantifs	0% (0)	0% (0)
<i>Jacinthe</i>		
o dialectal devant R et L	75.8% (25)	0% (0)
ou devant MM et NN	51% (102)	37.9% (22)
ø devant R	79.4% (27)	18.2% (4)
œ dans tu connais	0% (0)	0% (0)
e dans la term. verbale	59.2% (126)	25% (2)
a dans les substantifs	1.1% (1)	6.9% (2)
<i>Rose</i>		
o dialectal devant R et L	82.8% (24)	62.5% (10)
ou devant MM et NN	44% (48)	12.5% (3)
ø devant R	75% (30)	19.2% (5)
œ dans tu connais	66.7% (6)	100% (1)
e dans la term. verbale	56.1% (92)	25% (3)
a dans les substantifs	10.2% (5)	0% (0)
<i>Jacqueline</i>		
o dialectal devant R et L	59% (85)	50% (25)
ou devant MM et NN	51% (102)	37.9% (22)
ø devant R	50% (20)	6.2% (1)
œ dans tu connais	0% (0)	N/A
e dans la term. verbale	53.6% (59)	36.4% (4)
a dans les substantifs	5.9% (5)	10.3% (3)

<i>Chantal</i>		
o dialectal devant R et L	55.7% (34)	18.5% (5)
ou devant MM et NN	22.5% (32)	1.5% (1)
ø devant R	57.1% (24)	0% (0)
œ dans tu connais	0% (0)	N/A
e dans la term. verbale	50% (105)	10% (1)
a dans les substantifs	0% (0)	0% (0)
<i>Evelyne</i>		
o dialectal devant R et L	86% (37)	47.6% (10)
ou devant MM et NN	32.9% (86)	24.5% (13)
ø devant R	81% (17)	40% (2)
œ dans tu connais	0% (0)	0% (0)
e dans la term. verbale	82.1% (119)	70% (7)
a dans les substantifs	4.5% (2)	4.2% (1)
<i>Colette</i>		
o dialectal devant R et L	72.5% (29)	0% (0)
ou devant MM et NN	62.5% (50)	38.1% (8)
ø devant R	71.4% (35)	0% (0)
œ dans tu connais	28.6% (4)	N/A
e dans la term. verbale	56.3% (107)	10% (1)
a dans les substantifs	16.4% (12)	0% (0)

## **VITA**

Carole Salmon was born in Coulommiers (Seine-et-Marne, France) in 1973. After obtaining a «Maîtrise de lettres modernes» in 1995 at the Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris, France), she spent a year at Hamilton College in Clinton, New-York, as a French Teaching Fellow. After receiving her teacher's certification in France (CAPES), she taught French literature and grammar in Junior High for a few years before coming back to the United States. She entered the doctoral program at Louisiana State University in August 2001.